

ÉTIENNE MOREAU-NÉLATON

MÉMORIAL

DE

FAMILLE



TOME DEUXIÈME



PARIS
ÉDITÉ PAR L'AUTEUR
1918

XIII

MON AÏEUL AUGUSTE NÉLATON DEPUIS SON MARIAGE JUSQU'A CELUI DE MA MÈRE

On a pu remarquer qu'à l'occasion du mariage de son frère, François-Désiré, autrement dit Jules Nélaton, arbore délibérement la qualité d' « artiste peintre ». Il appartient désormais tout entier à la peinture. Aussi, au lendemain du jour où Auguste a donné une fille à leur mère et où il a installé son épouse dans leur logis de la rue de la Grange-aux-Belles, c'est auprès des maîtres de l'art que le discret compagnon du nouveau marié va chercher un refuge pendant la lune de miel des époux. Accompagné de son confrère et ami Constant Carlin, Jules part pour l'Italie. Mais, la pensée de son inséparable de tant d'années ne l'abandonne pas ; elle court après lui sur la terre étrangère. Une lettre qui ne porte point de date, mais qui doit être de la fin d'octobre ou du début de novembre après la séparation, avait été conservée par son destinataire. Elle contient de touchantes confidences sur le bonheur du jeune ménage, et quelques amusants détails sur le déménagement

qui a conduit les époux et leur mère au *19* de la *rue de Provence*. Elle met en outre le voyageur au courant des occupations du chirurgien, aussi bien chez lui, où il entreprend un grand ouvrage sur la *Pathologie chirurgicale*, qu'à la Faculté, où il fait partie du jury de l'externat.

Depuis ton départ, mon cher Jules, il s'est accompli dans notre intérieur de grands changements. Et d'abord, nous avons déménagé. Tu ne te figures pas ce que c'est qu'un déménagement. Il n'est coin, ni recoin, armoire, placard, soupente, etc., dont il ne faille se défier. C'est de là que vous voyez sortir les ennemis véritables, les panas, les anas, etc. Mais, ce n'est pas tout de les avoir fait sortir de leur trou ; il faut encore les recaser; et cette besogne est bien plus longue encore que la première. Enfin, nous commençons maintenant à espérer que cela pourra peut-être, avec l'aide de Dieu, avoir une fin. Ainsi soit-il. Tu penses bien que Maman a dû se donner bien du mouvement dans une pareille circonstance ; mais, heureusement, cela n'a nui en rien à sa santé. Elle se porte beaucoup mieux qu'avant ton départ. Elle est toujours la première sur pied dans la maison, soit dit à notre honte. Quant à Pauline, elle sert à Maman d'aide-de-camp dans toutes ces opérations, qui ont vraiment quelque chose de stratégique dans certains moments. C'est une excellente petite femme que j'ai eu le bonheur de rencontrer. Quant à moi, je commence à pouvoir travailler à mon livre. Je dis : « je commence » ; c'est le mot propre ; car j'ai à peine fait lé plan et deux pages de texte. Mais, comme tu le sais, la plus grande difficulté est de commencer. J'ai une partie de mon temps pris par le concours de l'externat, dont j'ai l'avantage d'être juge en ce moment ; ce qui m'a procuré l'agrément d'entendre 217 fois la description du vésicatoire. Heureusement, il y a quelques candidats qui ont assez de talent pour donner à cela une physionomie assez grotesque pour rompre la monotonie de leur description. Tu vois que je ne t'épargne aucun détail ; aussi serai-je dorénavant exigeant pour toi. Je veux que tu me dises : « Mon teint est terre de Sienne brûlée, ou laque de garance ; je pèse tant de kilogs ; je marque tant de degrés au dynamomètre pulmonaire. »

L'épître fraternelle s'interrompt ici brusquement, et c'est la main de l'épouse qui se substitue à celle de l'époux. Elle dit :

Mon cher frère,

Auguste vient de disparaître, laissant là sa lettre. Je m'en empare pour vous exprimer toute l'amitié que j'ai pour vous et le regret que j'éprouve de vous voir loin de nous pour longtemps. Je suis heureuse au-delà de toute expression ; mais je sens que vous me comprendrez. J'ai un petit mari charmant. Si vous lui ressemblez, mariez-vous, pour qu'il y ait dans le monde deux femmes parfaitement heureuses. J'ai aussi une bien bonne mère, que j'aime beaucoup. Adieu, mon cher frère ; je vous embrasse de tout mon cœur.

Votre sœur,
P. Nélaton.

Après ce charmant intermède, le mari revient et continue en narrant à son émule en ferveur pour la chasse des exploits cynégétiques propres à l'intéresser. Puis, il lui donne quelques commissions en vue de procurer à sa bibliothèque plusieurs productions scientifiques de la vieille Italie.

Je reprends, mon cher Jules, et je viens, en me confessant auprès de toi qui peux me comprendre, me décharger d'un poids qui me pèse sur la conscience. Je dois te dire que je suis allé dimanche dernier tirer des alouettes dans la plaine Saint-Denis. Je me suis conduit en vrai râleux. J'étais obligé de me tenir le long des routes, pour éviter le garde-champêtre ; et je me trouvais confondu avec ces gens sans nom qui, le dimanche, avec un fusil à un coup, tirent des moineaux posés sur les arbres ou sur le crottin des routes. Je dois dire, pour me réhabiliter, que je ne me suis pas compromis au point de tirer. Ce n'est pas tout. Après cette belle équipée, croirais-tu que je suis entré avec mon compagnon au *Rendez-vous des chasseurs* pour y déjeûner ou, du moins, prendre de la nourriture. Certes, ce n'est pas alors qu'on m'eût fait l'honneur de me demander si j'étais garde particulier ou garde de la forêt! J'attendrai Aubé pour effacer, s'il se peut, cette tache. A propos d'Aubé, je te dirai que Job s'adonne très bien à la chasse du canard. Il a déjà été en chercher plusieurs dans les lieux inaccessibles à l'bomme. Il les poursuit sur l'étang lorsqu'ils sont blessés et finit par les saisir et les rapporter. Les rapports que j'ai reçus sur son compte sont très satisfaisants.

Je ne te remercie pas pour les démarches que tu as faites afin de trouver les livres dont nous avions parlé ; nous n'en sommes pas à nous

remercier. C'est pourquoi je te prie d'ajouter à la liste que je t'ai donnée : « Tagliacozzi, *Chirurgia curtorum* ». Il est probable que si tu le trouves, toutes les œuvres seront réunies en un seul volume. S'il te tombait sous la main un Paletta à très bon marché, tu pourrais le prendre.

Adieu, mon cher Jules. Maman continue à se bien porter depuis le jour où j'ai commencé à t'écrire, c'est-à-dire 12 jours environ ; car j'attendais la lettre de Maman, afin que les deux partent ensemble. Nous avons bu ce soir à ta santé ; bois du petit vin blanc à la nôtre en mangeant tes marrons...

L'achèvement du concours pour l'externat, dont il avait, je pense, présidé le jury, donnait au jeune praticien l'occasion de développer, au profit des élèves qu'il s'était trouvé appelé à juger, ses idées personnelles sur la carrière médicale et sur le dévouement à l'humanité souffrante, que celle-ci comportait à ses yeux. Je possède la minute, signée de sa main, de l'allocution prononcée par lui en cette circonstance. La pièce est datée du 26 décembre 1839. En voici la reproduction.

Messieurs les externes des hôpitaux,

Appelés par le concours et nommés suivant l'ordre que traçait à vos juges le mérite de vos épreuves, sinon votre mérite réel, vous allez prendre une part active aux soins que la charité publique donne aux pauvres malades. Vous débutez dans l'exercice de votre profession ; vous commencez l'application des théories qui vous sont enseignées. Votre existence médicale est devenue une réalité.

Mais, dans quel esprit allez-vous parcourir la noble carrière qui s'ouvre devant vous ? Suivrez-vous la voie du bien ? Suivrez-vous la voie du mal ? La voie du mal, Messieurs, c'est l'indifférence pour les malades. Si vous en subissez l'influence, on vous verra prendre en dégoût les modestes fonctions qui conviennent à votre âge et à votre inexpérience pratique. Souvenez-vous, Messieurs, que, lorsqu'un homme est au-dessus de la place qu'il occupe, il la rend respectable aux yeux de tous : il l'honore ; lorsqu'il est au-dessous d'elle, il l'avilit, et lui-même est humilié en retour. L'indifférence vous conduirait à l'inexactitude ; or, l'inexactitude indique qu'on n'a pas le sentiment de ses devoirs. Eh bien, espérez-vous que ce senti-



Fig. 106. -- Auguste Nélaton, par Ange Tissier (1848).

ment se manifestera en vous lorsque vous aurez tout fait pour en étouffer le germe au début de votre carrière? De mauvais externes vous deviendriez de mauvais médecins; car un médecin indifférent est un mauvais médecin.

C'est donc la voie du bien que vous suivrez. Mais la voie du bien, quelle est-elle ? La trouverez-vous dans une théorie, dans un système, dans telle méthode appliquée à l'étude de la médecine? Non, Messieurs, les théories, les systèmes, les sciences exactes et les procédés dont elles se servent sont communs à la bonne et à la mauvaise médecine. La bonne voie, c'est celle qu'ont suivie les Paré, les Stoll, les J.-L. Petit, les Dupuytren. Ce n'est pas une méthode, un système qui ont élevé ces grands hommes au-dessus de tous; car chacun de ces noms vous rappelle des théories, des systèmes opposés. Ce qui a fait ces grands médecins, ce qui leur est commun à tous, c'est un profond sentiment pratique; c'est l'amour des malades. On a dit, et l'on répète chaque jour ce mot de Baylivi: *Ars medica tota in observationibus.* Gardez-vous bien de prendre à la lettre une semblable proposition; l'observation n'est rien sans un dévouement profond pour le malade. Ouvrez Hippocrate : dans le premier livre de ses écrits, le livre sur l'Art, il déclare indigne du nom de médecin celui qui est mû par un autre sentiment. Paré, le père de la chirurgie française, était toujours prêt à quitter la cour de France pour aller panser nos soldats et partager leur misère. Savez-vous, Messieurs, ce qui décida Stoll à faire une étude approfondie des accidents de la variole? C'est, dit-il, parce qu'il était désolé de voir autour de lui tant de familles en deuil. Et, dans J.-L. Petit, quel élan, quel zèle ! Une matinée d'hiver, Georges Maréchal, chirurgien en chef de la Charité, heurte, en entrant, un corps sur le seuil de l'hôpital. Ce corps, c'était J.-L. Petit qui dormait près de la porte en attendant qu'elle fût ouverte.

Eh, Messieurs, sans prendre aussi loin nos exemples, il nous a été donné à nous-mêmes d'assister à la fin de la carrière chirurgicale la plus vaste et la plus laborieuse. Pendant plus de trente années, tous les matins, Dupuytren a passé sous ces fenêtres. Il semblait que l'Hôtel-Dieu fût toute la vie de ce grand homme. Non, vous ne serez point sourds à la voix éloquente de nos belles traditions.

Maintenant, ce serait vraiment douter de votre intelligence que de vous faire remarquer que le sentiment pratique n'arrête pas les progrès de la science, n'étouffe point le génie. Loin de là. Consultez l'histoire; vous verrez que souvent les grands praticiens ont engendré les grands théori-

ciens: Boerhaave fut père de Haller, et Bichat était fils de Desault ; car les liens de la science sont aussi nécessaires et aussi sacrés que ceux du sang.

Pénétrés de ces vérités, animés d'une noble passion pour votre art, vous trouverez en vous-mêmes toutes les ressources qui vous seront nécessaires. Ce sentiment pratique vous montrera que l'apparence du savoir ne suffit pas. Il vous soutiendra dans les pénibles efforts que vous ferez pour arriver à un savoir réel. Il vous apprendra à supporter les ennuis et les dégoûts de vos premières études. Vos fonctions, vos travaux s'ennobliront par le but qui sera sans cesse présent à vos esprits. Vous serez de bons anatomistes, pour devenir de bons chirurgiens ; vous serez de bons physiologistes, pour perfectionner l'hygiène, l'étiologie et la thérapeutique. Vous vous associerez de cœur à ces grandes améliorations qui n'ont cessé d'être apportées au sort des pauvres malades depuis cinquante années. Car, il est bon que vous le sachiez, Messieurs, nos hôpitaux sont les plus florissants du monde entier. Transportez-vous loin de Paris : vous verrez encore la pourriture d'hôpital anéantir des salles entières de blessés ; vous rencontrerez des figures pâlies et des membres tigrés par le scorbut. A Paris, vous chercheriez vainement le scorbut et la pourriture d'hôpital : ils ont disparu. Autrefois, la mortalité des malades était de un sur quatre. Aujourd'hui, elle n'est pas d'un sur dix. Espérons qu'elle diminuera encore.

Venez donc, Messieurs, vous joindre à nous pour le traitement des maladies de cette classe de la société dont la vie est une longue souffrance. Nous saluons avec joie votre bienvenue, nous qui vous avons précédés immédiatement.

Je me suis permis de vous adresser quelques conseils : puissent-ils vous être utiles, et puissé-je moi-même, en les suivant, avoir la force de vous donner l'exemple.

A l'heure où ces paroles étaient prononcées, l'heureux triomphateur des concours pour l'agrégation et le Bureau Central des hôpitaux, devenu aussitôt après le mari d'une épouse tendrement aimée, voyait son bonheur complété par les gages de la paternité. Afin de procurer à l'enfant attendu et à celle qui le portait dans son sein les meilleures conditions d'hygiène, Auguste Nélaton n'hésitait pas à se séparer pour quelques jours, dès le mois de février 1840, de ce qu'il comptait de plus

cher au monde : il expédiait sa femme auprès de sa mère, au Déluge, sous la garde de son père et de son frère, qui faisaient la route en voiture avec elle. Mais, le voyage ne s'effectuait pas sans une certaine fatigue, dont témoigne un billet écrit dès l'arrivée.

Mon gros chat, je t'embrasse et je regrette bien que tu ne sois près de moi. Il fait un temps magnifique. Nous avons fait un très bon voyage. Je suis pourtant arrivée fatiguée. Le trajet de la rue de Provence à la rue de l'Université a été surtout très pénible. Il était même décidé qu'un fiacre me ramènerait près de toi ; mais, la charge de Papa et d'Emile ayant rendu la voiture plus douce, nous nous sommes mis en route. . J'espère que Maman (c'est sa belle-mère) viendra avec toi samedi ; dis-lui qu'elle ne craigne pas de gêner, qu'on l'attendra. Tu iras pour la voiture rue Neuve-des-Mathurins, 50; tu demanderas *une berline bien douce*. Adieu, mon gros chat...

Maman me prie de te dire bien des choses aimables et elle te charge de lui apporter un beau poulet.

Dans un passage de cette lettre que j'ai sauté, on lit : « Papa te prie de passer demain à la maison pour prendre des billets de faire-part, qui sont sur son bureau. Tu diras à Toinette de les porter tout de suite chez Groulon. » Ces billets de faire-part annonçaient assurément le décès de Camille Héluis. L'infortuné jeune homme venait d'expirer, dans sa vingt-et-unième année, le 3 février 1840. La maison était encore sous le coup de ce deuil tout récent, en souvenir duquel la sœur du défunt se promettait de donner son nom au garçon ou à la fille qu'elle mettrait au monde. La jeune mariée ne s'éternisait pas au Déluge et revenait avec son Auguste dans la *berline bien douce* qui l'avait conduit auprès d'elle. Sa mère elle-même rentrait au bout de quelques jours à Paris; mais elle regagnait son Déluge dès la fin de mai. Son mari venait alors de partir avec son fils Emile pour les eaux de Néris. Pauline Nélaton, écrivant

à son père pendant le courant de juin, lui parlait de sa grossesse, qui venait de lui occasionner une petite indisposition accompagnée de fièvre ; elle l'entretenait de la nourrice à qui elle se proposait de confier l'enfant à sa naissance. « Maman t'a peut-être dit, lui mandait-elle, que nous avions trouvé une nourrice, qui paraît bien nous convenir. Elle est jeune, riche, et sa maison est très bien située. Les dames qui nous l'ont procurée restent jusqu'au mois de décembre à la campagne. Ainsi, l'enfant sera bien surveillé. » Mme Héluis parlant, à son tour, du même objet, disait à son mari : « La nourrice que Pauline a arrêtée habite Saintry. Elle en est très contente. » Saintry était un village des environs de Corbeil, où l'on pouvait se rendre assez aisément de Paris. La maman se dédommagerait par des visites aussi fréquentes que possible du sacrifice imposé par les habitudes du temps, qui voulaient qu'une jeune bourgeoise se séparât de ses enfants pour les confier à une paysanne. En attendant l'époque de son accouchement, notre Parisienne portait allègrement son fardeau. Elle se mettait bravement en route à pied pour aller embrasser sa grand'mère Héluis à Passy et revenait de même. C'est elle-même qui le raconte à son papa. « J'ai une grande courbature dans ce moment. J'ai été à Passy à pied, et je suis revenue de même ; et, de plus, j'ai été voir la revue sur la place de l'Obélisque. Les fontaines jouaient ; les dorures brillaient au soleil ; tout cela m'a paru très beau. Je n'avais jamais vu une revue. »

Depuis le milieu de mai 1840, le logis de la rue de Provence abrite, en même temps que les époux et leur maman, le frère revenu de son long voyage. Jules Nélaton a trouvé, à la poste restante de Florence, une dernière lettre, due à la collaboration d'Auguste et de sa femme. Cette lettre est partie de Paris le 21 avril. Le papier sur lequel elle est écrite est orné, en tête, d'un cartouche doré portant le mot « mardi ». Elle débute par

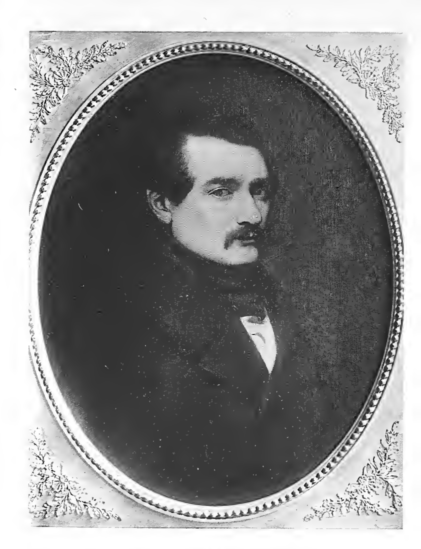


Fig. 107. — Jules Nélaton, par Vauchelet.

une allusion à cet enjolivement, inspirée au mari, qui prend le premier la plume.

Mon cher Jules,

Je commence par te faire remarquer que je t'écris sur du papier doré; cela ne veut pas dire que je me propose de te faire la cour; car, entre nous, nous ne nous gênons guère. La seule chose que je désire obtenir de toi, c'est que tu ne changes rien à tes projets et que tu reviennes le plus tôt possible. Nous sommes maintenant nous deux Pauline à la maison, qui nous paraît un peu vide; car Maman est partie depuis deux jours à la campagne. Elle est allée au Déluge avec Mme Héluis, et elle doit y passer une semaine. Le temps est fort beau et je crois que cela lui fera grand bien. Nous avons reçu les chapeaux samedi dernier 17 avril. Ils sont arrivés en très bon état et nous ont paru magnifiques. Nous t'attendons pour te faire nos remerciements à bout portant.

Après ce début, la jeune femme, que son beau-frère a gentiment gratifiée d'un chapeau de paille d'Italie, remplace son époux et continue l'épître.

Mon gros chat veut que je termine sa lettre : j'obéis avec plaisir. J'ai d'abord à vous remercier du magnifique chapeau que je viens de recevoir; ensuite, d'avoir pensé à moi. Moi aussi, j'ai pensé à vous. Je vous ai choisi pour être le parrain du petit enfant que je sens remuer bien fort, et qui sera probablement né au mois d'août. D'après votre lettre, nous vous attendons pour la fin du mois de mai. Ainsi, vous ne serez pas en retard. Surtout, que votre chère Florence ne vous retienne pas à votre passage.

Nous avons reçu la visite de M. Martinet. Ce jeune homme nous a paru très aimable. D'abord, il nous a dit beaucoup de bien de vous. Cela ne nous a pas étonné, mais nous a fait plaisir. Nous n'avons pas encore pu le retenir à dîner; mais j'espère que, la première fois que nous le verrons, il acceptera notre offre, et nous pourrons causer beaucoup de vous. Mon père doit partir en voyage au commencement du mois de mai; il ira à Marseille, et je pense qu'il pourra peut-être vous y voir. Mon frère Emile doit l'accompagner. Nous faisons déjà des projets sur votre second voyage en Italie; nous comptons partir avec vous, nous deux petite Maman. (C'est sa belle-mère que Pauline Nélaton appelle ainsi.) Mais, ce qui m'empêchera

de réaliser ce projet, c'est la séparation qui aurait lieu. Car il serait impossible à mon Auguste de s'éloigner pour quelque temps. Il est très fatigué dans ce moment-ci ; il va tous les matins à l'hôpital de Lourcine ; de là, à la Charité, où il fait de belles cures ; ensuite, au Bureau Central, où il remplace M. Beau, qui est appelé dans son pays pour un bien triste motif. Son père est très malade.

Vous vous plaignez du froid en Italie. Nous, la chaleur nous accable. Il fait chaud comme au mois de juillet, et cela depuis trois semaines. Nous espérons après la pluie ; la sécheresse est trop grande. Les chapeaux de paille sont arrivés au bon moment. Je reviens des Tuileries ; pas un chapeau de paille d'Italie ne m'a échappé ; mais je n'en ai pas vu un seul qui soit comparable aux vôtres. Vous voyez que je vous entretiens de détails bien frivoles. Je voulais vous dire aussi que je vous ai choisi pour mon maître de peinture. Je ne peins pas, je n'ai rien fait depuis que je suis mariée, c'est-à-dire depuis que je suis parfaitement heureuse. Mais un événement bien triste est venu troubler mon bonheur : la perte de mon cher petit Camille. Si vous saviez comme je l'aimais, et quel chagrin j'éprouve tous les jours. Vous voyez que l'on ne peut jamais être complètement heureux...

Cette lettre avait trouvé Jules Nélaton en partance pour la France. C'était de France qu'il y avait répondu. Voici comment.

Cosne, le 14 mai [1840].

J'ai reçu, ma chère sœur, la veille de mon départ de Florence, la charmante lettre que vous m'avez écrite. Je désirerais y répondre convenablement ; mais je n'ai que le temps de tracer quelques mots à la hâte. Vous pouvez voir, d'après la date de ma lettre, que je ne suis plus bien loin de Paris. Je suis chez des amis, où j'ai commencé à me reposer des fatigues du voyage. Il semble bon d'être reçu à bras ouverts ; c'est un avant-goût de la famille. Je compte partir demain matin par le bateau à vapeur sur la Loire, pour me rendre à Orléans, d'où les occasions pour Paris seront bien faciles à trouver. Ainsi donc, ma bonne petite sœur, à samedi soir ou dimanche matin. Je ne puis vous préciser ; mais je ne veux pas outrepasser dimanche. Embrassez bien pour moi notre chère maman. N'oubliez pas votre mari.

On me bouscule pour la poste. A bientôt.

Votre frère,
Jules Nélaton.

Le voyageur n'avait pas été appelé à rencontrer M. Héluis et son fils en passant par Marseille. Ces derniers, changeant leurs plans primitifs, s'étaient, on le sait, rendus à Néris. Ils y passaient juin et juillet. Mme Héluis, restée seule au Déluge, se distrayait en faisant bâtir, à une extrémité de la propriété, un « belvédère » à l'aspect de « chaumière », d'où la vue découvrait un horizon immense, au milieu duquel se dressait la tour de Montlhéry. Et puis, elle recevait des visites. Le premier samedi de juillet, sa fille lui faisait l'agréable surprise d'accompagner son mari, sa belle-mère et son beau-frère, partis avec l'oncle Senaire. « Je te dirai, ami, écrivait-elle le lundi à son mari, que Paulinette m'a fait une surprise. Elle est venue avec son mari et Mme Nélaton, M. Jules et Senaire. Ces messieurs sont partis dimanche soir, et ces dames vont passer huit jours... Tu vois que je ne manque pas de société. »

En se séparant de son mari, la jeune femme avait accepté un sacrifice qui ne tardait pas à lui coûter. « Je m'ennuie loin de toi, mon gros chat, disait-elle avec tristesse. Je compte les jours et les heures ; le soir, je suis bien heureuse; je suis soulagée d'un jour... Je t'assure que cela ne m'arrivera plus de m'éloigner de toi pour huit jours, malgré les projets de Maman, qui compte bien souvent sur moi pour l'année prochaine. » L'apparition d'un lièvre dans « l'allée de la Chaumière », qu'un hôte de la maison se mettait à poursuivre avec un fusil, exaspérait les regrets causés à son cœur par l'absence de son cher époux. « C'est bien malheureux que tu ne sois pas là, s'écriait-elle. Je crois qu'il reviendra les mains vides. » Elle quittait sans regret les agréments de la campagne. Mme Héluis rentrait elle-même à Paris dans les premiers jours d'août, pour y attendre les couches imminentes de sa Pauline. L'événement se produisait le 17. Ce jour-là naissait une belle petite fille, qui recevait les prénoms de *Marie-Camille*. Son baptême, différé

jusqu'au 16 septembre, avait lieu à Saint-Roch. L'oncle Jules, désigné par avance comme parrain, tenait sa nièce sur les fonts avec sa grand'mère maternelle, que, malgré son remariage, l'acte baptismal dénomme « *Marie-Thérèse Lejolliot, veuve Héluis,* » sans autre qualification [1]. J'ai ouï-dire que la nourrice chez laquelle la fillette fut placée ne justifia point la confiance des parents, et qu'à la première visite de ceux-ci à Saintry, ils furent sur le point de la remmener chez eux. Toutefois, la pauvre petite resta en exil pendant près d'une année.

Depuis son retour en France, le parrain de Camille Nélaton n'attendait que le baptême de sa nièce pour repartir. Dès le mois de juin, sa belle-sœur, écrivant à Mme Héluis, lui disait : « Jules va se mettre en route dans deux mois avec M. Constant. Les moines, qui leur ont donné l'hospitalité au Simplon, viennent de leur écrire s'ils voulaient peindre leur chapelle. » La proposition avait été acceptée avec enthousiasme. Les deux amis, rappelés par les religieux de la montagne, chez lesquels ils avaient été hébergés, retournaient auprès d'eux et entreprenaient une besogne qui les occupait pendant de longs mois. La chapelle en question était un vaste bâtiment. Il ne s'agissait que d'en décorer le chœur au moyen d'une peinture murale surmontant l'arcature qui en commandait l'entrée. Toutefois, la surface à couvrir était imposante. Les artistes y exécutaient une *Sainte-Trinité* d'énorme envergure, qui faisait honneur à leur pinceau imbu de souvenirs classiques. Jules Nélaton avait-il quitté Paris à l'automne, ou bien avait-il attendu, pour se mettre en route, jusqu'après l'époque des envois à l'expo-

(1) Eglise paroissiale de Saint-Roch, de Paris. Extrait du registre des actes de baptême.
L'an 1840, le 16 septembre, a été baptisée *Marie-Camille*, née le 17 août dernier, fille d'*Auguste* Nélaton, médecin, et de *Marie-Pauline* Héluis, son épouse, demeurant rue de Provence n° 19. Le parrain a été *Jules* Nélaton, peintre, demeurant rue de Provence, 19; la marraine a été *Marie-Thérèse* Lejolliot, veuve Heluis, ayeule de l'enfant; lesquels ont signé avec nous. Suivent les signatures.



Fig. 108. — Marie-Louise Lauriau, veuve d'Alexandre Nélaton, par son fils Jules.

sition du Musée Royal, qui ouvrait ses portes le 15 mars 1841 ? Cette dernière hypothèse est la plus vraisemblable; car, à ce Salon, le peintre était représenté par un *Saint Martin.* Cette toile, dont la destinée ultérieure m'est inconnue, était la première manifestation publique de son talent. Elle avait été exécutée dans un atelier situé 140, rue du Faubourg Saint-Denis, ayant pour propriétaire Decamps, le confrère déjà célèbre du jeune artiste. Ce dernier l'avait sans doute vue accrochée sur les murs du Musée avant de reprendre le chemin du Simplon. Son compagnon et lui passaient au couvent l'été de 1841. Une lettre d'Auguste Nélaton partait y retrouver son frère le 27 juillet. Le papa y parlait du retour de sa fillette au sein de sa famille.

Mon cher Jules,

Je suis bien négligent et bien coupable de ne pas t'avoir encore écrit; mais, je compte sur ton indulgence pour m'absoudre de toutes mes peccadilles. Je te dirai, en deux mots, que nous nous portons tous bien : Maman, Pauline, la petite fille. Toute la famille est dans un état sanitaire très satisfaisant. A propos de la petite fillette, je t'annoncerai que nous sommes sur le point de la reprendre. Tu trouveras donc le dit personnage parmi nous lors de ton arrivée. Pauline est en ce moment au Déluge; elle doit y séjourner quelques jours et ne reviendra qu'après les fêtes de juillet. Elle m'a bien fait promettre, avant son départ, de t'écrire prochainement. Elle aurait voulu que, dans tes lettres, tu nous donnasses des détails sur votre manière de vivre, sur vos occupations de chaque heure. Nous voudrions pouvoir, au moins, nous représenter, à chaque moment du jour, ce que vous faites, comment vous passez votre temps, etc., etc. En un mot, nous réclamons des impressions... Reviens le plus tôt possible, pour que nous puissions faire ensemble un petit coup de fusil... Dis mille amitiés de ma part à M. Constant; dis-lui que nous pensons souvent à nos deux jeunes Français.

Rendue à ses parents, la petite Camille suit sa maman au Déluge; mais son papa est retenu à Paris, et la tendre épouse se désespère.

Mon Auguste chéri, ta petite fille est charmante. Elle a encore gagné en gentillesse. Dans ce moment-ci, elle est un peu échauffée ; je lui donne de l'eau d'orge. Le beau temps lui fait bien. Enfin, dimanche, tu la verras, et moi, je t'embrasserai. J'attends déjà avec impatience. J'ai encore huit jours à entendre tirer des coups de fusil. Il me semble que l'on te vole, et chaque coup me désole...

En 1842, le foyer de la famille Nélaton change d'emplacement. Il se transporte *rue de la Victoire, n° 2, quater*, dans un immeuble où les Héluis, quittant la rue de l'Université, viennent habiter en même temps. En rentrant, à la fin d'août, d'un voyage à Lyon et en Bourgogne accompli avec son fils Emile, M. Héluis a trouvé son déménagement à peu près terminé. Quant au jeune ménage Nélaton, il voit bientôt sa nouvelle résidence bénie par la naissance d'une seconde fillette, qui y fait son apparition le 30 septembre 1842. On la baptise le lendemain à Notre-Dame-de-Lorette, et on lui donne les noms de *Louise-Emilie-Cécile* (1). Cécile sera son prénom habituel. Le père a reçu, quelques mois auparavant, une mission des plus flatteuses, propre à mettre sa valeur en évidence. Le professeur Roux s'étant vu obligé par la maladie à suspendre ses leçons de clinique de l'Hôtel-Dieu, le Doyen l'a choisi, en sa qualité d'agrégé en exercice, pour assumer la suppléance du maître. Il s'acquitte de cette tâche depuis le 21 décembre 1841. Après ce professorat anticipé, c'est un service d'hôpital qui s'offre bientôt à lui. Proposé en première ligne pour la place de *chirurgien de l'hospice de la vieillesse (hommes)*, en remplacement de Mal-

(1) Extrait du registre des baptêmes de la paroisse Notre-Dame-de-Lorette, de Paris.

Le 1er octobre 1842, a été baptisée *Louise-Emilie-Cécile*, née le 30 septembre dernier, fille de *Auguste* NÉLATON, médecin, et de *Maria-Pauline* HÉLUIS, son épouse, demeurant rue de la Victoire, 2 (quater), de cette paroisse. Le parrain : *Emile* HÉLUIS, ayeul maternel de l'enfant, demeurant rue de la Victoire, 2 (quater). La marraine : *Marie-Louise* NÉLATON, née LAURIAU, ayeule paternelle de l'enfant, demeurant rue de la Victoire, 2 (quater); soussignés avec nous ainsi que le père présent. Suivent les signatures.

gaigne passé à Lourcine, il est nommé par arrêté en date du 7 novembre 1842. L'année suivante, Nélaton compte parmi les fondateurs de la *Société de chirurgie*, fondée le 23 août 1843, qui s'est donné pour président Auguste Bérard, pour vice-président Michon, et pour secrétaire Gustave Monod. C'est le moment où il fait paraître le premier volume de ses *Eléments de pathologie chirurgicale*. C'est aussi celui où il participe à la création d'un journal scientifique, qui s'appelle le *Journal des découvertes et des travaux pratiques importants en médecine, chirurgie, pharmacie, chimie, toxicologie, etc.* La fondation de ce périodique, dont la rédaction en chef est confiée à un certain F.-E. Plisson et l'administration financière au sieur L.-A. Fosse, fait l'objet d'un acte de société en date du 23 avril 1843, au bas duquel le chirurgien de Bicêtre a apposé sa signature.

L'été et les beaux jours ramènent généralement au Déluge ses hôtes. C'est d'abord sa fille que Mme Héluis reçoit; et puis, ses petites-filles, dont l'aînée est dotée par son papa du sobriquet de *Loulou*. C'est encore l'autre grand'mère, que l'usage fait appeler *Petite maman* ou *Maman petite*. Une affectueuse familiarité unit Mme Héluis à Mme Nélaton mère: leur intimité se reflète dans leur correspondance, dont voici un échantillon.

Ce lundi soir, 12 juin [1843].

J'espérais, Petite Maman, recevoir aujourd'hui une lettre de vous qui m'annoncerait votre arrivée. Rien. C'est bien mal. Si je ne vous ai pas écrit plus tôt, moi, c'est que j'ai tant souffert, depuis votre départ que je n'avais ni l'esprit ni le courage d'écrire. Dans ce moment, je suis encore bien mal en train. Aussi, je vous gronde en deux mots. Je vous embrasse et vous aime de tout mon cœur.

A. Héluis.

Louploup se porte très bien et attend sa Petite Maman très impa-

tiemment. Pauline s'unit à moi pour vous gronder et vous embrasser. Ces Messieurs vous font leurs compliments.

L'indisposition que mentionne ce billet n'est qu'une phase nouvelle du mal qui, depuis bien longtemps, mine le tempérament de la pauvre Mme Héluis. Peu à peu, un impérieux besoin de solitude s'empare d'elle. Lorsque l'hiver lui fait abandonner le Déluge, elle délaisse son appartement de la rue de la Victoire pour s'isoler à Passy, dans un pavillon rustique de « Beauséjour ». Elle ne communique avec son époux, souffrant lui-même, que par l'intermédiaire du facteur. « Ce vilain temps lui écrit-elle (24 novembre 1843), a dû te faire souffrir. Je m'en suis un peu ressentie... J'attends un peu de beau temps pour sortir. Avant-hier, je suis sortie une heure en voiture. Je suis allée visiter les fortifications : cela est très curieux. J'irai les voir sur tous les points; c'est un but de promenade qui m'intéresse. » Dans sa correspondance, la malheureuse valétudinaire, incapable, le plus souvent, des distractions de ce genre, se borne, en général, à commenter ses malaises. Dès les premiers jours du printemps, elle s'enfuit à son cher Déluge, où sa fille et ses petites-filles viennent s'installer ensuite, à leur tour. Elle y jouit aussi de la société d'une jeune amie, contemporaine de sa Pauline, dont la mère, Mme Layet, tient une pension rue Jacob, où celle-ci a terminé, je crois, ses études. Ursule Layet se charge, à l'occasion, de donner à M. Héluis, resté à Paris, des nouvelles des siens. « Les petites filles se portent bien et sont bien gentilles, écrit-elle le 19 juillet 1844. Loulou, quelquefois, est en pénitence. Elle a la main leste et ne se fait pas scrupule de frapper à coups de pelle l'innocent Gilbert. » Disons tout de suite que « l'innocent Gilbert » est de taille à se défendre; c'est le garde du Déluge. L'espièglerie de la fillette tient sans doute à l'absence de sa maman, que l'approche d'un nouvel accouchement a contrainte à regagner Paris en laissant son petit monde



Fig. 100. — Marie-Louise Lauriau, veuve d'Alexandre Nélaton, par son fils Jules.

à la campagne. L'attente de cet événement n'a pas empêché M. Héluis de partir en voyage. Dans les derniers jours de juillet, il s'est mis en route, avec son compagnon habituel, pour Bordeaux et les Pyrénées. Après diverses haltes à Niort, à La Rochelle, à Rochefort, à Royan et à Bordeaux, le père et le fils ont atteint les thermes de Saint-Sauveur, auxquels le trop complaisant esclave de sa santé qu'est le premier des deux a déjà demandé, vingt ans auparavant, un adoucissement des douleurs physiques dont son esprit se frappait dès cette époque lointaine. C'est à Saint-Sauveur qu'ils apprennent que, rue de la Victoire, une petite *Juliette* Nélaton est née le 15 août. Dès son apparition, le papa s'est empressé d'écrire à son beau-père. « Notre chère Pauline, dit-il, vient d'accoucher d'une petite fille bien portante. Tout s'est passé très heureusement, et j'espère que son rétablissement ne sera retardé par aucun des petits accidents qu'elle a eus à ses couches précédentes... Mme Héluis est venue passer quelques jours à Paris. Sa santé a été d'abord assez satisfaisante; mais, à la suite de quelques fatigues, elle s'est plainte d'éprouver un accablement qui l'a engagée à retourner au Déluge, pour recouvrer un peu de force. » La pauvre femme est dans un état dont la gravité s'accentue de jour en jour et contre lequel la science avoue son impuissance. Ses nerfs prennent le dessus. Elle aspire sans raison à changer de place. A peine rentrée au Déluge, elle voudrait être à Passy. Elle s'abandonne même à des velléités de départ pour le Midi, se disant que, si ses forces lui permettaient de supporter le voyage, c'est le climat de Nice qu'il lui faudrait. Ses enfants l'ont choisie comme marraine de leur fille, qu'on baptise à Notre-Dame-de-Lorette, après le retour des voyageurs, le 31 octobre 1844. Mais la tâche d'accompagner sa filleule à l'église est au-dessus de son énergie. C'est Ursule Layet qui la remplace et qui se présente à côté de Jean-Emile Héluis,

désigné pour le rôle de parrain (1). Pendant les mois qui suivent, la maladie fait des progrès décisifs. Etant allée, vers le 18 juin, au Déluge, où la malheureuse languit dans un isolement volontaire, n'acceptant d'autres soins que ceux qu'elle reçoit de la fille de son jardinier, sa Pauline se sent envahie des plus angoissantes appréhensions. Elle prend la plume et avertit son père.

Mercredi soir [19 juin 1845]

Mon cher papa,

Je t'écris le cœur navré. Je viens de voir Maman, et toujours elle souffre. Elle ne repose pas une minute; elle commence à se décourager. J'ai une tristesse mortelle. Je commence à entrevoir qu'un grand malheur nous menace. Et pourtant, non; j'ai encore de l'espoir. J'ai peut-être tort de te parler ainsi; mais je crois que je fais bien de te dire ce que je pense...

Adieu, mon cher papa. Je t'embrasse bien tendrement.

Ta fille,
Pauline Nélaton.

Juillet et août se passent dans la douloureuse attente d'un dénouement fatal. Emile Héluis remplace au Déluge son père, que le soin de sa propre santé en tient écarté. Il voit rarement la malade; mais la fidèle Paulette, sa jeune servante, qui veille sur elle, le tient au courant; aussi, les lettres qu'il adresse rue de la Victoire reflètent-elles avec exactitude les progrès du mal. Mourante, Mme Héluis s'est fait transporter à la Chaumière. Elle y rend le dernier soupir, le 10 septembre 1845.

(1) Extrait du registre des baptêmes de la paroisse Notre-Dame-de-Lorette, de Paris.

Le 31 octobre 1844, a été baptisée *Juliette-Adèle*, née le 15 août de cette année, fille de *Auguste* Nélaton, médecin, et de *Maria-Pauline* Héluis, son épouse, demeurant rue de la Victoire, 2 (quater), de cette paroisse. Le parrain : *Jean-Emile* Héluis, oncle maternel de l'enfant, rue de la Victoire, 2 (quater). La marraine : *Adrienne Césarine* Senaire, femme Héluis, aieule maternelle, représentée par *Marie-Ursule* Layet, demeurant rue Jacob, 31. Lesquels, ainsi que le pere, ont signé avec nous.

Signé : Nélaton, Em. Héluis, U. Layet, Marie-Pauline Héluis, femme Nélaton, Héluis et Van Blotaque.

C'est encore dans le voyage qu'au lendemain de ce deuil, son mari cherche une diversion à ses pensées sombres. Il entraîne son fils à Nice, où sa fille lui écrit du Déluge le 26 octobre. Celle-ci n'a pas besoin d'autres consolations que celles qu'elle trouve à son foyer. Son cher Auguste vient encore de faire un pas important dans sa carrière de praticien. Le 16 juillet 1845, le conseil d'administration des hôpitaux de Paris l'a nommé *chirurgien de l'hôpital Saint-Antoine*, en remplacement de son confrère Malgaigne, nommé chirurgien de l'hôpital Saint-Louis. C'est un champ parfaitement approprié au développement de ses riches facultés d'opérateur, passionnément attaché au soulagement des misères humaines. La révolution de 1848 en fera, en outre, un asile ouvert, sans distinction de partis, aux victimes de la guerre civile. Mais, avant ces jours tragiques où le chirurgien déploie son talent et sa compassion, quelques semaines d'inquiétudes pour lui-même s'imposent à l'homme devant qui la maladie a pris l'habitude de capituler. C'est vers la fin de 1847. Auguste Nélaton a été pris subitement d'une violente hémoptysie. Aussitôt, il s'est résolu à un traitement énergique. Une traversée provoquant le mal de mer et ses conséquences naturelles lui est apparue comme le meilleur remède à s'appliquer. Quittant brusquement son hôpital et ses malades sans prévenir personne de son dessein, il est parti avec sa femme pour Marseille, afin de s'embarquer sur un bateau en partance pour l'Algérie. Sa mère elle-même n'a pas connu le fond de sa pensée. Elle croit à un voyage qui ne doit pas conduire le ménage au delà du Midi de la France. La belle-fille de l'excellente femme, en lui écrivant de Lyon, lui annonce que son mari et elle se mettent en route pour Avignon et Marseille; elle ne parle de rien de plus. Elle évite de lui jeter l'alarme dans l'âme en révélant avant son accomplissement la détermination dont le secret lui est confié.

Ma chère petite Maman,

Notre cher malade va bien. Il n'est pas encore guéri ; mais il est en bonne voie de guérison. Le temps, jusqu'à présent, ne nous a pas favorisés. Nous n'avons eu que de la pluie et, par conséquent, beaucoup de crotte. Dans ce moment, nous sommes à Lyon et, si le brouillard continue, nous partirons de cette ville sans l'avoir vue. Ce qui nous contrarie surtout beaucoup en ce moment, c'est que le Rhône n'est pas navigable. Ainsi, nous sommes obligés de renoncer à ce moyen de transport, qui, pourtant, nous plaisait beaucoup... Malgré le vilain temps, nous sommes contents de notre voyage. Nous avons vu Orléans, Bourges : ville sale et qui n'est pas de mon goût ; ensuite, Moulins. J'aime assez l'aspect de cette ville ; j'aime surtout les petits chapeaux des Bourbonnaises. Je ne veux rien dire de Roanne ; mais, de Roanne à Saint-Etienne, le voyage par le chemin de fer est très curieux et très pittoresque. J'étais constamment en admiration. Saint-Etienne est une ville bien bâtie, mais noire ; on y respire une odeur de charbon de terre, qui est très désagréable. De cette ville, nous sommes partis pour Lyon à la nuit tombante. Il est difficile de donner une idée de l'aspect que présente la route, qui traverse un pays de mines de charbon. De toute part, on aperçoit des feux sortant de terre, des verreries, des fonderies de fer ; en un mot, c'est la patrie du charbon de terre.

Nous venons de recevoir la visite de Landry. Il a été enchanté de nous voir. C'est avec grand plaisir que nous allons, demain vendredi, visiter ce qu'il y a de remarquable en monuments à Lyon. Ensuite, nous irons dîner chez lui, tout à fait en amis, tout à fait sans façons ; et nous partons samedi matin pour Avignon. Malheureusement, c'est par la diligence, puisque le Rhône ne veut pas de nous ; nous le regrettons bien.

Adieu, chère petite Maman. Ecris-nous. Donne-nous des nouvelles de toi, de nos chers enfants et de notre bon oncle. Loulou apprend-t-elle bien à lire ? Bibi est sage, j'en suis sûre. Juliette saura compter jusqu'à cinq à mon retour. Dans ma première lettre, je mettrai un petit mot pour Loulou.

Ainsi, écris-nous à Marseille. Nous y serons vers le 3 ou le 4 décembre. Donne-moi bien des détails...

P. Nélaton.



Fig. 110. — Camille Nélaton. Daguerréotype (1847 ou 1848).



Fig. 111. — Camille Nélaton. Daguerréotype (vers 1855).

A la fin de cette lettre de sa femme, le mari a ajouté : « J'embrasse Man petite. Tout va bien. A. Nélaton. » Trois semaines environ plus tard, l'Algérie visitée et la traversée du retour accomplie, c'est lui qui se charge de narrer l'équipée.

[Toulon, 15 décembre 1847].

Ma chère Maman,

Je ne veux pas te raconter notre voyage; je garde cela pour cet hiver, quand nous serons au coin du feu de Maman petite. Je te dirai seulement, pour t'expliquer notre long silence, que nous avons été faire un tour en Algérie; ce dont nous n'avons pas cru devoir t'informer plus tôt, dans la crainte de te donner des inquiétudes. Nous sommes arrivés ce matin à Toulon sains et saufs, sauf une grippe dont Pauline est propriétaire depuis 48 heures. Heureusement, cela paraît devoir se borner à peu de chose. Quant à moi, je vais bien et, lorsque j'aurai [pu] reprendre la cuisine douce de Paris, je n'aurai plus rien à désirer. Nous avons été très heureux; dans toutes les villes où nous sommes passés, nous avons trouvé des personnes de connaissance, qui se sont empressées de se mettre à notre disposition pour nous faire voir les curiosités de chaque localité. Nous avons surtout été bien heureux de trouver à Marseille le frère de Mme Bérard, qui a eu pour nous des attentions incroyables. Nous te raconterons tout cela prochainement, car nous comptons être bientôt à Paris. Nous partons le 16 de Marseille par la malle-poste, et nous allons tout d'une traite jusqu'à la rue de la Victoire. Nous arriverons, je pense, dimanche matin. Joseph pourra s'informer, à l'hôtel des postes, à quelle heure arrive la voiture de Marseille partie le 16, et viendra au-devant de nous.

Inutile de te dire qui tu dois embrasser pour nous. Inutile de te dire combien de fois nous avons pensé à tout ce que nous laissions à Paris; combien ce brave Jules nous a fait faute quand nous voyions quelque chose de curieux; combien nous regrettions Man petite quand nous avions quelque mésaventure,

Adieu, chère Maman; à dimanche. Nous prendrons ensemble la première tasse de café que j'aurai vue depuis un mois en Europe et en Afrique.

A. Nélaton.

Le chirurgien de l'hôpital Saint-Antoine avait repris son service depuis quelques mois lorsque éclatait l'insurrection qui allait ensanglanter ses abords. Séparée de lui par l'émeute, sa femme courait le rejoindre avec ses filles, dont l'aînée, souffrante d'une ophtalmie, requérait la surveillance assidue de son père. Mais le canon tonnait et contraignait les occupants valides de l'hôpital à descendre dans les caves. La mère de famille y passait les journées avec ses enfants. Son mari s'échappait du lit de ses malades pour leur y rendre de furtives visites. Après quoi, il se mettait en devoir de rassurer la grand'mère restée seule rue de la Victoire, et lui dépêchait un exprès porteur d'un billet griffonné à la hâte. Ce billet disait :

Ma chère mère,

Je suis à l'hôpital Saint-Antoine. Je n'en sortirai que quand ma présence n'y sera plus nécessaire. Il n'y a pas encore de blessés ; mais je crains que la nuit ne se passe pas sans malheur.

Adieu, ma chère mère. Ne te tourmente pas. J'ai vu Loulou ce matin ; elle va mieux.

A. Nélaton.

Malgré l'amélioration constatée par le père dans l'affection de son enfant, l'humidité d'une cave semblait contraire à sa guérison. Une fois cette idée entrée dans l'esprit de la maman, aucune considération de préservation personnelle ne prévalait contre ses craintes et ne la retenait dans une atmosphère néfaste à sa Camille. Le séjour dans l'hôpital lui-même continuait à présenter des dangers. L'évacuation de la petite malade était résolue. Ce parti n'était pas à l'abri des risques. Les balles sifflaient dans la rue sitôt que paraissait une forme humaine. Toutefois, un élève dévoué du maître, ayant pris la fillette entre ses bras, franchissait le seuil de la maison hospitalière. A la vue du bandeau posé sur l'œil malade de la pauvre « Loulou », la compassion arrêtait le feu des émeutiers sur la barricade.

Feulard, avec son précieux fardeau, traversait la rue sans encombre, suivi de la mère et de ses autres enfants. La famille était sauve.

Quant au chirurgien, resté sur la brèche jusqu'au bout, il rendait, pendant ces tragiques journées de juin 1848, des services signalés. Le gouvernement de la République s'empressait de les reconnaître en lui conférant *la croix de la Légion d'honneur*. Un arrêté du président du Conseil des ministres, lui conférant cette distinction sur la proposition du ministre de l'Intérieur Sénard, était signé le 26 septembre. Le nouveau chevalier posait, cette année-là même, pour un portrait que peignait de lui Ange Tissier *(Fig. 106)*. L'œuvre figurait au Salon de 1849. Ange Tissier, lié avec son modèle par le canal de son frère Jules, avait saisi avec une sensibilité pénétrante la physionomie proposée à son pinceau. Jules, de son côté, avait offert ses traits au pinceau de Vauchelet *(Fig. 107)*. Vauchelet, bien que de trois ans seulement son aîné, était proclamé par lui comme son maître. A l'exemple de celui-ci, son élève traitait indifféremment les sujets religieux, les scènes de genre ou les tableaux d'histoire. Après son *Saint Martin* de 1841, il avait exposé, en 1843, une *Sainte Yrène, martyre*, et, en 1845, un *Marchand de rosaires*, sur lesquels je n'ai pas plus de renseignements que sur son premier envoi aux expositions parisiennes. Le Salon de 1847 a vu de lui des *Soldats à la taverne (costumes hollandais du XVIIe siècle)*. Ce morceau, du moins, n'échappe point à notre connaissance. L'auteur l'avait offert à son frère. Après avoir habité plusieurs résidences rurales de la famille, il vient de trouver récemment un digne asile sur les murs du Déluge. Il y voisine avec deux portraits de Mme Nélaton mère par son fils, exécutés, tous les deux, dans l'âge déjà avancé auquel elle était parvenue entre 1845 et 1850 *(Fig. 108 et 109)*. Les traits de cette aïeule n'ont pas été fixés par le daguerréotype.

Auguste Nélaton et son épouse n'ont pas bénéficié non plus, que je sache, de l'invention de Daguerre à son aurore. La seule image exécutée dans la famille par ce procédé dont l'existence me soit connue, c'est une petite Camille Nélaton en robe à carreaux, qui peut avoir six ou sept ans, c'est-à-dire datant de 1847 ou 1848 *(Fig. 110)*.

Une lithographie de son père, parue dans une galerie de célébrités médicales, est un pâle reflet du portrait d'Ange Tissier. L'homme, dont ce médiocre dessin, signé *Belliard*, prétend reproduire la figure, s'apprête à subir le concours pour le professorat. Il s'agit d'une chaire de médecine opératoire à la Faculté. Les épreuves commencent le 20 novembre 1849. Le candidat prend la parole devant ses juges le mardi 8 janvier 1850. Le sujet de sa leçon est « la ponction de la vessie ». Son beau-frère Emile Héluis est allé l'écouter. En rentrant, il écrit sur un petit carnet, où il consigne ses impressions journalières et ses souvenirs : « Auguste est très froid et son langage est un peu embarrassé ; mais il a l'air sûr de son fait et de parler en connaissance de cause. Il est fort applaudi. » A la date du 24 janvier, nous lisons sous la même plume : « Je dîne chez Pauline. Auguste est dans le feu de sa thèse pour le professorat. MM. Sappey et Castelnau le secondent. » Et puis encore, le samedi 2 février : « Je vais au concours. Argumentation de M. Robert par MM. Nélaton, Richet, Malgaigne et Chassaignac. Mauvais goût et véritable insolence de M. Malgaigne. Intérêt de ce débat scientifique. La séance finit fort tard. » Le jeudi 7 février, Auguste « soutient très avantageusement sa thèse de concours. » Mais, malgré ce succès, la partie est perdue. Malgaigne l'emporte sur lui. Beau, de qui Emile Héluis apprend ce résultat sur le boulevard, le 21, est un confrère à qui Nélaton est attaché par une tendre amitié. Convive habituel des réunions de la rue de la Victoire, il s'y rencontre avec le doyen Bérard,



Fig. 112. — Auguste Nélaton, par Robert-Fleury (1852).

avec Sappey, avec Denonvilliers, et aussi avec les deux jeunes ménages que sont les Jamain et les Humbert. Jamain, que son ami a pris comme collaborateur pour mener à bien ses *Eléments de pathologie chirurgicale*, vient d'épouser Ursule Layet, cette jeune demoiselle que les parents Héluis traitaient comme une seconde fille. Des relations de voisinage ont mis Humbert sur le chemin de Nélaton, qui en a fait un des auxiliaires habituels de ses opérations en ville; sa femme est devenue l'amie de Mme Nélaton. La table et le salon du chirurgien de Saint-Antoine comptent encore, parmi leurs habitués, Requin, un des plus anciens camarades de l'homme à qui il a mis le bistouri à la main; et puis, aussi, Maissiat. Pourvu d'abord, à titre de suppléant, d'une chaire de physique médicale à la Faculté de Médecine, puis attaché, en qualité de conservateur au Musée d'anatomie comparée fondé par le doyen Orfila, Jacques Maissiat vient d'évoluer vers la politique. Appelé par ses compatriotes de l'Ain à faire partie de la Constituante élue en 1848, il siège par la volonté des mêmes électeurs à la Législative nommée en 1849. Il a pour ami Dufaure et, par lui, ce dernier est entré en relations avec Auguste Nélaton. Les deux personnages échangent d'amicales politesses. Le ménage Nélaton n'est pas ce qui s'appelle un couple mondain; les joies de la famille remplacent avantageusement pour ces époux les plaisirs de la société. Cependant, ils savent s'imposer quelques sacrifices aux exigences du monde. Le jour où ils reçoivent M. Dufaure et le doyen Bérard, le dîner, qui a pris la tournure d'un gala, est suivi d'une réception; on fait de la musique et l'on danse. Une autre fois, on se met en cérémonie à l'occasion du mariage qui doit faire de Mlle Louise-Germaine Chevalier l'épouse de Jean-Emile Héluis. Ce mariage est célébré à Saint-Nicolas-des-Champs le 16 avril 1850, et Auguste Nélaton assiste son beau-frère comme témoin.

Le chirurgien n'est plus à Saint-Antoine; il est passé à *Saint-Louis*, où un service des plus actifs et des plus intéressants s'offrait à son activité. Il va changer aussi, pour la seconde fois, d'appartement. Le déménagement s'opère pendant l'été de 1850. La famille se transporte *58, rue du Faubourg-Poissonnière*. Le jeune ménage Héluis est convié à pendre la crémaillère avec les occupants le samedi 10 août. Le frère retourne chez la sœur un soir qu'elle a convié M. et Mme Denonvilliers, MM. Bérard, Beau et Requin, ainsi qu'un autre intime de la maison qui répond au nom d'Hédouin. Il constate le « joli effet de son salon. » Ce qui n'est pas moins appréciable qu'un beau salon pour une mère de famille, c'est un vaste jardin, où ses enfants peuvent s'ébattre à leur aise. Le logement du faubourg Poissonnière se fait remarquer par cet avantage. Camille et Juliette y feront de bonnes parties avec les deux fils du ménage Humbert, dont l'âge se rapproche du leur, et dont le domicile de leurs parents, fixé rue de Trévise, fait des voisins. De grandes joies sont réservées, dans cette nouvelle demeure, à ses habitants. C'est là que, le 30 avril 1851, Auguste Nélaton apprend à sa femme sa nomination au *professorat*. C'est là que, deux jours après, le 2 mai un peu avant une heure du matin, celle-ci lui donne un garçon. L'enfant, qu'on déclare sous les prénoms de *Charles-Louis-Georges* (1), comble les vœux d'un homme qui,

(1) Extrait du registre des actes de naissance du 3e arrondissement de Paris.

L'an 1851, le 3 mai à 2 heures de relevée, par devant nous, Barthélemy-Benoît Decan, chevalier de la Légion d'honneur, maire du 3e arrondissement de Paris, officier de l'état-civil, a comparu *Auguste* NÉLATON, âgé de 43 ans, chevalier de la Légion d'honneur, chirurgien à l'hôpital Saint-Louis, demeurant à Paris, rue du Faubourg-Poissonnière, n° 58, lequel nous a présenté un enfant du sexe masculin, né le 2 mai courant à minuit et demi, en sa demeure, fils de lui et de *Maria-Pauline* HÉLUIS, son épouse, âgée de 31 ans, auquel enfant il a donné les prénoms de *Charles-Louis-Georges*. Ce fait en présence de MM. *François-Désiré-Jules* NÉLATON, âgé de 46 ans, artiste peintre, demeurant à Paris, rue du Faubourg-Saint-Denis n° 51, oncle paternel de l'enfant, et *Joseph* HENRY, âgé de 60 ans, docteur en médecine, demeurant à Paris, cité Bergère n° 2, ami. Et ont les père et témoins signé avec nous après lecture. Signé : Nélaton, Nélaton, J. Henry et Decan.

Pour extrait conforme. Paris, le 15 juillet 1868. Pour le conseiller d'Etat, secrétaire général, le conseiller de préfecture. Signé : Marguerie.

depuis douze ans de mariage, attendait encore un héritier de son nom. Mais, le bonheur ne va pas sans ombres. L'inquiétude est dans la maison. Cécile, la chère petite « *Bibi* » de ses parents, présente les symptômes alarmants d'une redoutable affection organique. Sur l'avis de Grisolle, aux conseils éclairés duquel Nélaton fait appel, sa grand'mère l'a emmenée au bord de la mer. Elle est partie avec elle pour Arromanches, où, le 22 juin 1851, l'heureuse maman du petit Charles lui écrit, autant pour la renseigner sur ceux qu'elle a quittés que pour réclamer à son tour des nouvelles.

Chère petite Maman,

... Je vois que vous continuez à vous bien porter. Vous avez eu du froid ; mais, depuis deux jours, vous devez avoir, comme nous, de la chaleur. Vous devez commencer à prendre des bains avec plaisir. Nous nous portons tous très bien. Le petit vient comme un chou. Tu le trouveras bien changé quand tu le verras. Loulou va bien ; elle travaille de manière à aller te voir prochainement avec son oncle. Je crois que cela sera pour les premiers jours de juillet. Nous allons baptiser ces jours-ci le petit et, ensuite, ils feront leurs paquets. Auguste vient de partir pour Mantes, pour une consultation...

Adieu, chère petite Maman. Tu me donneras bien des détails sur ce que tu fais, sur ce que disent les enfants ; comment ils se trouvent ; si les bains de mer ont déjà fait bon effet sur Bibi ; si elle se tient mieux ; et tu lui diras de ma part que, si elle se tient bien droite, je lui porterai quelque chose qui lui fera plaisir. Mais, pour cela, il faut qu'elle obéisse à sa chère Maman petite, qui est si bonne pour elle... Loulou doit écrire à Bibi.

Le voyage de Loulou et de son oncle s'est effectué comme cette lettre l'annonçait. Les trois sœurs sont réunies à Arromanches et, le 9 juillet, Camille Nélaton, en sa qualité d'aînée, se charge de mettre sa maman au courant des faits et gestes de la colonie.

Arromanches, 9 juillet 1851.

Ma chère Maman,

Je ne t'ai pas encore écrit, parce que j'étais trop occupée à jouer ; mais j'ai pensé à toi, et à papa aussi. Nous nous amusons beaucoup. Comment te portes-tu? Et mon petit frère, va-t-il bien? Papa aussi? La mer est très belle. J'ai pris un petit turbot dans la mer. Nous prenons des bains tous les jours. Cela nous amuse beaucoup. Bibi aime beaucoup se baigner. J'ai eu le mal de mer pendant la traversée. Bibi se porte très bien; et nous tous aussi. Nous allons tous les jours faire de belles promenades. Hier, nous avons été voir vendre les poissons. J'ai vu de très gros poissons, qu'on était obligé de tirer avec des crochets. Nous t'attendons tous avec impatience. Pendant que je t'écris, Bibi est étalée, et Juliette fait sa tapisserie. Adieu, ma chère Maman ; je t'embrasse de tout mon cœur, et papa aussi.

Camille Nélaton.

Le désir de se rapprocher de ses enfants, et surtout de sa petite malade, décide la mère de famille à se rendre elle-même à Arromanches. Elle se fait précéder par une dernière lettre, fixant le jour de son départ et son itinéraire.

Paris, 21 juillet 1851.

Ma chère Maman petite,

Je compte me mettre en route avec la nourrice et le petit vendredi 1er août. Je prendrai la voie du chemin de fer jusqu'au Hâvre et, au Hâvre, le bateau à vapeur jusqu'à Caen. Si Mme Saillet a la bonté de m'envoyer chercher à Caen, je crois que le voyage ne sera pas trop fatigant, et que j'arriverai saine et sauve. Embrasse mes chères habitantes d'Arromanches. Comment va notre petite Bibi, qui nous force ainsi à nous séparer les uns des autres? Il faut qu'elle profite bien de ces bains de mer; car il m'en coûte beaucoup d'être séparée d'elles et de toi, et ensuite de leur papa. Je compte rester tout le mois d'août... J'espère bien que mon Loulou travaille bien, et surtout qu'elle ne fait pas trop jouer Bibi, car il est très important qu'elle se tienne étalée trois heures par jour. Pour cela, il faut que Loulou soit raisonnable, et qu'elle s'y prête un peu... Auguste disait ce matin : « Je suis bien malheureux quand je pense que je n'ai pas encore eu une minute pour écrire à Maman ».

Adieu, ma chère petite Maman. Je t'embrasse tendrement ainsi que mes trois marmottes.

P. Nélaton.



Fig. 113. — Camille Nélaton, par Nadar (1859).

Malgré tous les efforts tentés pour la disputer au mal dont elle était la proie, la pauvre Cécile succombait à l'entrée de l'automne. Ses parents l'enterraient au Père-Lachaise le 1er septembre 1851, à l'âge de huit ans et onze mois. L'affliction du père trouvait son remède dans les joies du travail utile et fructueux. Le professorat avait pris une place importante dans sa vie, et c'est avec raison que Robert-Fleury, appelé à peindre son portrait en 1852, l'habillait de la robe rouge, emblème de ses fonctions didactiques *(Fig. 112)*. Les péripéties de ses candidatures à la Faculté ont été racontées et son enseignement finement apprécié par M. Guyon, dans le mémoire auquel j'ai déjà fait plusieurs emprunts. Prenons-lui encore quelques lignes.

A l'hôpital Saint-Louis, les conférences cliniques de Nélaton avaient obtenu un succès qui permettait de pressentir la valeur de son enseignement futur. Il ne jouissait cependant pas encore de la brillante notoriété de ses principaux compétiteurs lorsqu'il aborda, en 1850, les grands concours du professorat. Il s'agissait de la chaire de médecine opératoire. Ce beau concours donna Malgaigne à la Faculté, et Nélaton s'approcha du premier rang. Il écrivit à cette occasion sa thèse sur *les diverses méthodes employées pour le traitement de la cataracte.*

En 1851, la lutte se renouvela pour une chaire de clinique. A Lenoir, à Robert, à Michon, qui sont restés les gloires du concours bien qu'ils n'en aient pas été les élus, s'étaient joints de nouveaux et redoutables compétiteurs de l'école de Paris et l'un des professeurs les plus justement célèbres de l'école de Montpellier. L'issue de cette grande lutte resta indécise jusqu'à la dernière heure des épreuves, jusqu'au dernier tour du scrutin. Nélaton fut nommé et vint prendre possession de la chaire de l'hôpital des cliniques.

Il montra bientôt qu'il saurait suffire aux exigences et aux difficultés de sa nouvelle situation. Il apportait à l'hôpital des cliniques le jugement sûr que lui avait donné une longue habitude de l'observation; il révéla tout ce qu'avait pu lui permettre d'acquérir l'étude patiente des malades, poursuivie jusqu'alors en silence, avec la persévérante attention de sa nature consciencieuse. Le nouveau professeur n'avait perdu aucune des

aimables et sérieuses qualités de l'interne. La foule se porta bientôt à l'hôpital des cliniques pour assister à ses leçons substantielles, savantes et pratiques. Il la charmait par sa bienveillance, son affabilité pleine de dignité et de réserve, et la retenait par ses grandes qualités de praticien.

Concurremment avec les succès professionnels le professeur goûte et apprécie les douceurs de l'affection dont l'entourent tous les siens. En 1852, sa Camille est déjà une grande fille, qui fait sa première communion, à Saint-Vincent-de-Paul, le jeudi 23 mai. Quant au petit Charles, à quatorze mois, il trotte et fait les délices de ses aînées. « On ne peut pas le tenir dans la maison ». Il va et vient à travers le jardin, et ces promenades lui réussissent à merveille. L'été venu, le Déluge rassemble toute la famille. Pauline Nélaton y jouit de la société d'une charmante belle-sœur, dont les parents, devenus propriétaires d'une maison de campagne à Marcoussis, qu'on appelle la Baillotterie, rivalisent avec elle d'affectueuses amabilités. C'est M. Chevalier qui a reconduit lui-même à sa Maman la petite première communiante, amenée à Marcoussis pour la Fête-Dieu par son oncle Emile. Celui-ci, qui jouit de plus de loisirs que son beau-frère, s'occupe de la gestion de leur propriété commune. Lorsque la Faculté et l'hôpital lui permettent de s'offrir une petite promenade dans ses champs et dans ses bois, Auguste Nélaton n'a point l'oreille aux affaires. Ce qu'il lui faut, c'est un fusil entre les mains et deux ou trois bons amis, se joignant à lui en même temps que son cher Jules, pour faire la guerre aux lapins. Au mois d'août 1852, sa femme l'a quitté pendant quelques jours pour conduire ses enfants aux bains de mer de Beuzeval et, le jour de l'Assomption, il a dû faire appel à Castelnau et à un autre ami, emmenés avec lui au Déluge, pour tromper sa solitude. Heureusement, à l'époque de la chasse, la maison possède tous ses hôtes. Une famille amie s'est jointe à eux. M. et Mme Hérelle,

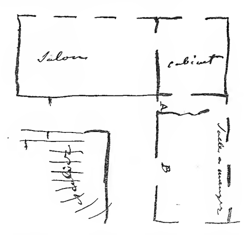
avec qui les relations datent de la rue de la Victoire, où le ménage habitait le même immeuble que les Nélaton, ont connu leurs voisins par leurs enfants ; car ils ont deux filles contemporaines l'une de Camille et l'autre de Juliette. Il vient, en outre, de leur naître un fils, qui est à quelques jours seulement de Charles. M. Hérelle est grand chasseur. Il poursuit les perdreaux avec le papa et l'oncle des amies de ses filles pendant que les jeunes filles et leurs mamans bavardent entre elles et devisent de leurs petites affaires. Voilà les délassements qu'il faut au clinicien pour le maintenir en haleine.

Je ne sais quelle considération pousse, en 1852, les habitants du faubourg Poissonnière à changer de logis. Toujours est-il qu'ils ont pris le parti de déménager et de changer de quartier. Ils ont jeté leur dévolu sur un appartement au premier d'une maison qui fait le coin du quai Voltaire et de la rue des Saints-Pères. La location est à peu près décidée lorsque la famille quitte son chef pour se transporter aux bains de mer. Pendant cette absence, le propriétaire oppose des objections à certains aménagements décidés par les futurs locataires, et notamment au percement d'une porte entre l'escalier et le salon. Ces objections tracassent un mari habitué à appuyer ses décisions sur un avis de sa femme ; mais il s'efforce de trancher la difficulté tout seul et, la solution trouvée, il la soumet à l'approbation de sa chère Pauline.

Ma chère petite amie,

Je voulais t'écrire tous ces jours-ci, et je n'en ai pas trouvé le moment. J'avais bien des choses à te dire. Il s'est passé du nouveau depuis ton départ pour ce qui concerne notre location. Tout ou presque tout est remis en question. M. Vigier ne consent pas au percement de la porte, qui, en effet, me paraît presque impraticable, ou, du moins, très dispendieux, depuis que j'ai examiné la question de plus près. Il faudrait percer un mur qui a plus d'un mètre d'épaisseur, etc., etc.

D'un autre côté, j'ai pensé à un autre arrangement, qui, bien que moins commode, répondrait encore très convenablement aux exigences de la profession et au confortable de la famille. Tu conçois que j'ai besoin de ta présence pour traiter toutes ces questions. J'ai vu M. Vigier, et je serais bien trompé si nous ne trouvions pas en lui un propriétaire très agréable. Il m'a lui-même offert quatre meubles en acajou massif sculpté et faits précisément pour les places où je voulais mettre des bibliothèques. Il paraît que ces meubles seraient ce qu'il y a de mieux disposé pour recevoir des livres. Si nous pouvions nous caser ainsi, nous n'aurions presque aucuns frais. Je te joins ici un petit plan de l'appartement pour que tu puisses te figurer et juger l'arrangement auquel j'ai songé.



Je pense que je pourrais faire de la salle à manger notre salle d'attente. On entrerait par la porte B, et je ferais ressortir par la porte A, qui est dans le coin, tout près de la porte de mon cabinet; et le paravent, que tu connais, servirait à former une espèce de couloir en le plaçant



Fig. 114. — Pauline Héluis, épouse d'Auguste Nélaton, et son fils Charles (vers 1855).

comme je l'ai marqué sur le plan. En examinant sur les lieux ce projet, il m'a paru ne pas devoir être rejeté sans examen ultérieur.

Voici pour ce qui nous concerne. Quant au logement de Maman, M. Vigier ne peut le livrer. Une de ses tantes, âgée de 82 ans, en occupe une partie, à laquelle elle tient, et il ne peut se décider, tu le conçois bien, à la priver de son appartement.

En voici, j'espère, assez sur les locations. Parlons de vous. J'ai appris toutes tes tribulations; mais, en fin de compte, tout le monde va bien; Maman, toi, les enfants, le monnain, tout est en parfait état, malgré le mauvais temps.

J'ai reçu les deux lettres de Louvette. Elles m'ont fait bien plaisir. La seconde montrait déjà un progrès sur la première. Il y avait un peu moins de ratures, et elle me donnait plus de détails propres à m'intéresser. Dis-lui de m'écrire encore, et embrasse bien Maman. Nous vivons avec Jules comme de vieux garçons. Nous commençons à recevoir des invitations de chasse. J'en tiens une de Mme Aubé, qui compte bien sur Maman, Jules, Loulou, [et] Juliette, qui doit voir que le moment est venu d'être bien raisonnable, puisqu'on ne la considère plus comme une enfant.

Tu vois que tout cela exige ton prompt retour à Paris. Il faut que tu sois ici *mercredi matin...*

Adieu, ma chère petite femme. A bientôt.

Nélaton.

Dis-moi comment et quand tu arriveras, pour que l'on puisse aller au devant de toi à la voiture.

Bien qu'assez peu pratique, comme l'usage ne tardait pas à le démontrer, la proposition du principal intéressé pour l'utilisation de l'appartement dont il est question dans cette lettre, tranchait les indécisions du ménage à son sujet. On s'installait *quai Voltaire, n° 1*. Mme Nélaton mère, pour laquelle on n'avait pas trouvé de place sous le nouveau toit de ses enfants, restait provisoirement faubourg Poissonnière. Une subite et foudroyante maladie l'y frappait à la fin de décembre. La pauvre femme, atteinte de péritonite, mourait en deux jours. On l'enterrait, le 24, à Saint-Vincent-de-Paul, d'où elle était transportée auprès de sa petite-fille, au Père-Lachaise.

Lorsqu'elle perd sa belle-mère, Pauline Nélaton est grosse d'un cinquième enfant. C'est une fille, qui fait son entrée dans le monde, le samedi 25 juin 1853, à 8 heures du matin. On l'appelle *Louise.* Baptisée le 16 juillet à Saint-Thomas d'Aquin, elle a pour parrain son grand-père Héluis [1]. « Papa est fort empressé, écrit Émile Héluis dans son *journal;* il donne en cadeau à Pauline 800 francs, avec lesquels elle achète deux vases de la fabrique de Tournai, et à Lise un cachemire. » Louise Héluis, qu'on appelle familièrement Lise, a été la marraine. La mention de « l'empressement » du parrain auprès de sa fille et de sa belle-fille est motivée par un certain refroidissement qui a existé entre les enfants Héluis et leur père, dont le caractère ombrageux met trop souvent à l'épreuve la respectueuse soumission de son fils et de sa fille par d'acrimonieuses censures, qu'ils ne sont plus d'âge à supporter. La naissance de la petite Louise a détendu les nerfs du quinteux vieillard, qui a accepté de bonne grâce le rameau d'olivier tendu par la main filiale. Pendant les jours d'attente qui ont précédé l'événement, les autres enfants ont été expédiés au Déluge. Ils y restent aussi longtemps que leur société serait importune à leur mère. Camille correspond régulièrement avec elle et lui raconte l'emploi du temps des campagnards.

17 juin. — ... Nous nous portons très bien. Nous travaillons assez. Moi, j'ai lu, dans l'*Iliade,* la fureur d'Achille contre Agamemnon; et, tout à l'heure, je vais apprendre ma leçon par cœur. Après cela, j'irai voir Mme Chevalier, qui vient d'arriver; et nous allons aller nous promener avec elle et ma tante.

(1) Extrait du registre des actes de baptême de la paroisse Saint-Thomas-d'Aquin, de Paris. Le 16 juillet a été baptisée *Caroline-Louise,* née le 25 du mois dernier, d'*Auguste* Nélaton, professeur à la Faculté de Médecine, et de *Marie-Pauline* Héluis, son épouse, demeurant quai Voltaire, n° 1. Le parrain, *Emile* Héluis, grand-père de l'enfant; la marraine, *Marie-Louise-Germaine* Chevalier, dame Héluis, tante de l'enfant; lesquels ont signé en l'absence du père.

Signé : Héluis, Marie-Louise-Germaine Chevalier, femme Héluis, C. Nélaton et Juliette Nélaton.

18 juin. — ... Il fait un temps ravissant. Les fraises commencent à être mûres. Nous les gardons pour Charles. S'il était ici, il s'amuserait joliment dans le foin, qui est coupé. Nous faisons assez bien nos devoirs et nous nous portons toujours de même. Hier, nous avons été pêcher des grenouilles; mais cela n'a pas réussi : les vilaines avaient l'air de se moquer de nous, ce qui n'était pas agréable. Nous irons demain à la messe à Marcoussis, et nous attendrons Charles à l'arrivée de l'omnibus...

20 juin. — .. Nous nous sommes bien amusées à Marcoussis. Nous avons été voir la tour de Montlhéry. En revenant, nous avons joué au billard, et j'ai été une de celles qui ont joué le mieux. Après le dîner, M[me] Chevalier nous a ramenées. Il pleuvait, ce qui a beaucoup rafraîchi le temps. C'est bien fâcheux que, pour l'arrivée de ce pauvre chéri, il fasse un temps pareil. Mais j'aime bien mieux qu'il soit venu. C'était une bien grande privation de ne pouvoir embrasser cette pauvre tête. Je fais toujours bien mes devoirs. Je lis exactement huit pages de l'*Iliade*. Juliette lit tous les jours aussi. Ma tante m'a donné samedi une petite leçon de piano. Aujourd'hui, elle est à la Baillotterie et mon oncle Emile doit être à Paris.

23 juin. — Le bel enfant (c'est Charles) continue toujours à bien se porter. Il mange tous les jours de bonnes soupes grasses et a une mine magnifique; mais, comme il pleut toute la journée, il ne peut se promener, ce qui l'ennuie un peu. Voilà deux jours qu'il passe d'excellentes nuits et est très sage. Quant à nous, nous nous portons admirablement. Juliette a une très bonne mine ainsi que moi. Nous faisons bien nos devoirs; mais je n'ai pas le temps de faire les quatre roues de mon col, ainsi que tu me l'avais dit. Je voudrais bien que mon oncle Jules vienne nous voir.

24 juin. — Notre Charlot se porte toujours admirablement. Il dort bien, mange bien: enfin, il fait tout ce qu'il faut faire pour se bien porter. Hier, il a mangé un petit pot de fraises après son dîner. Nous ne lui en donnons jamais dans le jour... Nous avons fané cet après-midi avec mon oncle et ma tante. Si mon oncle Jules vient dimanche, Charles le prie de lui apporter une pelle : la sienne est cassée.

26 juin. — ... Charles va toujours bien ainsi que nous; mais le temps est affreux, ce qui est fort ennuyeux, ici surtout; car, quand il pleut, nous sommes enfermés dans notre petite salle. Charles ne s'en contente qu'à moitié... Je te prie de m'envoyer une paire de gros souliers, car les miens sont percés. Sans quoi, je serai obligée de mettre mes belles bottines.

27 juin. — J'ai été très contente en apprenant que nous avons une petite sœur, et de savoir que tu te portes bien ainsi que notre cher petit papa. Je crois que le beau temps va se remettre, ce qui me charme pour nous et pour notre pauvre Charles, qui s'amuse de tout son cœur aujourd'hui qu'il fait beau. Il mange toujours très bien... Je désirerais bien avoir le plaisir de t'embrasser et papa aussi.

28 juin. — ... Le temps me semble bien long d'être séparée de toi pendant quinze jours, et surtout quinze jours presque tous vilains. Cependant, aujourd'hui, il fait un temps magnifique... Charles va très bien. Il a des couleurs magnifiques. Il mange admirablement. Ce matin, il a mangé un bol et demi de soupe au lait, et toujours à son déjeuner il mange un bon coco tout frais. Ce matin, il a eu une colère, parce qu'il ne voulait pas faire son dodo; mais, maintenant, il joue comme un bienheureux. Nous travaillons toujours assez bien; mais, demain, nous ne ferons pas grand'chose, parce que nous profiterons de notre dernier jour pour bien jouir de la campagne, qui est si belle en ce moment. Le jardin est rempli de roses plus belles les unes que les autres.

La famille reste réunie à Paris pendant le mois de juillet. Le 31, le quai Voltaire se vide, et la maman de la petite Louise accompagne tous ses enfants au Déluge. Esclave de son hôpital et de sa clientèle, Auguste Nélaton reste tout seul. Son Jules lui-même s'envole de son côté. Il a cédé à l'appel de son cher Simplon; il est retourné lui dire un petit bonjour. « J'ai passé là, écrit-il à son frère, une semaine très agréable, comblé des prévenances et des marques d'amitié de ces bons frères, qui m'ont chargé pour toi et ta famille de leurs compliments et civilités, bien qu'ils ne vous connaissent que par ce que je leur en ai dit. Ils font des vœux pour la santé et la prospérité de toute la famille et ne nous oublieront pas dans leurs prières. » Ces lignes sont tracées par le voyageur le 21 août 1853 et expédiées de Lausanne. Il ajoute :

Me voici donc arrivé à la fin de mon excursion et, sous peu, je serai rentré en France. Je prends demain le bateau qui me débarquera à Genève. Ce n'est pas par cette ville que je me proposais de rentrer. Je voulais de



Fig. 115. — Pauline Héluis, épouse d'Auguste Nélaton, et son fils Charles (1857 ou 1858).

Martigny gagner Chamounix, et ensuite Lyon; mais il aurait fallu ou marcher ou aller sur un mulet. Je n'aime pas cette dernière manière de voyager, et la grande chaleur qu'il fait n'engage pas à se mettre en route un bâton à la main. Je suis donc venu jusqu'ici en voiture et, désormais, je fuirai les occasions de fatigue. Je ne serai pas à Paris avant la fin de cette semaine. Il est même possible que je n'arrive qu'au commencement de l'autre, c'est-à-dire le lundi 29 courant. Je ne me suis pas ennuyé un seul instant pendant mon voyage. Il m'a, au contraire, beaucoup intéressé, et m'a fait beaucoup de bien. Néanmoins, j'en vois arriver le terme avec plaisir. J'ai besoin de vous revoir et de vous embrasser tous. Je t'aviserai du jour de mon arrivée à Paris quand je l'aurai déterminé. J'espère te retrouver, ainsi que tous les tiens, en bonne santé; et toi en bonne disposition pour profiter des rares jours de vacances que tu te permets...

Jules Nélaton fait l'ouverture de la chasse avec son frère, au Déluge, le 5 septembre. Ce jour-là, la table de famille s'est agrandie pour de nombreux convives. Ce sont M. et Mme Beau, M. et Mme Humbert, M. Mauban, un ami avec qui les relations datent de Soisy, et encore M. Caÿx, le recteur de l'Académie de Paris, en qui le professeur de la Clinique compte un de ses plus vieux camarades. M. et Mme Chevalier sont montés de Marcoussis, avec leur fils Anatole, pour se joindre aux dîneurs. La réunion est animée et empreinte d'une joyeuse cordialité. Les enfants Nélaton et leur mère restent encore à la campagne après le départ des chasseurs. Ils y sont toujours le 27 septembre. Ce jour-là, un malencontreux accident jette la maison dans un douloureux émoi. La jeunesse s'amuse et joue à « la Tour, prends garde ». Camille y apporte une animation particulière. Dans l'ardeur du jeu, son nez heurte le front d'une compagne. Les cartilages sont brisés. La pauvre enfant éprouve de violentes douleurs. Sa mère la remmène dès le lendemain à Paris; car des abcès se sont produits dans les fosses nasales, et des soins attentifs s'imposent. La science du papa opère rapidement la guérison; mais le nez de la jeune fille garde la trace du

choc qu'il a subi : une légère déformation témoigne de la rupture de sa charpente. Après Camille, c'est Charles qui donne du souci à ses parents. Sur la fin de décembre, le pauvre petit est pris d'une sorte de fièvre typhoïde, qui inquiète fort son entourage. On le tire d'affaire; mais deux rechutes successives causent de nouvelles préoccupations aux siens. Au mois d'août 1854, il entre à peine en convalescence. Le bon oncle Jules, parti pour un nouveau voyage, s'informe de son état avec une tendre sollicitude. C'est la Belgique et la Hollande qui ont attiré à elles le peintre, curieux de faire connaissance avec leurs richesses artistiques. Il s'est arrêté d'abord à Bruxelles, dont les vieux quartiers lui ont rappelé ses « souvenirs de Saint-Omer »; après quoi, il a séjourné trois jours à Anvers. Le 11 août, il est à La Haye, où il prend la plume pour se rapprocher de sa famille.

La Haye (Gravenhage en Hollandais),
11 août 1854.

Ma chère sœur,

... Ce pauvre petit Charles n'a vraiment pas de chance cette année. Ce ne sont pourtant pas les soins qui lui manquent, et voilà la troisième fois qu'il est pris de maladie! Sa convalescence, que vous m'annoncez, est sans doute, à l'heure qu'il est, bien près d'être une guérison. J'espère donc qu'à mon retour, je le retrouverai en parfait état. Vous ne me dites rien des autres; j'interprète cela comme bonne nouvelle. Le papa va bien aussi, je pense, et est bien près d'être arrivé à la fin de son cours. Dites-lui de bien profiter de ses vacances, comme repos principalement, et comme distraction ensuite.

Il y a une heure que je suis à la Haye. J'y séjournerai demain, pour faire les excursions obligées de Scheweningue et de la Maison du bois. Je m'informerai s'il reste encore un musée ici et, dimanche, j'irai à Leyde, où je ne ferai que passer. Je tiens à être lundi à Amsterdam, pour voir une collection de tableaux dont la vente commence le mardi 15 courant. Vous voyez que je ne me dirige pas encore vers Paris. Du reste, au moyen des chemins de fer, qui sont, pour ainsi dire, continus jusqu'à Paris, on n'en

est pas bien éloigné et, lorsque je me déciderai à commencer ma retraite, je pourrai y mettre du temps ou la presser suivant le besoin. Je vous avertirai de l'époque à laquelle je compte être de retour ; je n'en parle pas encore.

Soyez assez bonne pour m'écrire un petit mot poste restante, à Gand, où je compte être du 21 au 22 courant.

L'année 1855 amène un événement assez rare, dans l'existence d'une famille dont le chef a asservi sa liberté au devoir professionnel, pour mériter d'être signalé d'une façon particulière. Les époux Nélaton font un voyage ensemble. Le 21 septembre, ils partent pour l'Angleterre, et leur fille Camille les accompagne. Ils restent absents cinq jours. Cette excursion familiale datera dans le souvenir de ceux qui l'ont accomplie. Plus d'une fois, ils en évoqueront les charmes rétrospectifs. Ceux de l'Exposition Universelle ne s'imposent point avec un aussi impérieux prestige. Et cependant, que de merveilles Paris offre, à ce moment-là, aux yeux avides de spectacles inédits ! Pour le chirurgien, d'ailleurs, la grande manifestation internationale du génie humain a présenté un intérêt scientifique primant, en ce qui le concerne, ses autres attraits. Il a fait partie d'un jury où les sommités de sa profession et de celles que des affinités y rattachent se sont trouvées réunies. Ces fonctions l'ont mis en contact fréquent avec son confrère de la Faculté, Rayer: « Si les travaux de la XIIe classe ont pris bien du temps, lui écrit, à l'issue de leurs travaux communs, l'illustre médecin, j'en ai été personnellement bien dédommagé par les liens d'estime et d'affection qu'ils ont rendus plus intimes entre nous. » Ses fonctions de juré ont, d'ailleurs, mis Nélaton en vedette pour une nouvelle distinction officielle et, le 7 juillet 1856, il reçoit la rosette d'*officier de la Légion d'honneur*. Il entre, la même année, à l'*Académie de Médecine*, dont les membres lui confèrent un siège dans la section de pathologie externe. C'est

un personnage, auquel sa position impose certaines corvées, telles qu'une visite aux Tuileries le 1er janvier, qui l'enlève, ce jour-là, au déjeuner de famille chez le grand-père. Mais les honneurs dont il jouit valent aux siens d'appréciables compensations, telles, notamment, qu'une invitation au baptême du Prince Impérial. Après la cérémonie, qui s'est déroulée le 14 juin à Notre-Dame, Mme Nélaton et sa fille aînée sont conviées, le même soir, au gala de l'Hôtel de Ville. Mais voici que la famille paie encore une fois par des soucis la rançon de sa félicité. Charlot et « Totote », sa dernière petite sœur, née en 1853, sont d'une pâleur qui dénote l'anémie. Un changement d'air et un séjour dans le Midi, au bord de l'Océan, paraissent s'imposer pour la fortification de leur santé. La mère et ses enfants partent pour Arcachon. Pour les aînés, ce voyage est une fête. Camille est dans la joie, et son bonheur s'épanouit dans les lettres qu'elle adresse à son « cher petit papa », retenu loin des siens par les exigences de sa profession.

Arcachon, 4 juillet [1856].

Cher petit papa,

Tu ne peux imaginer combien nous sommes heureux cette année aux bains de mer. Arcachon est un endroit ravissant. Tu ne pourras te figurer ce pays que lorsque tu viendras nous voir, et j'espère que, bientôt, tu nous feras ce plaisir. La forêt de sapins est tout ce qu'il y a de plus beau au monde. Ce ne sont pas, comme tu dois le croire, de grands arbres sous lesquels il n'y a aucune végétation. C'est une charmante forêt dans le genre de nos bois du Déluge, sauf les sapins, qui ont un aspect très original. Aujourd'hui, je suis au comble de la joie. Je viens de faire une excursion *à cheval*, ce qui est la chose la plus amusante que je connaisse. Nos coursiers ne sont pas le moins du monde dangereux, et Maman compte nous faire faire encore plusieurs promenades comme celle-ci ; de sorte que nous connaîtrons parfaitement le pays. Puis, les bains de mer sont délicieux. Charles ne rêve qu'à se baigner, et déjà il prend la force et l'air d'un vrai petit marin. Il est toute la journée sur la plage, à creuser des bassins d'Arcachon. Voici ce qu'il me dicte pour toi :



Fig. 116. — Charles Nélaton (1857 ou 1858).

« Papa, je voudrais bien te voir. Je voudrais me baigner avec toi. Nous nous portons tous bien. Nous faisons des bassins d'Arcachon. Quand viendras-tu ? Nous nous promenons bien. Nous nous baignons dans la mer. Nous nous amusons beaucoup. Il est tombé un orage. Nous sommes arrivés à la Teste sans malheur. Charles NÉLATON. »

Adieu, cher papa. Nous t'embrassons tous bien tendrement ainsi que Nononcle Jules.

Ta fille,
Camille NÉLATON.

Malgré la privation de son mari, dont elle souffre, la mère de famille se plaît, elle aussi, à Arcachon. Le ciel l'a dotée d'une humeur heureuse. Elle sait jouir de l'existence et apprécie les faveurs du sort à son égard, sans regretter l'impossible. Ses lettres à son Auguste contiennent l'épanchement d'une âme radieuse.

Mon bon petit ami,

Nous venons de prendre le café et, comme, à Paris, c'était le moment où nous faisions notre petite causerie, je viens causer avec toi. Je te dirai d'abord que tes enfants sont magnifiques. Ton Charles a l'air d'un vrai marin ; il a pris un teint brun et coloré, qui lui sied fort bien. Totote, aussi, a pris du rose ; elle est gentille à croquer. Je ne te parle pas de Camille, Juliette et moi; nous avons bruni, mais cela nous va moins bien qu'aux enfants. Pourtant, Camille n'est pas mal comme cela. Je crois que cette petite excursion fera du bien à toute la colonie, qui, n'en ayant pas absolument besoin, en a d'autant plus profité.

Mais, toi, mon bon, comment te portes-tu ? Tu te fatigues, j'en suis sûre ? Si tu pouvais donc venir passer quelques jours avec nous ! Car, je pense que, si tu ne venais que pour un jour, il vaudrait peut-être mieux ne pas venir ; mais je ne veux pas t'influencer. Je désire vivement te voir ; et pourtant, je crains la fatigue. Je vois, d'avance, que tu seras accaparé ici comme à Paris. Les médecins de la localité s'informent du jour de ton arrivée, et j'en suis effrayée pour toi et pour nous.

Je viens de lire le commencement de cette lettre à Camille, qui prétend que je fais tout pour que tu ne viennes pas. Je réponds à cela que, si tu le peux, tu viendras quand même, et accompagné de ce bon frère Jules.

Les enfants t'ont déjà écrit les belles promenades que nous faisons dans des bois délicieux. Nous avons déjà fait deux parties de cheval; mais, surtout, ne crains rien : il n'y a aucun danger. Ces parties, lorsqu'elles ont lieu, excitent des transports de joie de la part de la grosse Miotte, comme tu peux bien te l'imaginer.

Mais je ne te parlais pas d'un fait extraordinaire, qui t'intéressera peut-être moins que tout ce que je viens de te dire. Nous avons eu, dans le pays, une cérémonie comme il n'y en avait jamais eu. Le cardinal de Bordeaux et trois évêques sont venus à Arcachon pour bénir une nouvelle chapelle. Il y a eu, à cette occasion, des cérémonies qui avaient un cachet particulier. Figure-toi une chapelle au sommet d'un bois dominant la mer, avec une grande avenue allant de la chapelle à la mer; et cette avenue toute pavoisée de drapeaux, de fleurs et de feuillages, et animée par une foule de marins et de monde. Il y a eu ensuite une procession nautique, qui est tout ce qu'il y a de plus original, et qu'on ne peut imaginer que difficilement. Nous étions sur le bâtiment du cardinal avec les autorités, et, le soir, nous avons assisté, nous deux Camille, à une collation. J'étais placée près du cardinal : tu vois que nous sommes dans les honneurs. Cette, fête n'était pas à dédaigner, même après les fêtes de Paris...

Surtout, écris-moi. Le facteur vient d'arriver; il m'a remis le journal, et voilà !

Les hôtes d'Arcachon ont eu la visite de la famille Chevalier, qui les a emmenés à Bordeaux, et qui entraîne Mme Nélaton avec ses filles aînées dans une excursion aux Pyrénées. Les jeunes filles rencontreront aux Eaux-Bonnes leurs amies Hérelle : c'est une perspective qui les transporte. En écrivant à son papa, Camille exulte.

Mon cher papa,

Je comptais t'écrire hier. Ce qui m'a empêché de le faire, c'est que nous avons été à Bordeaux. Maman désirait connaître à fond cette belle ville. Aussi, notre journée a été parfaitement employée. Nous étions accompagnées de Mme Chevalier et d'Anatole. Nous avons visité l'intérieur du théâtre ainsi que celui du pont. Ce sont deux choses magnifiques. Puis, nous avons visité plusieurs églises; une, entre autres, dont les caveaux sont remplis de squelettes conservés, dont quelques-uns ont jusqu'à huit

cents ans. C'est une chose très curieuse ; mais je t'assure que ce n'est pas très agréable à voir. Je ne parle pas du Palais de Justice, de l'hôpital, etc., que nous n'avons vus qu'extérieurement.

J'oubliais de te dire qu'il a été décidé hier que nous partons *dimanche matin* pour les Eaux-Bonnes avec Mme Chevalier et Anatole. Je suis dans le ravissement. Il me semble qu'il n'y a rien de plus beau que les Pyrénées. Puis, nous allons aller embrasser Marie et Anna. Que de bonnes parties de cheval nous allons faire ensemble !

Ici, nous sommes toujours en plaisirs. Aujourd'hui encore, nous allons faire une excursion à cheval, et je suis sûre que, malgré ta répugnance pour ce genre de promenade, tu trouveras cela charmant. Quand nous feras-tu le plaisir de venir nous embrasser? Chaque jour, lorsque je me baigne, je pense à toi. Je serais si heureuse de pouvoir nager une fois avec papa. Charles aussi voudrait nager avec papa. Il pense bien souvent à toi, je t'assure. Mais voici les chevaux qui arrivent Adieu, cher petit papa. Je t'embrasse bien affectueusement.

C'est à son oncle Jules que la jeune voyageuse raconte son équipée aux Pyrénées.

Mon cher oncle,

Je ne puis t'exprimer combien je suis heureuse de connaître les Pyrénées. Le seul regret que j'ai éprouvé en les parcourant, c'était de n'être pas avec toi et papa. Tu sais que notre voyage a été très rapide. Nous ne sommes restées que deux jours aux Eaux-Bonnes ; mais nous n'avons pas perdu de temps, je t'assure. Le lendemain de notre arrivée, nous avons fait une ascension à cheval au mont Gourzy. Nous sommes restées quatre heures et demie à cheval, toujours sur le bord des précipices ; et tu connais la largeur des sentiers de montagne. Si bien que, le premier quart d'heure, je n'étais pas très rassurée ; mais, ensuite, nous n'y pensions plus et, si ç'eût été possible, nous eussions galopé, je crois. Il n'en a pas été de même pour Maman, qui a préféré descendre à pied, et qui a gagné une courbature. Nous formions une cavalcade de huit chevaux. Notre guide avait le joli costume béarnais.

Le second jour, nous avons fait la plus jolie excursion imaginable. Là, toutes les beautés de la nature étaient réunies. C'était pour l'œil d'un peintre le plus joli tableau qu'il puisse imaginer. Aussi, lorsque je parcou-

rais à pied ces lieux agrestes, je regrettais ton absence. Je n'essaye pas de t'en donner une idée ; le meilleur orateur n'y parviendrait pas. Ces deux jours passèrent vite. Jeudi arriva ; il fallut se quitter et, après *quinze* heures de diligence, nous sommes arrivées à Bayonne. C'est vraiment une charmante ville. De là, nous avons visité Biarritz ; mais, je n'en finirais pas si je te racontais toutes mes impressions. J'aime mieux te dire toutes ces choses quand nous aurons le bonheur de nous embrasser à Paris.

Pourtant, j'espère toujours que, papa et toi, vous nous ferez la bonne surprise de venir nous voir à Arcachon. Je sais bien que papa est très occupé et que ce sera un grand dérangement pour lui ; mais le plaisir de vous voir me fait oublier qu'en demandant cette petite visite à papa, nous exigeons trop.

Adieu, mon cheroncle. Maman, Juliette, Charles et Louise se joignent à moi pour t'embrasser bien affectueusement ainsi que papa.

La famille n'eut point la visite de son chef. Ses occupations ne lui laissaient même pas le temps de prendre la plume. C'était le frère Jules qui le suppléait. Celui-ci se chargeait de donner le signal du retour et de réclamer, au nom du papa, sa femme et ses enfants.

[Paris], 25 juillet 1856.

Ma chère sœur,

A défaut de lettre d'Auguste, il faudra vous contenter de la mienne. Hier, quand je lui ai communiqué la jolie lettre de Camille, il a regretté de n'avoir pas pu répondre à la vôtre, qui lui rendait compte de votre voyage aux Pyrénées, et m'a dit qu'étant très pressé, il comptait sur moi pour que vous ne soyez pas sans nouvelles; pour vous dire, lorsque vous serez sur le point de revenir, de lui écrire bien exactement le jour et heure de votre arrivée ici, afin que l'on puisse aller à votre rencontre. Il pense bien que vous ne vous amuserez pas en route ; que votre voyage de retour sera direct, et que la semaine prochaine lui ramènera sa famille, qui lui manque beaucoup, et dont il sent l'absence malgré ses occupations. Le temps aura passé bien vite pour vous. Profitez bien de ce qui vous reste, et que votre absence ne se prolonge pas au-delà du temps fixé. J'insiste sur ce point; car je vois qu'Auguste trouve sa maison bien vide. C'est depuis quelques jours surtout que je remarque en lui cette disposition.



Fig. 117. — Auguste Nélaton (vers 1857).

Du reste, il se porte très bien. Nous dînons aujourd'hui chez M. Beau et, dimanche, nous devons aller ensemble à Soisy, chez M. Mauban... Remerciez bien pour moi Camille. Sa lettre m'a été bien agréable, et son papa l'a lue avec bien du plaisir...

Le correspondant ajoute : « Si Monsieur votre père est encore près de vous, présentez-lui mes affectueuses civilités ainsi qu'à M. Emile et à Madame. » C'est que le ménage Héluis, accompagné du père et de sa dame de compagnie, Mme Bertrand, avait rejoint, vers la mi-juillet, la famille Nélaton à Arcachon, puis s'était dirigé ensuite vers les Pyrénées, pour y retrouver Mme Chevalier et son fils Anatole. Tous les voyageurs sont rassemblés au Déluge en automne. Il est sérieusement question alors de transformer la vieille habitation, dont on s'est contenté jusque-là. Dans le courant d'octobre 1856, l'architecte Sédille vient passer une journée sur les lieux et étudie les travaux à effectuer. Mme Nélaton, dont le mari met de côté chaque année une centaine de mille francs, ne recule pas devant une dépense de 25 à 30.000 pour améliorer la demeure. Lui, dont les goûts cynégétiques ne rencontrent au Déluge que des satisfactions restreintes, incline plutôt vers l'achat d'une nouvelle propriété. « Il a jeté les yeux sur une terre près de Châteauroux » [1], qui le tente fort. Toutefois, il se rallie aux desseins de sa femme et de son beau-frère. Celui-ci lui soumet les plans qu'il a fait dresser, et il les accepte de bonne grâce. Il s'agit, en somme, d'une construction nouvelle. Le 28 janvier 1857, Emile Héluis provoque une conférence sur place entre Sédille et son entrepreneur, Poulain. « Nous allons, écrit-il sur ses tablettes, examiner les lieux et le bâtiment à démolir; nous établissons l'endroit où sera posée la maison. M. Sédille est d'avis de la mettre tout à fait à l'extrémité du gazon, derrière l'ancienne maison, un peu

(1) *Journal* d'Emile Heluis.

plus près du bois que je n'avais pensé d'abord la mettre. » La décision prise, on ne tarde pas à se mettre à l'œuvre. La première pierre du nouvel édifice est posée le samedi 28 avril par le petit Charles qui, d'après son oncle, « s'en acquitte fort gentiment. »

Cette construction, subie plutôt que désirée par Auguste Nélaton, n'a pas le don de l'intéresser. En fait de bâtisse, ses pensées sont momentanément ailleurs. Il songe à se faire construire une maison à Paris, où il habiterait. Un certain M. Boichard, qu'il a pour ami, lui a suggéré l'idée d'acquérir un terrain quai Malaquais, à côté de l'Ecole des Beaux-Arts, sur lequel cette demeure pourrait être édifiée. Son architecte, nommé Delaage, étudie l'affaire, qui paraît sur le point d'aboutir. Elle est abandonnée pour l'acquisition d'un immeuble dans un quartier tout différent. Je parle d'une maison neuve, sise avenue des Champs-Elysées, 125, « près la barrière ». « Auguste, écrit son beau-frère (1), termine cette affaire à la fin du mois d'avril, moyennant 555.000 francs, ce qui, avec les frais, fait 600.000. » Il ajoute : « Cette maison a été bâtie par un M. Mauduit, sur les dessins de M. Levicomte, architecte. Elle est remarquable par les cariatides (d'Aimé Millet) qui soutiennent le balcon. Il n'y a guère que quatre appartements. Mais on se propose de porter le rapport brut à 40.000 francs. » De son côté, le bon frère Jules, à qui la peinture laisse assez de loisirs pour vaquer par lui-même au soin de ses intérêts matériels, « vient de commencer la construction d'un bâtiment sur une partie de son terrain du faubourg Saint-Denis », où ses ascendants ont fabriqué de la corde. En 1857, il a quitté l'atelier qu'il occupait *51, rue du Faubourg Saint-Denis*, et d'où il envoyait en 1850 *Un baptême sous la Ligue* au Salon du Palais-Royal. Il a transporté son domicile de citoyen et d'artiste

(1) *Journal* d'Emile Héluis.

rue de l'Université, *19*. C'est là qu'il convie ses parents et amis à examiner une toile qu'il destine à l'exposition. Le sujet en est emprunté à l'histoire de Bonaparte. Le titre en est : *Le général Bonaparte au couvent de Notre-Dame-des-Grâces, à Milan.* Quelques lignes complémentaires expliqueront la scène dans le livret du Salon, où on lira :

En 1796, l'Empereur Napoléon Ier, alors général en chef de l'armée d'Italie, alla visiter le tableau de *La Cène*, de Léonard de Vinci, dans le réfectoire du couvent des Grâces, à Milan. Il ordonna que le lieu où étaient les restes de ce chef-d'œuvre fût exempt de tout logement militaire, et en signa même l'ordre sur son genou, avant de monter à cheval.

L'auteur de ce *Bonaparte* reçoit, en ce temps-là, dans son atelier deux élèves fort empressées à se pénétrer des préceptes qu'il leur enseigne, et qui s'initient sous sa direction à la pratique du dessin. Ce sont ses deux nièces Camille et Juliette. Les jeunes filles tiennent chacune de lui une boîte à couleurs. L'été venu, elles s'essayent au paysage. Leurs débuts s'opèrent sous l'œil de leur tante Héluis, qui manie également les pinceaux et dirige avec bonne grâce leur inexpérience. Les beaux jours les ayant amenées au Déluge, elles plantent leur chevalet devant « la mare de la ferme » et s'acquittent d'une de leurs premières études d'après nature. Camille est à peine remise d'un violent mal d'oreille dont elle a souffert au printemps. L'affection a produit une perforation de l'organe, et il en est résulté une surdité partielle, qui se perpétue au-delà de la guérison. Mais la maladie n'a pas diminué la bonne humeur et l'entrain de l'ardente jeune fille.

La construction de la nouvelle maison qui est en train de s'édifier entrave quelque peu, en cette année 1857, la villégiature des hôtes du Déluge. Cependant, leur séjour s'y prolonge jusqu'à la fin de l'automne. Ils y reçoivent, en octobre, un visiteur qui y apparaît rarement. C'est Adolphe Nélaton, qu'amène

son frère Jules. Une profonde divergence d'idées sépare le personnage de son autre frère Auguste, qui évite, autant que possible, les relations avec lui. Mais, depuis quelque temps, un rapprochement est né des goûts dont un fils d'Adolphe fait preuve pour la carrière chirurgicale. Eugène Nélaton est un garçon de vingt-cinq ans. Il vient de finir sa troisième année d'internat à la Charité, dans le service de Velpeau. Son oncle s'intéresse à lui et le guide de ses conseils. Toutefois, une irrémédiable antipathie éloigne son protecteur de son père. Caissier dans une maison de banque, où ses services d'employé modèle sont hautement appréciés, celui-ci commande l'estime et le respect par l'honorabilité d'une existence dont la modestie contraste avec les brillants succès de l'homme qui porte le même nom que lui. Malheureusement, son humeur un peu chagrine le porte à décourager toute avance tentée pour opérer un rapprochement des deux conditions. L'individu se pique d'une observance étroite des pratiques de la religion. Sa dévotion ombrageuse censure, comme la manifestation de l'impiété, l'indifférence de l'homme de science à l'égard des devoirs que l'Eglise impose à ses fidèles. Ses critiques exaspèrent celui qu'elles visent ; mais l'âme généreuse de ce dernier s'efforce d'y répondre par des bienfaits. Il a saisi l'occasion que lui présentait l'apparente vocation chirurgicale du jeune étudiant pour tendre la main à ce frère antipathique et l'obliger en la personne de son descendant. (1)

Cet excellent cœur est condamné à supporter, en 1858, la dure épreuve que la destinée lui a déjà infligée en 1852. Au début de mars, sa petite Louise est prise d'un mal dont les symptômes mal définis ressemblent à ceux de la fièvre typhoïde.

(1) Eugène Nélaton ne devait pas tenir les promesses qu'il avait données comme interne. Il quittait Paris quelque temps après sa sortie des services hospitaliers où il avait fait ses études, se retirait en province et abandonnait la chirurgie.



Fig. 118. — Jules Nelaton (vers 1855).



Fig. 119. — Jules Nélaton (vers 1857).

Elle languit pendant quelques semaines et succombe brusquement le mardi 23, à 7 heures du matin. Son père, appelé la veille en consultation à Tonnerre, n'a pu recueillir son dernier soupir. Grande est l'affliction de la famille. Un autre deuil atteint, en outre, quelques mois plus tard, son chef dans ses affections d'ami. Son vieux camarade Caÿx, qui s'est encore associé à lui pour faire l'ouverture de la chasse au Déluge à la fin d'août, est emporté presque subitement le 3 septembre. A cette ouverture de 1858 sur la plaine du Déluge, participait avec le défunt, un autre intime de leur hôte, le secrétaire de la Faculté Amette. Les chasseurs de ce temps-là se contentent de peu : on n'a tué qu'un perdreau et deux ou trois lièvres. En automne, les battues de bois ne sont guère plus productives ; mais, la cordialité d'une réunion d'amis dédommage de la rareté du gibier. La nouvelle demeure, œuvre de Sédille, a été inaugurée par Emile Héluis et par sa sœur au mois de septembre. Elle abrite le berceau où, depuis le 22 mai 1858, *Gabrielle* Héluis comble les vœux d'un ménage demeuré sept années sans enfant. Pendant que les Mauban ou les Castaignet, venus de Soisy ou de Montlhéry, prennent un fusil avec Auguste Nélaton ; que les Beau, les Maissiat et les Amette complètent, avec le frère Jules, la joyeuse bande des chasseurs, et que les dames partent, de leur côté, pour la promenade, les jeunes artistes que sont Camille et Juliette s'acharnent avec la bonne tante Héluis sur une nature morte. Elles peignent un lièvre abattu à leur intention. Leur travail dénote des aptitudes remarquables. Il recueille tous les suffrages de la galerie.

L'aînée des deux sœurs entre à peine dans sa dix-neuvième année. Cependant, on parle déjà pour elle de mariage. Le nom d'Adolphe Moreau a été prononcé pour la première fois quai Voltaire dans le courant de novembre 1858. Un mois suffit au jeune auditeur pour conquérir un cœur dont il a deviné le prix.

Le dimanche 26 décembre, ses vœux ayant été agréés par Camille Nélaton, il va faire avec son père la demande officielle de celle qui sera son épouse. Le vendredi 14 janvier 1859, un dîner intime réunit le fiancé, chez ses futurs beaux-parents, au ménage Héluis, en même temps qu'à deux habitués de la maison, Amette et Denonvilliers. Le dimanche 16, les deux familles se rencontrent avec quelques amis dans une réunion plus nombreuse. « Nous assistons, écrit Emile Héluis (1), à un grand dîner chez Pauline, où se trouvent M. et Mme Moreau et leur fils ; M. Ferdinand Moreau, l'ancien agent de change ; M. et Mme Humbert; M. Laroche, ex-précepteur de M. Adolphe. Le soir, 25 à 30 personnes viennent, à qui on présente le futur : M. Velpeau et sa fille, Maissiat, Sappey, le colonel Gouraud, la famille Castaignet, etc ». Le « *journal* de l'oncle », à qui j'emprunte ces lignes, nous fournit encore d'autres éphémérides des fiançailles.

Mardi 18 janvier. — M. Moreau envoie deux lièvres. On aurait fait une battue dans leurs bois, qui aurait produit 2 sangliers, 4 chevreuils, 40 lièvres, etc.

Vendredi 28 janvier. — Nous dînons chez Pauline, Lise et moi, avec les Messieurs Moreau et M. Maissiat. Ce dernier est toujours grand conteur d'anecdotes. Il conte ses rapports avec MM. de Morny et de Persigny. M. Moreau parle des siens avec M. de Rothschild ; du mariage prochain de M. de Rothschild fils avec Mlle Anspach, sans fortune.

Le mariage de Camille avec M. Moreau paraît fixé au 26 février.

Mardi 1er février. — Je dîne chez Auguste. Il a son interne M. Péan. Nous examinons, le soir, la collection de lithographies, reproductions de la collection de tableaux de M. Moreau. Il y en a 130, plus un certain nombre tirées sur un plus grand format. C'est une fort belle œuvre et une très grandiose idée. Ces lithographies n'ont été tirées qu'à 50 exemplaires.

Mercredi 2 février. — Je vais le soir chez Pauline. Elle a quelques personnes : la famille Robert-Fleury, M. et Mme Beau, M. et Mme Mauban, les demoiselles Hérelle.

(1) *Journal* d'Emile Héluis.

Mardi 15 février. — Je vais voir Pauline et dîner chez elle. Le soir, M. Moreau, M. et Mme Beau, M. et Mme Humbert.

Jeudi 17 février. — Signature du contrat de mariage de Camille avec M. Moreau. Les notaires sont MM. Fabre et de Madre. La signature du contrat se fait sans cérémonie. Les proches parents de M. Moreau viennent seuls, le soir, signer au contrat. Mme Moreau fait présent à Camille de ses diamants de famille, très joliment montés. M. Moreau a fait preuve, dans sa corbeille, d'un goût très artistique.

Jeudi 24 février. — Camille se marie à la mairie. La cérémonie a lieu à 4 heures, au Xe arrondissement. M. Defresne, notaire, est l'officier municipal. Elle paraît très contente et tranquille. Nous dînons, en grand dîner de famille, chez M. Moreau. Quelques amis viennent le soir. Un épithalame est chanté au piano. M. Moreau me montre ses tableaux. Il en a une très grande quantité, dont quelques-uns d'une très grande valeur. Ils sont disposés avec peu d'ordre, et plusieurs manquent leur effet. Vu Mme Lechevalier, la chère fille de Mme Moreau. Entendu le chanteur béarnais Lamazou.

Vendredi 25 février. — Je dîne chez Pauline. Nous voyons le soir Adolphe Moreau. La veillée des noces. Juliette est malade depuis deux jours.

Samedi 26 février. — Mariage de ma nièce Camille avec M. Adolphe Moreau. Elle a 18 ans et demi, et son mari 31 ans et demi. Mon père, témoin du mariage, est très bien portant et très content. Le mariage est fait par l'abbé Le Rebours, à Saint-Thomas-d'Aquin. L'assemblée est très nombreuse et tout se passe très bien. Grand dîner chez Pauline. Le soir, quelques proches parents de la famille Moreau. Pauline n'invite aucun de ses amis, pour ne pas les inviter tous. Naïveté et ingénuité tranquille de Camille.

La jeune fille qui unissait sa destinée à Adolphe Moreau avait posé, trois ou quatre ans auparavant, devant un des derniers adeptes du daguerréotype, qui nous a laissé de sa personne vers 1855 une ravissante image *(Fig. 111)*. Nadar prenait d'elle plusieurs clichés au lendemain de ses fiançailles *(Fig. 113)*. De sa mère, nous ne possédons aucun portrait de jeunesse. Le plus ancien souvenir qu'il nous reste de sa personne est une photographie la représentant avec son fils sur ses genoux, qui doit

remonter, d'après l'âge de l'enfant, à 1854 ou 1855 *(Fig. 114)*. Une autre, où elle est réunie encore à son Charles, fut prise deux ou trois ans plus tard, vers 1857 ou 1858 *(Fig. 115)*. Le même jour, le petit Charles a posé tout seul, la tête coiffée d'un béret de velours, assorti à son costume de garçonnet *(Fig. 116)*. J'estime qu'il faut dater de la même époque environ le premier Auguste Nélaton que nous ayons en photographie *(Fig. 117)*. Celui-ci nous regarde en croisant les bras sur sa poitrine revêtue de l'habit boutonné dont le clinicien a fait son uniforme professionnel. La rosette d'officier, qui lui fut conférée en 1856, orne sa boutonnière. Son frère Jules, dont un photographe avait déjà saisi la physionomie auparavant *(Fig. 118)*, a posé après lui sur la même chaise *(Fig. 119)*. Voilà, ressuscité par l'image, l'entourage familial de la mariée de 1859. Voilà les nouveaux parents que s'est donnés Adolphe Moreau.

XIV

MES PARENTS ET LEUR FAMILLE DEPUIS LEUR MARIAGE JUSQU'A LA MORT DE MON GRAND-PÈRE NÉLATON

Adolphe Moreau et sa femme s'installaient dans un appartement situé rue Taitbout, 63. Celui et celle à qui j'allais devoir l'existence formaient un couple parfaitement assorti dans ses goûts. Heureux et fier des remarquables dispositions de sa Camille pour la peinture, le jeune auditeur au Conseil d'Etat, qui cultivait lui-même l'aquarelle avec talent, s'empressait de travailler au développement de ses facultés artistiques, fécondes en promesses pour l'avenir. Il n'hésitait pas à soumettre cette compagne tendrement aimée à un laborieux apprentissage. Avant de la quitter pour le Conseil où ses devoirs quotidiens le retenaient pendant plusieurs heures, sa sollicitude s'occupait de lui déterminer une tâche. La première des besognes qu'il imposait à sa bonne volonté consistait à copier un petit *Fumeur* de Fauvelet, emprunté au cabinet du collectionneur de la rue Neuve-des-Mathurins, très flatté lui-même de voir fleurir les arts dans le nouveau foyer récemment issu du sien. La copie

était à peine terminée lorsque, le 14 mai 1859, le coup foudroyant dont j'ai parlé enlevait ce tendre père à l'affection de ses enfants et plongeait son épouse dans un douloureux veuvage. Les nouveaux mariés demandaient un asile pour leur deuil au Déluge, qui recevait aussi, pendant quelques jours, la visite de leur mère, arrachée à sa solitude. Après quoi, celle-ci partait pour Fère, où les travaux de la maison entreprise par son mari réclamaient sa surveillance. Ses enfants passaient juin et juillet au Déluge. Une petite photographie, exécutée pendant ce séjour par une amie de la famille Héluis, qu'on nommait Delphine Zier, les montre, à la porte de la demeure terminée en 1858, que son nouvel habitant s'était déjà empressé de reproduire à l'aquarelle *(Fig. 122)* en même temps que la fameuse « Chaumière » *(Fig. 123)*. Le couple fait partie d'un groupe comprenant également M[me] Nélaton, sa fille Juliette, son fils Charles et le grand-père Héluis *(Fig. 120)*. Au mois d'août, Fère réunissait, dans l'habitation qui continuait encore à abriter tous les Moreau fidèles au pays de leurs ascendants, la pauvre veuve et son jeune ménage, dans l'attente du déménagement qui les transporterait de l'autre côté de la place. Une lettre de Camille Moreau communiquait à sa mère ses premières impressions sur le pays dont elle venait de faire la connaissance.

Lundi 8 août 1859.

Ma chère petite Maman,

... Fère est, comme on te l'a déjà dit, une petite ville, mais qui a l'importance et l'aspect d'un grand village. Nous habitons une maison immense, qui ressemble extrêmement à la maison Aubé. D'un côté, les fenêtres donnent sur la place et, de l'autre, sur un petit jardin, qui est assez joli. Je l'ai trouvé bien plus grand que je ne me l'étais figuré. Après le dîner, on a été voir la maison neuve. Celle-là est magnifique; à peu près dans le même style que la maison du Déluge; mais, alors, le double de grandeur. Ce n'est pas étonnant qu'elle coûte si cher. Mais, le malheur, c'est de voir une aussi belle construction avec un jardin tout petit. Après

le tour du propriétaire, nous sommes rentrés nous coucher. Je n'en pouvais plus ; car, depuis le matin, j'étais sur mes jambes... Ce matin, nous avons été admirer le clos de l'oncle Frédéric. C'est là qu'il a des ananas, des serres; enfin, des fruits extraordinaires. C'est très beau; mais il a fallu faire le tour de tous ces potagers par un soleil grillant, ce qui ôtait beaucoup de charme à la promenade. Aussi, cet après-midi, sommes-nous restées toute la journée enfermées à travailler. S'il faisait toujours cette chaleur, ce ne serait pas tenable. Il est quatre heures, et nous allons aller rendre des visites dans la ville. Cela m'effraie et m'ennuie un peu, tu sais, moi qui suis si sauvage ; mais je m'y ferai.

Dans sa réponse à cette lettre de sa fille, la maman lui parlait avec résignation de sa solitude depuis son départ. « Je pense très souvent à vous *deux*, écrivait-elle ; mais je ne m'ennuie pas, et je ne sens pas le vide que je redoutais. Le calme du Déluge me plaît et me fait du bien. » La perte de sa Camille avait beaucoup affligé Mme Nélaton pendant les premiers temps. Mais son gendre avait fait sa conquête par son affection communicative. Le bonheur de son enfant lui rendait le courage qui, au début, lui avait fait un peu défaut. Son cœur s'épanchait d'ailleurs dans sa correspondance, où elle versait les élans de sa tendresse. Ceux-ci par exemple. « Je fais de beaux projets pour ma journée. 1° Je vais beaucoup penser à vous. Ensuite, je penserai au moment où vous serez ici. J'irai voir votre chambre, pour bien me rendre compte de ce que je dois faire pour la rendre plus confortable. Et puis, pour méditer tout cela, j'irai faire une petite promenade à la Chaumière. » Ces lignes sont du 11 août 1859. Celle qui les signe part le lendemain pour Paris, « qui va être témoin de bien des merveilles ». On y prépare des fêtes superbes pour la rentrée des troupes d'Italie. « Que Charles sera heureux de voir tant de soldats et de lampions ! » écrit, de Fère, sa grande sœur. Celle-ci se dispose avec bonheur au rôle de maman, dont elle porte depuis plusieurs mois les gages assurés. Aussi travaille-t-elle « avec ardeur » à certaine « robe de

piqué » dont la destination fait battre son cœur. Mais ces préparatifs maternels n'absorbent point celle qui s'y adonne. Parmi les distractions que lui procure son mari, il en est une qui plaît particulièrement à la fille d'Auguste Nélaton, dont les goûts cynégétiques se sont transmis à cette digne héritière de son sang. Son Adolphe lui met un fusil entre les mains et lui fait chasser au furet les lapins du bois de Saponay. « Tu sais que j'ai tué un lapin ! écrit-elle à sa mère. J'en suis encore tout étonnée moi-même. Si Charles avait été là, il aurait été bien heureux de voir tous ces petits coquins sortir de leurs terriers. Nous l'avons envoyé à papa, ce beau lapin ; car je voulais, au moins, qu'il pût goûter de ma première belle capture. » La jeune chasseresse se repose de ses exploits contre les lapins en se rendant à la « rivière anglaise » créée par « l'oncle Frédéric » dans les marécages de l'ancien parc de Fère, et en s'attaquant, une ligne à la main, aux poissons du vivier ; ce qui comble de joie l'hôte du lieu, fier de voir « sa pêche appréciée ». La peinture n'est pas tout à fait délaissée au profit des autres amusements. Ce passetemps, pour lequel Juliette Nélaton rivalise d'ardeur avec son aînée, défraye la correspondance des deux sœurs. « J'ai appris, écrit Juliette, que tu peignais des cigognes magnifiques. Eh bien, moi, je n'ai rien fait de bien. Une fois, j'ai essayé de faire Cybèle (la chienne de son père) ; mais, je ne suis arrivée qu'à faire une épouvantable croûte. Une autre fois, mes efforts se sont dirigés sur Cocotte (le cheval de la famille) ; mais ma réussite n'a pas été plus heureuse. » Malgré ce découragement passager, la jeune artiste mène à bien une œuvre qui fait l'étonnement de son entourage. « Dis à Juliette, écrit sa sœur dans une lettre à sa mère, que je me réjouis à l'idée de peindre avec elle au Déluge, et que son tableau aussi bien réussi me stimule beaucoup ; car je ne voudrais pas être inférieure. »

L'ouverture de la chasse rassemble toute la famille sous le



Fig. 120. — Groupe de famille, par Mlle Zier (1859).



Fig. 121. — Camille Moreau, par J. Delaville le Roulx (1859).



Fig. 122. — Le Déluge. Aquarelle par Adolphe Moreau (1859).



Fig. 123. — La Chaumière. Aquarelle par Adolphe Moreau (1859).

toit de la maison qu'Adolphe Moreau appelle déjà avec tendresse « le bon Déluge ». La belle-mère a dit par avance à son gendre la joie qu'elle et son mari se promettent de cette réunion. « L'ouverture de la chasse aura lieu au Déluge, lui a-t-elle écrit. Auguste s'en fait une fête. Vous êtes prévenu, et vous connaissez assez le Déluge pour ne pas compter sur une chasse même assez belle ; mais nous serons si heureux de vous posséder que ce sera pour vous une compensation, je l'espère ». « Le père » a invité ses compagnons de chasse habituels, Amette et Castaignet, auxquels se sont joints son gendre, son frère et son beau-frère. Le temps gris et pluvieux ne favorise guère les opérations en plaine. Cependant, on tue 29 pièces, ce qui n'est pas mal pour ce terroir médiocrement giboyeux. Le dimanche suivant, Adolphe Moreau s'efforce d'offrir à son beau-père un régal cynégétique ; il l'emmène chez son cousin Charles Devaux, son allié par les Boilleau, qui possède à Gravelle une chasse réputée. La partie réussit à merveille et répond à ce qu'on en attendait. Le tableau a compté un nombre énorme de perdreaux, de lièvres et de faisans. Mais les chasseurs du Déluge se contentent, à l'ordinaire, de plaisirs plus modestes. Un renard abattu dans le bois de Beauvert par l'auditeur, qui achève ses vacances en famille, lui vaut une ovation. Toutes les palettes de la maison se réunissent pour profiter de ce modèle. Le Parc-aux-Dames et l'affectueuse hospitalité des Aubé réclament un certain dimanche de septembre, au détriment du Déluge, le papa et la maman, obligés de fausser compagnie à leurs chers enfants. A son tour, leur gendre Adolphe cède à un appel qui lui vient de Touraine et consacre trois ou quatre jours à ses cousins Delaville. Puis, arrive l'époque de la rentrée. Le Conseil d'Etat reprend ses séances et la Clinique redouble d'exigences. La bonne mère de la rue Neuve-des-Mathurins, qui a quitté Fère au moment de l'ouverture de la chasse, dont l'ani-

mation ne convenait pas à son deuil, pour réintégrer son domicile parisien, embrasse avec joie les jeunes époux que lui rend le Déluge.

Aussi bien, le temps a marché et l'époque de l'événement qu'on attend rue Taitbout approche à grands pas. « Cet enfant est déjà l'objet de toutes mes pensées » écrivait dès le mois d'août la future maman. « Je me prépare, ajoutait-elle, un hiver charmant. Que ce sera gentil d'étudier les plus petits mouvements de ce cher petit être ! » Le « cher petit être » fait son apparition le vendredi 2 décembre, à 10 heures du soir. C'est un garçon : on le nomme *Etienne*. « Je prie le Ciel, dit tout de suite son père, qu'il le fasse semblable à sa mère ; car c'est une nature d'élite ». Je ne transcris pas sans émotion ce vœu dont j'étais salué à ma naissance de la part d'un papa qui s'oubliait avec tant d'abnégation, pour ne songer qu'à celle à qui il avait donné son cœur. J'attendais deux mois le baptême. On me l'administrait à Notre-Dame-de-Lorette le mercredi 1er février 1860. J'avais pour parrain mon grand-père Nélaton, et pour marraine ma grand'mère Moreau [1]. Ma mère était debout. Elle avait auprès d'elle, en ce jour solennel, avec ses père et mère, le bon oncle Jules, qui, parti pour une courte promenade en Algérie quelques semaines après ma naissance, venait de rentrer à Paris. Une de ses premières visites après ses relevailles avait été pour l'atelier, situé rue de la Chaussée-d'Antin n° 20, où Joseph Delaville le Roulx, le bien-aimé cousin de son mari, se livrait à la photographie. Avant ses couches, elle avait figuré,

(1) Extrait du registre des actes de baptême de la paroisse Notre-Dame-de-Lorette, de Paris. L'an 1860, le 1er février, ont été suppléées les cérémonies du bapteme à *Adolphe-Etienne-Auguste*, né le 2 décembre, ondoyé à domicile le 5 decembre dernier par M. Le Rebours, vicaire général du diocèse, fils de *Adolphe* Moreau, auditeur au Conseil d'Etat, et de *Camille* Nélaton, son épouse, demeurant rue Taitbout 63. Le parrain a été *Auguste* Nélaton, demeurant quai Voltaire n° 1, grand-père maternel. La marraine, *Marie-Françoise* Gauldrée-Boilleau, demeurant rue Neuve-des-Matburins n° 38, grand'mère de l'enfant. Signé : Vandenbrulle.

avec son Adolphe et sa belle-mère, dans plusieurs groupes formés devant l'objectif du même opérateur sur un banc du petit jardin de la rue Neuve-des-Mathurins *(Fig. 124)*. Elle s'était aussi transportée avec toute sa famille, son mari, son père, sa mère, sa sœur et son frère, chez un professionnel de l'art, qui avait exécuté d'après chacun d'eux un grand portrait d'apparat *(Fig. 125 à 129)*. Les clichés que prenait en 1860 Joseph Delaville, dans son atelier où sa nouvelle cousine avait déjà posé au début de son mariage *(Fig. 121)*, fixaient l'aspect d'une physionomie reposée des épreuves de la maternité *(Fig. 130 et 131)*. La santé de la jeune maman était si solidement rétablie qu'au début de mars, elle partait avec son mari et ses cousins Berthier pour assister à une grande marée qui attirait quantité de Parisiens sur les bords de la Manche. Ceux-là avaient pris la direction de Dieppe. A leur retour, ils apprenaient des fiançailles auxquelles Adolphe Moreau et sa femme n'étaient point étrangers. Le mariage de Frédéric Moreau fils avec Marie Hérelle, qui venait d'agréer la demande faite en son nom, était leur œuvre commune. Ils s'y étaient employés avec le zèle le plus ardent. La réussite de cette union répondait à leurs vœux. Le jeudi 29 mars 1860, dans un grand dîner donné quai Voltaire, la famille tout entière fêtait les fiancés et les liens qu'ils venaient de contracter sous ses auspices. On s'applaudissait de ces épousailles, dont la date était fixée au 14 juin.

Un événement qui défrayait la chronique parisienne attirait précisément, en ces jours-là, l'illustre chirurgien de la Clinique dans l'hôtel qu'habitait, rue de la Victoire 98, le père du fiancé de Marie Hérelle. Christian Labouret, un des gendres de Frédéric Moreau, avait pour intime le général Dieu, qui, grièvement blessé à Solférino, avait été ramené à Paris par son ami et installé par ses soins au domicile de son beau-père. Le blessé, dont l'état inspirait de sérieuses inquiétudes, était soigné

par Nélaton. Napoléon III, fort attaché à cet officier, témoignait le plus grand souci de sa guérison. Chaque jour, il envoyait prendre de ses nouvelles. Prévenu que la situation était devenue particulièrement critique, il se rendait en personne à son chevet. Dans cette circonstance, l'éminent praticien qui assistait le patient était appelé à s'entretenir pour la première fois avec le souverain. C'était le dimanche 1er avril 1860. Le soir de l'entrevue, Auguste Nélaton la racontait à son beau-frère Emile Héluis, qui en consignait le souvenir dans son *journal*, où je lis :

Aujourd'hui, l'Empereur a voulu aller voir lui-même le général Dieu. M. Nélaton a été prié de s'y rendre et, à 3 heures, il a reçu l'Empereur avec M. Labouret. L'Empereur a beaucoup remonté ce pauvre général, qui est au plus mal ; il l'a embrassé ; il a demandé à M. Nélaton beaucoup de détails sur la blessure et y a porté beaucoup d'intérêt. L'Empereur a de longs silences dans la conversation ; silences un peu embarrassants. Il était accompagné du général Lebœuf, son aide de camp. Il était revêtu d'un pardessus gris, et était venu dans un coupé sombre, à un seul cheval.

Pour une grand'mère, l'espoir d'un nouvel enfant à mettre au monde elle-même sort des habitudes courantes. Au jour de ma naissance, la mienne subissait l'attente de ce bonheur sans l'avoir précisément désiré. Cependant, la fillette qui faisait son entrée quai Voltaire le 24 juin 1860, sur les 5 heures du soir, était accueillie avec bonne grâce. Mes parents venaient de quitter Paris pour les Eaux-Bonnes. Une certaine délicatesse de la gorge, dont souffrait mon père, l'avait décidé à recourir au traitement thermal qui avait bien réussi autrefois à sa mère et dont il avait déjà fait lui-même l'épreuve avec avantage. C'était aux Eaux-Bonnes que la sœur et le beau-frère de l'enfant recevaient l'annonce de sa naissance. Le jour même, l'oncle Jules se chargeait d'un premier message ; puis, le lende-



Fig. 124. — Adolphe Moreau, sa mère et sa femme (1859).

main, le père prenait la plume à son tour et adressait à son gendre quelques lignes d'un enjouement plein de charme.

25 juin 1860.

Nous sommes enfin débarrassés, mon cher Adolphe. Hier, 24 juin, anniversaire de la bataille de Solférino, nous avions une petite fille de plus. Pour m'en consoler, j'ai trouvé de suite qu'elle ressemble énormément à votre garçon. Au moment où je vous parle, le neveu et la tante sont en présence : le neveu en arrêt; la tante avec l'attitude de l'indifférence.

Je vous quitte et vous embrasse.

Nélaton.

Les voyageurs avaient confié leur enfant à sa grand'mère de la rue Neuve-des-Mathurins. C'était elle qui l'avait conduit auprès de sa jeune tante. Rendant compte de la visite aux absents, celle-ci disait : « Etienne n'a pas voulu embrasser sa tante; il avait peur de l'entendre crier. » La bonne grand'maman partait presque tout de suite avec son petit-fils et sa nourrice pour Fère-en-Tardenois. Elle inaugurait avec eux la maison neuve, qui appartenait encore, dans bien des coins, aux ouvriers. Sa présence sur les lieux activait l'achèvement de l'installation, qu'elle désirait complète pour le retour de ses chers enfants. Cela durait un grand mois. Pendant ce temps-là, les hôtes des Eaux-Bonnes jouissaient de distractions variées. Mon père avait initié ma mère à l'équitation; il en avait fait une amazone émérite. Les promenades à cheval permettaient au couple de goûter sans fatigue les beautés de la montagne. Les sites pittoresques ainsi parcourus mettaient en mouvement les pinceaux des deux artistes, encouragés par la rencontre de la famille Louveau, apparentée aux Héluis, qu'animait une ardeur communicative pour la peinture. L'élément mondain du lieu n'était guère apprécié par des jeunes gens ennemis du faste. Mes parents se mêlaient peu à la foule. Toutefois, la popularité

que conservait dans le pays le nom dont il avait hérité suggérait à mon père, séduit un instant par la vie publique, le dessein de briguer un siège vacant au sein du Conseil général des Basses-Pyrénées. L'idée de cette candidature le poussait à se répandre parmi les indigènes et les notabilités du lieu. Elle lui faisait accepter une invitation au presbytère, où il se rencontrait avec l'évêque et où, à la fin du dîner, il prononçait « quelques paroles bien senties ». Mais, c'était un projet en l'air, auquel l'intéressé ne donnait pas suite.

On attendait le retour de la grande sœur pour baptiser la nouvelle venue du quai Voltaire. On l'avait déclarée sous les prénoms d'*Adrienne-Marguerite-Marthe.* Mais, on hésitait sur celui à choisir pour l'usage quotidien. Juliette Nélaton, désignée comme marraine, consultait de loin son aînée. Dans une de ses lettres, elle lui disait : « J'ai un avis à te demander à propos du nom qu'on doit donner à notre petite sœur. On l'a déclarée sous ceux d'Adrienne, de Marguerite et de Marthe. Je mets celui d'Adrienne au rancart; dis-moi lequel tu préfères entre les deux autres. C'est toi qui mettras le poids dans la balance; car on m'a laissé le choix, et j'hésite entre les deux ». Camille n'hésitait pas; elle optait pour Marguerite de préférence à Marthe, qu'elle trouvait un nom « prétentieux ». Le parrain de Marguerite était son frère Charles. Le garçonnet, qui arrivait à l'âge des études sérieuses, avait été donné pour élève à l'ancien précepteur de son beau-frère. On le conduisait journellement à la pension Laroche. Le maître s'était trouvé admis d'emblée dans l'intimité de la famille de son disciple. Léon Laroche, sa femme et le fils qu'il avait allaient faire partie des habitués du Déluge. Ce n'était pas, d'ailleurs, le seul des amis d'Adolphe Moreau qu'eussent adopté ses beaux-parents. Introduit auprès du praticien dont une énorme clientèle se disputait le talent, le jeune médecin en quête d'occupation qu'était

Adrien Saurel se voyait admis à assister l'opérateur en même temps que son neveu Eugène ; puis, à la suite de certaines interventions qui requéraient de longs pansements consécutifs, l'auxiliaire recevait la charge de ces soins rémunérateurs, qu'appréciait fort sa bourse de débutant besogneux. L'affection du maître pour son gendre rayonnait sur le bénéficiaire de son amitié.

Dès leur retour des Eaux-Bonnes, une grande hâte de me revoir avait conduit mes parents à Fère. Ma grand'mère Moreau conviait mes grands-parents Nélaton à venir leur y rendre visite sans retard, et cette invitation était accueillie avec empressement. Le 15 août, ma grand'mère Nélaton prenait la plume pour y répondre. Voici cette réponse, où s'épanouit sa tendresse pour tous les siens.

Paris, 15 août 1860.

Chère Madame,

Je suis bien heureuse d'aller à Fère, et je vous en remercie. J'ai un bien vif désir de voir et d'embrasser notre cher petit enfant. Je suis sûre que mon imagination ne se le retrace pas aussi beau qu'il est réellement, et que je serai surprise; mais, vous qui l'aimez, vous devez comprendre tout mon bonheur, et il est grand! Car l'affection que je porte à ma nombreuse famille ne diminue en rien la part que *celui-ci* a prise dans mon cœur.

Si le soleil se montre le jour que nous irons vous embrasser tous, nous serons contents; car il luira sur un jour heureux. Mais, s'il n'en va pas ainsi, nous nous consolerons facilement; car, cette année, les jours de joie ou de tristesse ont vu également un ciel sombre et pluvieux. Aujourd'hui, fête de la Sainte-Vierge, fête de l'Empereur, fête de tout le monde, il pleut! Décidément, j'ai perdu mon baromètre; je vous prie de le dire à Adolphe.

Adieu, chère Madame; je vous embrasse de tout mon cœur, et je m'unis à nos deux enfants pour vous souhaiter, à l'occasion de votre fête, une bonne santé et tout le bonheur qui vous est dû.

Votre toute dévouée,
P. Nélaton.

La visite en question s'effectuait le 19 août. L'oncle Jules accompagnait son frère et sa belle-sœur et participait, au bois de Saponay, à une chasse aux lapins, organisée par son neveu pour son beau-père. Les chasseurs, régalés de cette primeur, promettaient de revenir pour l'ouverture, que les intempéries différaient, cette année-là, jusqu'à la mi-septembre. Mais, mon grand-père, fidèle à son Déluge, obtenait des Férois qu'ils reculassent de quelques jours leur solennité cynégétique, pour lui permettre d'ouvrir d'abord la chasse chez lui avec ses habitués. Ses amis Aubé et Amette s'unissaient à lui ainsi qu'au frère Jules, et la réunion présentait l'animation ordinaire de ces rendez-vous intimes le fusil à la main. Le jour même, ma grand'mère, heureuse de la petite fête, éprouvait le besoin d'en rendre compte à son gendre. Elle lui écrivait :

Déluge, 15 septembre [1860].

Mon cher Adolphe,

Notre ouverture s'ouvre sous les meilleurs auspices. Dès hier, nos chasseurs étaient d'une gaieté charmante. Il y a eu un feu roulant de calembours, qui rappelait l'ancien temps. Vous voyez que je parle déjà en vieille... Nos chasseurs viennent de partir par un temps superbe. Il est 7 heures et demie. Je viens de les quitter, et je crois que la moisson sera bonne, car mon mari avait déjà tué deux perdreaux...

Non contente de ce premier récit, l'excellente maman en adressait un second le lendemain à sa fille.

Déluge, 16 septembre [1860].

Combien je t'ai regrettée, ma bonne Camille. Nous avons fait une ouverture charmante. Tout concourait à rendre la partie agréable : le beau temps, la quantité de gibier (car il y a longtemps qu'on n'en avait vu autant au Déluge), et la gaieté aimable des chasseurs. On a tué 42 pièces. Ce n'est peut-être pas beaucoup; mais cela a suffi pour satisfaire nos chasseurs. Ton père en a tué 14 pour son compte. Nous avons été, comme à l'ordinaire, porter la bière à la remise et, dans cette promenade, nous avons vu beaucoup de gibier. Les demoiselles Donaudy étaient des nôtres, et elles ont



Fig. 125. — Auguste Nélaton (1859).



Fig. 126. — Pauline Nélaton (1859).



Fig. 127. — Adolphe Moreau (1859).



Fig. 128. — Camille Moreau (1859).



Fig. 129. — Charles Nélaton (1859).

été bien gentilles et bien rieuses. Je t'assure que Juliette s'est animée avec elles. Ce matin, le temps est moins beau; il fait un peu de vent; mais le même entrain anime tous nos hôtes. Je suis bien contente pour ton papa que les choses se passent si bien... Je te quitte, car nous allons aller en plaine rejoindre nos chasseurs: et Charles me tourmente, car, aujourd'hui, on ne l'a pas emmené; il s'est tant fatigué hier qu'il a mal au pied. Ton papa a un magnifique chien, qui lui a été donné par M. Leduc la veille de l'ouverture. Il est, à ce qu'il paraît, aussi bon que Fenn; et ce n'est pas un « on dit »: c'est ton père qui l'a jugé...

Les demoiselles Donaudy, dont il est question dans cette lettre, sont deux jeunes Niçoises, amies de la famille Chevalier, qui voisinent, depuis quelques années, l'été, de la Baillotterie, où elles sont reçues, avec le Déluge, et qui sont devenues d'agréables compagnes pour Juliette Nélaton ainsi que pour sa sœur aînée. Cette dernière manifeste, en répondant à sa mère, son regret de manquer leur rencontre. Elle déplore également de n'avoir pu assister à l'inauguration d'une décoration picturale de la salle à manger de famille, à laquelle son talent a collaboré. Cette décoration, dont les chasseurs ont eu la primeur, consiste en quatre panneaux exécutés chacun par un des artistes habitués de la maison. L'oncle Jules s'est acquitté d'une copie un peu libre d'après le *Garde-chasse* de Troyon, qui appartient à son neveu Adolphe. La tante Héluis s'est inspirée d'un couple de cigognes au bord d'un bassin, qu'elle a trouvé dans une esquisse de Philippe Rousseau provenant du même fonds. Juliette Nélaton a pris pour modèle un renard guettant des lapins, signé Kirboë. Ces différents morceaux font honneur, chacun dans son genre, à l'application de leurs auteurs. Mais un quatrième, qu'on doit à Camille Moreau, surpasse tous les autres. La jeune artiste, chez qui se révèle un talent remarquable pour peindre les animaux et leur donner la vie grâce à la justesse du mouvement, s'est attaquée à la reproduction fidèle d'un *Chien* de Troyon. La bête est en action de

chasse, le nez au vent; elle gravit un tertre, derrière lequel s'étend une vaste plaine. Son poil blanc, taché de noir, se détache sur un ciel sombre, où s'amoncellent des nuées d'orage. Troyon, qui s'est dessaisi de son œuvre pendant quelques semaines au profit de la copiste, heureuse de la leçon à tirer de cet exercice, s'est montré étonné de la réussite de son émule. Les convives du Déluge ne pouvaient que ratifier cet encourageant « satisfecit ». Ils ont accordé à l'unanimité la palme à l'absente. En se rendant à Fère le 19 septembre, pour y participer, le lendemain et le surlendemain, à de nouvelles fêtes cynégétiques d'ouverture, son père et son oncle Jules lui apportent le témoignage de son triomphe. Après quoi, ils se mettent en guerre, avec tous les cousins Moreau présents dans le pays, contre les lièvres et les perdreaux du terroir de Cierges, réputé comme un des plus giboyeux de la région. Frédéric Moreau et son beau-père Hérelle sont de la partie ainsi qu'Eugène Favard. Avec l'aide de ces fusils, on abat, le premier jour, une cinquantaine de pièces et, le second, une soixantaine. Mon grand-père n'a pas été très favorisé, ce qui désole son gendre. Mais sa bonhomie, exempte d'ambition, s'accommode du résultat et se loue de la réunion, empreinte de la cordialité qu'il apprécie avant tout.

Obéissant à la mode qui conduit toute la société parisienne chez les photographes pour y faire faire son portrait, la famille Nélaton s'est complaisamment prêtée, dans le courant de l'automne, aux opérations d'un spécialiste des images au collodion. C'est la maman qui a entraîné tout son monde chez Disdéri. C'est elle qui offre à ses enfants leur portrait et celui des êtres qui leur tiennent au cœur *(Fig. 132 à 139)*. Ma mère a reçu quelques-unes de ces images à Fère, par le canal de son mari, que ses affaires ont appelé quelques heures à Paris. Elle s'empresse d'en remercier la donatrice. « Adolphe nous a apporté

hier quelques épreuves de nos photographies, lui écrit-elle le 5 septembre 1860. Il était si heureux de me faire cette surprise qu'il n'a pu attendre que tout soit fait. Nous n'avons pas d'épreuve de papa et de moi debout. Mais les autres sont très bien. Nous vous remercions bien de ce beau cadeau. Nous avons un album, et Adolphe montre nos portraits à toute la ville. » Quelques jours plus tard (17 septembre 1860), le complément est arrivé. Nouvelles marques de gratitude : « Je te remercie des photographies que tu nous as envoyées. Je te trouve parfaite et papa lisant très bien. Adolphe et Juliette, bien; mais, moi, médiocre. Nous n'avons qu'une épreuve de moi debout. Adolphe en désirerait quelques-unes, trouvant celle-là la mieux... Nous avons maintenant un album complet et très joli. » Cet album, où de nouvelles effigies se sont bientôt ajoutées aux premières dont il fut garni *(Fig. 140 à 155)*, n'a pas dédaigné un certain nombre d'aspects successifs de ma personne enfantine *(Fig. 157 à 160)*. D'autres les rejoindront au fur et à mesure de ma croissance. Chaque saison, en effet, apporte désormais son butin d'images, dues tantôt à des professionnels de la photographie, tantôt à un amateur comme Henri Delessert, qui exécute également un portrait de mon père grand comme nature, dont la réussite est parfaite *(Fig. 156)*. Grands et petits, chacun se soumet à la portraiture à la mode; chacun passe devant l'objectif. Aussi l'album qui trône sur la table du salon de mes parents et passe de mains en mains comprend-t-il non seulement la famille la plus proche, mais encore les oncles et tantes, les cousins et cousines *(Fig. 161 à 167 et suiv.)*; puis, tous les amis, qui sont venus grossir, les uns après les autres, la précieuse collection iconographique. C'est une réunion muette, mais fort éloquente malgré son mutisme. Toutefois, la vogue de la photographie n'a pas empêché mon père de désirer un autre genre de portrait de sa femme et de son fils; le peintre E. Hillemacher fut invité

à y pourvoir. Conséquemment, celui-ci a réuni la mère et l'enfant dans un gracieux dessin, légèrement rehaussé de quelques touches de couleur, qu'il a daté du 5 avril 1860 *(Fig. 168).*

Dans le courant de l'automne de cette année-là, mes parents, qui, depuis la mort de mon grand-père Moreau, songeaient à se réunir à ma grand-mère sous un même toit, se sont rendus acquéreurs, solidairement avec cette dernière, d'un hôtel situé *rue Saint-Georges, n° 3*. L'immeuble provient d'un certain Solar, qui jouit d'une notoriété parisienne à cause de sa participation à la vie littéraire autant que de ses retentissantes spéculations à la Bourse, suivies d'une lourde chute. La riche bibliothèque du personnage fait l'objet d'une vente importante, et l'immeuble devenu la propriété de ma famille en abrite les enchères dans le courant de novembre, avant la prise de possession du local par ses nouveaux maîtres. Le changement de domicile de mon père et de ma mère coïncide avec celui de mes grands-parents Nélaton, qui est en train de se préparer. Au début de l'année 1860, mon grand-père a acheté, au prix de 300 francs le mètre, un terrain dans le quartier des Champs-Elysées, faisant le coin de l'avenue d'Antin et du quai. L'acquisition faite, il a entrepris la construction d'une maison, dans laquelle il se réserve un appartement. A la fin d'octobre, la bâtisse est en bonne voie d'avancement. Sous la date du mercredi 31, on lit dans le *journal* d'Emile Héluis : « Visité la maison des Champs-Elysées, avenue d'Antin. On en est au 2e étage. J'y trouve Auguste, et nous montons à l'échelle voir le 1er étage. C'est bien construit et avec beaucoup de soin, en pierre de taille et moellons taillés... » Pour atteindre à l'achèvement des travaux, il ne faudra pas moins de dix-huit mois encore. Les propriétaires de la maison nouvelle ne l'habiteront point avant le mois de mai de l'année 1862. Leurs enfants, au contraire, n'ayant eu que quelques travaux d'aménagement à effectuer



Fig. 130. — Camille Moreau, par J. Delaville le Roulx (1860).



Fig. 131. — Camille Moreau, par J. Delaville le Roulx (1860).

pour entrer dans l'hôtel de la rue Saint-Georges, y vivent avec ma grand'mère Moreau depuis les premiers mois de 1861. Toutefois, l'installation ne sera complète qu'au bout d'un an. Mon oncle Héluis mentionne sur ses tablettes un dîner auquel il a été convié par son neveu et sa nièce le mercredi 22 janvier 1862, pour « inaugurer » leur nouvelle demeure. En outre de la famille Nélaton, la réunion a compris M. et Mme Chevalier, M. et Mme Humbert et, encore, M. Prosper Tourneux, chef de division au Ministère des Travaux Publics, avec sa femme. Le convive qui en enregistre le souvenir loue le « très bon goût qui a présidé à la disposition et à l'ameublement » de l'intérieur où il a été reçu. Il déclare « l'habitation fort confortable et splendidement artistique. » C'est que les inclinations de mon grand-père Moreau, qui ont fait de lui un passionné acheteur de tableaux, se sont transmises à son fils sous une forme différente. Bien que ce dernier marche sur les traces paternelles en ajoutant à la collection qu'il tient de lui quelques dessins de Decamps, notamment les esquisses de l'*Histoire de Samson*, acquises en avril 1861 pour 3.000 francs, ce n'est pas vers la peinture que ses tendances de collectionneur le portent. Son faible est pour les objets d'ameublement de style ancien. Il raffole des bahuts de bois sculpté et des tapisseries qui traînent chez les brocanteurs. La céramique a été l'objet de ses premières convoitises; dès avant son mariage, il s'est plu à récolter les échantillons les plus typiques de Rouen, de Nevers ou de Moustiers. Sa demeure de la rue Saint-Georges, qui comprend de vastes pièces et deux galeries, où le précédent propriétaire donnait des fêtes, se prête à la mise en valeur des œuvres d'art. Les tableaux n'y sont plus à l'étroit comme sur les murs de la rue Neuve-des-Mathurins. Ils s'y prélassent d'autant plus à l'aise que leur détenteur, dont les préférences tendent ailleurs, s'est débarrassé d'un certain nombre d'entre eux. Me sera-t-il permis de regretter que quelques-

unes de ces éliminations, opérées à titre d'allégement et nullement par spéculation, aient porté sur des toiles signées Corot et Millet? (1)

L'été de 1861 a conduit pour la seconde fois mes parents aux Eaux-Bonnes. Ils y ont passé les trois premières semaines de juillet, m'ayant confié de nouveau, pendant leur absence, à la tendresse vigilante de ma bonne grand'maman Moreau, qui m'a tout de suite emmené avec elle à Fère. Les Eaux-Bonnes réservaient à leurs hôtes les distractions goûtées déjà l'année précédente, en même temps que d'agréables relations avec d'aimables personnes telles que Mme Ed. Thayer ou les ménages Boitelle et Davillier. Mais, en dépit des attraits fournis par cette villégiature pyrénéenne, rien ne compensait pour mon père et ma mère ce qu'ils avaient laissé derrière eux. Leur cœur était à Fère, et aussi au Déluge. C'était dans ces deux résidences qu'ils goûtaient leurs meilleures journées de vacances. L'époque de la chasse une fois venue, mon grand-père et son gendre se conviaient mutuellement aux exploits de saison. Toute la famille bénéficiait de ces rendez-vous cynégétiques. On ne se séparait pas sans peine après l'expansion affectueuse de ces réunions. Ma grand'mère Nélaton trouvait, au lendemain de son départ de Fère, des paroles particulièrement touchantes pour exprimer à son gendre les sentiments que son cœur éprouvait le besoin d'épancher. « J'ai vu, écrivait-elle, votre ami Saurel; je lui ai remis vos lapins, et je lui ai dit combien je vous aimais tous. Car j'avais le cœur trop plein de toutes vos bontés pour nous, et il fallait que je le décharge. Je ne pouvais pas mieux m'adresser qu'à votre ami, qui vous aime tant. Ne croyez pas que ceci soit une phrase: je ne sais pas les faire. Je ne sais dire que ce que je sens bien; et je vous dirai encore que cette sympathie

(1) Vente du 3 février 1860. Les Corot se sont vendus 235 francs et 150; les Millet, 80 francs et 92.

que j'ai eue pour vous dès le commencement est devenue une amitié profonde et durable; car elle est basée sur l'estime que j'ai de votre caractère. Il me plaît avec ses défauts: car j'en aime les qualités. Vous voyez que je ne vous fais pas de compliments; mais je vous dis ce que je pense ». La franchise la plus absolue caractérisait cette nature tendrement communicative : aucun dissentiment entre cette mère et ses enfants ne résistait à la production libre et sans arrière-pensée des opinions adverses.

Dans une des lettres qu'elle avait adressées à sa fille pendant son séjour aux Eaux-Bonnes, ma grand'mère lui avait dit: « Je suis allée ce matin chez le petit Todd, et je suis toujours très contente de mon plafond. Je lui ai même conseillé de le mettre à l'exposition qui aura lieu au Palais de l'Industrie, du 15 août au 15 octobre, pour les objets d'art ayant rapport à l'industrie. Je crois que cela pourra lui être utile ». Le « petit Todd » était un ami de mon père ; c'était le compagnon de voyage, de nationalité britannique, avec qui ce dernier avait accompli autrefois une excursion artistique en Angleterre. Voué par métier à la peinture décorative, il s'était vu demander par la propriétaire de la nouvelle maison en train de s'élever avenue d'Antin un plafond pour sa chambre à coucher. Le jeune artiste avait satisfait, on le voit, sa cliente. Le fait est qu'il avait parfaitement réussi sa commande. Une floraison riante garnissait tout le tour du plafond et se détachait sur un ciel joyeusement lumineux, dans lequel passait le vol léger de quelques oiseaux. Tandis qu'elle mettait Todd à contribution pour la décoration de sa chambre, ma grand'mère, ayant résolu de garnir tous ses plafonds de peintures, avait demandé à son beau-frère Jules de prendre à sa charge celui du petit salon. Le bon oncle avait accepté. Après avoir envoyé au Salon de 1861 un tableau de genre représentant *Un étameur*, qui fut sa dernière contribution

aux expositions officielles, il entreprenait la tâche proposée à son zèle. Il en résultait une allégorie un peu froide, mais assez gracieuse, des *Quatre Saisons*, prête à point nommé pour l'entrée de la famille dans son nouveau logis.

Cette demeure de l'avenue d'Antin allait connaître un flot énorme de clientèle, attiré par la renommée sans cesse croissante du praticien qui s'y transportait. Parmi ses clients les plus en vue, Nélaton comptait alors la princesse Bathilde, petite-fille de Lucien Bonaparte. Il lui avait donné des soins dont elle se montrait chaudement reconnaissante, et sa gratitude se traduisait par des attentions multiples pour la famille de son bien-aimé guérisseur. La princesse était une des parentes de Napoléon III auxquelles l'Empereur témoignait la plus grande affection. Son chirurgien faisait chez elle la connaissance de l'Impératrice. Il avait avec la souveraine plusieurs entretiens, où sa belle intelligence et son cœur d'or se dévoilaient à la souveraine dans l'abandon d'une causerie sans contrainte. Il faisait tout de suite sa conquête. Sa personne était l'objet d'une sympathie marquée aux Tuileries, où l'Empereur tombait d'accord sur son compte avec sa compagne. Toutefois, à la veille de la grande solennité internationale qui se préparait à Londres pour l'année 1862, l'Administration oubliait la haute situation scientifique d'un homme qui avait sa place marquée dans le *jury de l'Exposition Universelle*. La main qui en confectionnait la liste oubliait d'y inscrire son nom. Cet oubli lui était fort sensible. Il ne cherchait point à le cacher. Autour de lui, on s'en émouvait. Des Eaux-Bonnes, le 3 juillet, ma mère écrivait à ma grand'mère : « Nous avons vu ce matin, dans le *Moniteur*, la liste des sections du jury, et le nom de papa n'y est pas. Cela nous a étonnés, et nous le regrettons beaucoup ; car papa le désirait, et c'était un moyen pour lui d'aller en Angleterre forcément, et ainsi un repos agréable ». Entre temps,



Fig. 132. — Auguste Nélaton (1860).



Fig. 133. — Mme Nélaton et son fils (1860).



Fig. 134. — Jules Nélaton (1860).



Fig. 135. — Juliette Nélaton (1860).



Fig. 136. — Adolphe Moreau (1860).



Fig. 137. — Camille Moreau (1860).





Fig. 138 et 139. — Adolphe et Camille Moreau (1860).

l'intéressé avait tenté une démarche un peu tardive auprès du ministre des Affaires Étrangères, qu'il avait compté parmi ses clients et avec lequel il entretenait d'amicales relations. La réponse ne donnait pas satisfaction immédiate, mais elle ouvrait une porte à l'espoir. Drouyn de Lhuys lui écrivait :

Amblainvilliers, par Antony (Seine-et-Oise).
21 juillet 1861.

Monsieur,

Je regrette bien vivement que votre lettre me soit arrivée si tard. Il y a une dizaine de jours que le *Moniteur*, au nom de la Commission, a déclaré, par un avis officiel, que la liste du jury était définitivement close. Sans cette *forclusion*, combien il eût été utile au jury et agréable pour moi d'y faire inscrire un nom tel que le vôtre !

Il y aura un *jury central de révision*. J'envoie une note au secrétariat général pour demander que vous en soyez nommé membre.

En attendant que j'aie le plaisir de vous aller voir, je vous prie d'agréer l'affectueuse assurance de ma considération distinguée.

Drouyn de Lhuys.

J'ignore si le nom de Nélaton figura dans le « jury central de révision ». Mais le *jury international des récompenses*, que la Commission Impériale de l'Exposition était appelée à constituer, comprenait l'illustre professeur de la Clinique parmi ses *membres titulaires*. Le 16 mars 1862, il en recevait la notification de la main même du secrétaire général F. Le Play. Ces fonctions l'appelaient bientôt après à franchir le détroit, qu'il avait déjà traversé en novembre 1861 pour être témoin des expériences d'ovariotomie tentées avec succès par son confrère anglais Backer Brown. Dans le courant de mai et de juin, il n'effectuait pas moins de trois voyages successifs. L'un d'eux venait d'avoir lieu le 14 mai. A cette date, le voyageur écrit de Londres à sa femme le billet suivant.

Ma chère enfant,

Me voici encore une fois à Londres, arrivé sans la moindre infortune, malgré un temps que ma vanité me fait regarder comme assez mauvais. Encore un ou deux voyages, et je serai un véritable loup de mer. Je pars pour l'Exposition...

Quelques jours plus tard, nouvelle lettre à la même adresse.

Nous avons eu hier, ma chère petite, une rude séance d'Exposition. Il me semble que nous commençons, les uns et les autres, à vouloir en finir. Je ne puis cependant te dire quand je reviendrai... Je passe ici ma vie, comme tu peux le penser, surtout très occupé des questions chirurgicales, qui m'intéressent infiniment plus que l'Exposition. Les deux choses peuvent aisément être menées de front. Guéneau de Mussy, ce cœur d'or que tu connais, s'est constitué ici ma Providence et, grâce à lui, toutes les difficultés me sont aplanies.

Je ne saurais te dire combien une petite absence comme celle que je fais en ce moment fait apprécier les avantages de la famille. Je me plains quelquefois des habitudes de la vie factice de Paris ; mais, c'est bien autre chose ici.

Si Adolphe et Camille étaient disposés à venir à Londres, dis-leur bien que l'installation est encore bien incomplète et qu'il faut escalader hien des colis. Quant à toi, je ne t'engage pas à venir. Je pourrais à peine être avec toi et, d'un autre côté, ta présence à Paris me paraît fort utile. Tâche de hâter l'installation de mon cabinet. Dès que les bibliothèques seront posées, fais placer les livres sur les rayons : les grandes collections en haut et les livres usuels en bas.

Je ne te dis rien pour notre monde ; tu sais ce que j'en pense.

NÉLATON.

Le signataire de cette lettre est encore en Angleterre le 23 mai 1862. Il répond, ce jour-là, à une lettre en date du 20, qu'il a reçue de son fils Charles. « Je viens de rentrer de chez M. Laroche, disait l'élève de ce maître, et j'ai eu trois bons points : ma version était sur Caïus Marius ». L'enfant continuait en donnant quelques détails sur la famille et le nouvel

intérieur. « Camille et Adolphe, écrivait-il, sont venus dîner dimanche soir, et nous avons entendu avec eux le concert Musard, où il y a foule maintenant. On avance ta bibliothèque, mais elle ne l'est pas encore autant que tu aurais pu le croire ; car on est seulement en train de la poser. Maman est très contente, parce que l'or fait très bien dans le salon... » En même temps qu'il adresse un petit billet à son fils, l'absent écrit à son gendre, pour lui annoncer son retour provisoire.

Mon cher Adolphe,

Je puis enfin vous donner la grande nouvelle. Je reviens samedi ; j'espère, le matin : peut-être, le soir. Ma présence à Paris ne sera pas de très longue durée ; mais elle calmera l'impatience qui commence à me prendre dans l'éloignement de tous les miens. Nous voyons ici, à l'occasion de notre exposition, le caractère anglais dans le déshabillé du sans-gêne le plus absolu. J'ai dû dire à ces Messieurs : « Prenez vos aises autant qu'il vous plaira ; allez à vos affaires, venez faire un petit tour à l'Exposition quand il vous plaira. Quant à moi, j'ai vu, j'ai étudié tous les produits ; mes rapports sont prêts. Je m'en vais à Paris. Lorsque vous serez en mesure de porter un jugement, convoquez-moi ». Comme compensation à tous ces ennuis, si quelque chose d'aussi secondaire pouvait m'ennuyer, je trouve la parfaite gracieuseté de notre président, Michel Chevalier, qui met un extrême empressement à m'être agréable. D'autre part, j'ai la chirurgie et la grosse question qui m'occupe depuis quelques mois (1).

Je ne vous donne aucun détail sur ce qui me frappe ici ; nous causerons de tout cela samedi ou dimanche. Embrassez bien Camiotte, le petit Stéphano ; présentez mes compliments bien affectueux à Mme Moreau.

Adieu, mon cher enfant,

NÉLATON.

A peine rentré à Paris, il faut repartir. Cette fois, le père de famille emmène sa femme et sa fille Juliette. Il confie Charles à son oncle Jules. L'enfant écrit à son papa, qui lui adresse la réponse suivante, partie de Londres le 31 mai.

(1) J'ignore a quoi ces mots font allusion. Aurait-il été question déjà alors de l'Institut ?

Mon cher petit Toto,

Ta petite lettre nous a fait grand plaisir. Je vois que ton bon oncle cherche à t'être agréable en te procurant une foule de distractions, et je ne doute pas que tu ne te montres très gentil avec lui. Ici, nous menons toujours la même existence. Tout à l'heure, Poupoute (lisez : Juliette) était à la fenêtre et assistait au démêlage de deux troupeaux de moutons. Tout à l'heure, nous nous rendrons à l'Exposition. Plus tard, ta maman fera une promenade sur les bateaux de la Tamise. Ce soir, nous dînons dans une maison anglaise.

Dis à ton oncle que nous ne pouvons pas encore lui assigner le jour de notre retour ; mais cela ne peut pas beaucoup tarder maintenant, et mon retour sera définitif. J'ai assez de ce séjour au pain compact, et l'on est constamment assailli, quand on est à pied, par une foule de petits gamins qui veulent vous cirer vos bottes.

Adieu, mon cher petit. Embrasse bien ton oncle, tes sœurs, Adolphe, et sois toujours bien sage.

Nélaton.

En annonçant qu'il ne retraverserait plus la Manche, le juré s'aventurait trop. Ses fonctions lui imposaient, vers le milieu de juin, un nouveau et dernier voyage à Londres, débutant par une traversée mouvementée, dont il rendait compte à mon père et à ma mère dans une lettre expédiée le 15.

Mes chers enfants,

Je viens d'arriver dans ce pays dépourvu d'hirondelles après une traversée difficile à qualifier. Le vent, qui, déjà à Paris, nous faisait craindre une mer assez mauvaise, ne nous laissait plus aucun doute à Calais. Nous étions préparés à toutes les infortunes nautiques ! A peine sortis du port, nous vîmes s'amonceler autour de notre bateau de véritables montagnes humides, comme on disait au collège : des vagues comme je ne les ai jamais oubliées depuis ma première lecture de *Robinson Crusoë*. Malgré cela, je tenais bon, seul sur le pont qui était incessamment balayé par les vagues. Me tenant immobile sur une seule jambe, en vertu de ma théorie, ressemblant en un mot à un héron très préoccupé, regardant toujours aussi loin que possible à l'horizon, en vertu de ces précautions je parvins à me maintenir. A un certain moment, j'avais même repris confiance ; j'avais un



Fig. 140. — Pauline Nélaton (1860).



Fig. 141. — Auguste Nélaton (1860).



Fig. 142. — A. Nélaton et sa femme.

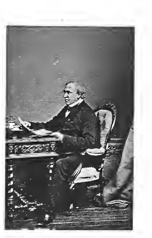


Fig. 143. — Auguste Nélaton (1861).



Fig. 144. — Pauline Nélaton (1861).



Fig. 145. — Juliette Nélaton (1861).



Fig. 146. — Charles Nélaton (1861).



Fig. 147. — Marguerite Nélaton (1861).

certain plaisir à contempler la fureur de Neptune ; j'étais droit sur le pont, au pied du mât, ressemblant quelque peu à Joseph Vernet... Enfin, tout allait pour le mieux; je voyais déjà la côte d'Angleterre, j'en appréciais les détails de couleur et de forme ; enfin, nous touchions au port et, décidément, je me flattais d'avoir le *pied marin :* malheureusement, je n'avais *que cela;* car, tout à coup, un dernier coup de tangage vient subitement changer la physionomie de cette traversée jusqu'alors immaculée. Je vous laisse à penser le reste !... De tout quoi, je vous engage bien, mes chers enfants, à ne pas vous mettre en route sans avoir au moins quelques probabilités d'un temps passable.

Si vous êtes encore à Paris demain soir dimanche à 6 heures, je pourrai vous donner des nouvelles plus *fraîches*, à tous égards, du perfide élément. Nous avons eu aujourd'hui deux séances : une dernière en section et une séance de révision en conseil des présidents. Tout s'est bien passé, et je reviens à Paris demain. Départ, x? Car, il m'est impossible de m'y reconnaître sur leurs indicateurs. Toujours est-il que j'arriverai le soir; probablement trop tard pour dîner avec vous.

A demain; je vous embrasse bien tous deux.

NÉLATON.

J'ouvre ma lettre pour vous dire que je *crois avoir compris* que je pourrai arriver à Paris vers 6 heures. Je voudrais bien savoir l'adresse d'Œdipe.

Mes parents, qui se rendaient à leur tour en Angleterre à l'occasion de l'Exposition, étaient mieux traités que leur père par la mer et ses vagues. Ils jouissaient d'une traversée « excellente ». Par contre, au dire de mon père, qui rendait compte de son voyage à sa belle-mère, leur logement était à la fois « sale et salé ». « Nous fermerons les yeux chez nous, disait-il, pour les ouvrir dehors et à l'Exposition surtout. » Ma mère se divertissait fort des promenades « en cab ». Mais, grâce aux relations amicales que son mari entretenait avec le banquier Henry Bischoffsheim, son ancien compagnon de voyage à travers l'île de Wight, c'était dans un aristocratique landau, attelé de carrossiers de prix, qu'elle visitait le parc à l'heure des élégances, en

compagnie de l'habituée du lieu qu'était la belle Mme Bischoffsheim. Cette compagne, fort répandue dans le monde, lui proposait tout de suite de la conduire au bal ; elle déclinait l'invitation, mais n'esquivait point, le lendemain, un gala « décolleté » à l'Opéra. Par suite de l'aimable empressement de cette hôtesse et de son mari, chez lesquels ils avaient table ouverte, les voyageurs ne s'appartenaient presque jamais. Il leur restait à peine assez de liberté pour accepter à dîner, un soir, chez le ménage Favard, confortablement installé « dans une maison particulière », louée pour les quelques jours que ces cousins de mon père passaient sur la terre étrangère. Cette équipée, d'ailleurs très courte, se résumait pour ceux qui l'avaient accomplie dans une vision de luxe et de mondanités exotiques. Avec quelle béatitude ils retrouvaient, après cela, leur tranquille intérieur férois et leur vie familiale sans faste. Avec une affectueuse prévenance, ma grand'mère Moreau s'était procuré, à l'intention de sa belle-fille, une petite voiture, à laquelle on attelait d'abord un âne, puis un petit cheval assez docile pour être mené par n'importe quelle main. Ma chère maman s'empressait de saisir les rênes et de promener dans le véhicule sa bonne compagne Mme Lechevalier. Puis, la peinture réclamait ses droits. Bientôt, on voyait arriver l'ami Todd, convié par son vieux camarade, et le jeune peintre, à qui l'on avait demandé une paire de stores destinés à masquer, dans certaines occasions, des glaces sans tain qui garnissaient deux baies entre le salon et la salle de billard, saisissant ses pinceaux, se mettait à l'œuvre. L'un des tableaux mobiles avait pour sujet l'attirail cynégétique de mon père : son fusil, son carnier, sa blouse de chasse et le chapeau de paille avec lequel il bravait le soleil, jetés dans un pittoresque désordre, en même temps qu'une paire de lapins, au pied du perron de la maison, dont le clocher du lieu dominait, dans le lointain,

les ombrages naissants. Sur la seconde toile, l'artiste avait opposé les jeux de l'enfant aux divertissements du papa, en groupant au pied d'un cachepot chargé d'une plante d'ornement les soldats de toute nature qui servaient d'amusement favori au jeune personnage que j'étais alors. Ces travaux, exécutés sous les yeux de ma mère, la piquaient d'émulation. « Camille, électrisée en ce moment par les travaux de Todd, écrivait mon père à ma grand'mère Nélaton, fait de la nature morte avec entraînement. Un coq a déjà été très bien réussi et, dans ce moment, on fait un trophée de gibier, composé de plusieurs perdreaux et d'un lièvre posés sur une table avec un linge blanc en dessous. Il y a dans tout de sensibles progrès. »

A la saison de la chasse, l'émule de Todd abandonnait souvent le pinceau pour prendre un fusil et suivre son mari à Saponay ou à la forêt de Fère. L'ouverture avait amené pendant deux jours, les 6 et 7 septembre 1862, le père au milieu de ses enfants. Sur les plaines de Servenay et de Sergy, le jeune Charles Nélaton, à peine âgé de onze ans, faisait ses premières armes sous l'œil vigilant de son papa. Dès le premier jour, il se couvrait de gloire en abattant le même nombre de victimes que son éducateur lui-même et en rapportant, comme lui, un lièvre, quatre perdreaux et trois cailles. Une partie comme celle-là délassait de ses fatigues professionnelles, devenues si lourdes, l'homme qu'absorbait à l'ordinaire le souci de sa clientèle. 1862 est l'année où sa renommée s'accroît par l'heureux succès de l'opération, tentée seulement jusque-là en Amérique et en Angleterre, dont il a été apprendre la pratique à Londres, qu'il a introduite chez nous, et qui lui a valu tout de suite de retentissants triomphes. Je parle de l'*ovariotomie.* On fait appel de tous côtés à ce nouveau miracle de son génie chirurgical. « M. Nélaton est parti hier soir pour Lyon, écrit mon père, le 2 juillet, dans une lettre adressée à sa mère ; il revient demain

matin et repart vendredi soir pour Reims avec Saurel et le premier médecin de la ville, qui est venu lui demander de venir faire à Verzenay une opération de l'ovariotomie, sa nouvelle victoire. Puis, lundi, il va à Alençon pour le même motif, et toujours avec Saurel, qui a dîné avec nous hier et paraissait bien heureux de tout cela. » La réussite de ces opérations, à laquelle est intéressée la réputation de leur auteur, est épiée avec une anxieuse émotion par toute la famille. « Vous ne nous parlez pas des malades opérées, dit à ma grand'mère son gendre en lui écrivant le 12 juillet; cela veut dire sans doute que les nouvelles sont bonnes. Nous nous réjouissons tous et vous prions de le dire pour nous à M. Nélaton. » Tandis qu'à son foyer, on fête dans l'intimité ses « victoires », des ovations se préparent aussi pour lui sur le théâtre même de ses exploits. Dans la petite ville de Châteauneuf-sur-Sarthe, où il « dirige » l'année suivante une ovariotomie pratiquée sous ses yeux par le Dr Daviers, avec l'aide de Denonvilliers, la reconnaissance publique pour une intervention qui a rendu la vie à une malade désespérée, se traduit par un arrêté de la municipalité donnant le nom de Nélaton à une des principales rues du lieu, en même temps que celui de ses collaborateurs à deux artères voisines(1).

L'ovariotomie augmentait considérablement la renommée de son promoteur; mais il fallait la guérison de Garibaldi pour faire du maître appelé à sauver le héros de l'indépendance italienne une célébrité universelle. On connaît l'aventure d'Aspromonte. Le cas chirurgical du blessé est exposé dans une *Notice historique sur Nélaton*, lue à la séance publique annuelle de l'Académie de Médecine, le 4 juin 1878, par le secrétaire perpétuel de cette Académie, J. Béclard.

Le 29 août 1862, à Aspromonte, Garibaldi, qui combattait en irrégulier pour l'indépendance et l'unité de sa patrie, parcourait le front des volon-

(1) Lettre du Dr Ch. Benoist à Nélaton, 6 octobre 1863.



Fig. 148. — Mme Moreau mère (1862).



Fig. 149. — Camille Moreau (1862).



Fig. 150. — Adolphe Moreau (1862).



Fig. 151. — Camille Moreau (1862).









Fig. 152 à 155. — Camille Moreau, par H. Delessert (1862).

taires lorsqu'il reçut en même temps trois balles des premiers coups de feu tirés par les troupes régulières italiennes. L'une contusionnait le genou gauche, l'autre effleurait la hanche droite, la troisième causait une plaie plus sérieuse et pénétrait dans le cou-de-pied droit, un peu au-dessus et en avant de la malléole interne. Garibaldi avança encore de quelques pas; puis, la douleur le contraignit de s'asseoir, et il ne fit plus désormais aucune tentative pour marcher. Sur le champ de bataille même, et peu d'instants après, le docteur Albanese, ayant remarqué sur le côté opposé du pied et au même niveau, une légère tuméfaction, crut devoir pratiquer une incision en ce point. N'ayant pas rencontré le projectile, il jugea prudent d'attendre. Transporté sur la frégate à vapeur *le Duc de Gênes*, le blessé débarquait à la Spezzia et entrait au fort de Varignano le 2 septembre au soir. Deux jours après, et en présence de MM. Rizzoli (de Bologne), Zannetti (de Florence), Prandina (de Chiavari), Negri (de Gênes), Riboli (de Turin), et de MM. Albanese, Ripari et Bazile, médecins et amis du général, le professeur Porta, de Pavie, explorait la blessure. Les consultants conclurent de cet examen que la balle n'était plus dans la plaie et qu'elle avait été repoussée dehors. M. Bazile, toutefois, conservait des doutes; il les exprima à plusieurs reprises à Garibaldi, et aussi au professeur Porta, ainsi qu'en témoigne la lettre qu'il lui écrivait le 22 septembre.

Sur ces entrefaites, le 23 septembre 1862, un élève de Nélaton, de nationalité hongroise, attaché à Garibaldi avant sa dernière campagne, mais que les circonstances en avaient éloigné pendant celle-ci, le Dr Maurice Herczeghy, écrivait de Turin à son ancien maître pour lui demander de venir examiner le patient de Varignano. Le chirurgien s'empressait de se mettre à la disposition de l'illustre blessé, mais à la condition d'être mandé par lui-même et par les médecins qui lui donnaient leurs soins. Un mois environ s'écoulait avant la réception de cet appel. Enfin, une lettre, écrite de Varignano le 21 octobre et signée des docteurs Ripari, Albanese, Bazile et Prandina, invitait l'homme qui attendait cette convocation régulière pour se mettre en route à participer avec les professeurs Porta, Rizzoli, Zannetti, Bertani et avec le chirurgien

anglais Partridge, appelé de son pays, à un « concile général » pour statuer sur le cas de l'infortuné malade. Au reçu de ce message, son destinataire, muni d'une lettre du ministre des Affaires Etrangères destinée à lui aplanir toutes les difficultés éventuelles du voyage [1], partait pour Turin, d'où il gagnait Varignano par Gênes et la Spezzia. Sur la consultation, donnons encore la parole à Béclard.

M. Nélaton arrivait à la Spezzia (lisez : Varignano) le 28 octobre. Le général était alité depuis deux mois. L'exploration est à peine commencée que sa conviction est faite. Un stylet ordinaire introduit dans la plaie a donné à sa main et à son oreille, également exercées, une double sensation qui ne laisse aucun doute dans son esprit : la balle est encore dans la plaie. Tel fut aussi l'avis de MM. Partridge et Pirogoff, qui vinrent trois jours après.

De retour à Paris, M. Nélaton réfléchissait au moyen de lever les derniers doutes de ses confrères italiens; et il raconte, avec sa modestie accoutumée, comment il fut mis sur la voie. « M. Emmanuel Rousseau, dit-il, me donna un moyen simple et pratique : il consistait à introduire dans la plaie un corps de petites dimensions, capable de rapporter une empreinte métallique reconnaissable à tous ses caractères. »

Quelques jours plus tard, M. Nélaton adressait aux médecins du général un stylet terminé par une petite olive en porcelaine blanche et non vernie, sur laquelle, par un mouvement de rotation, le projectile devait révéler sa présence. M. le professeur Zannetti, qui avait tenté, sans y réussir, de fermer le courant d'une pile par le contact de la balle et de déterminer ainsi le mouvement de l'aiguille d'un galvanomètre compris

(1) A M. le chargé d'affaires de France à Turin.

Paris, le 24 octobre 1862.

Monsieur, cette lettre vous sera remise par M. le docteur Nélaton, professeur à la Faculté de Médecine, qui est appelé en Italie pour donner ses soins au général Garibaldi. Je n'ai pas besoin d'appeler votre attention sur le caractère particulier, je dirai presque international, du voyage de M. Nélaton : l'illustration du malade et les qualités éminentes de l'homme de science vous engageront tout naturellement, je l'espère, à lui faciliter par tous les moyens qui seront en votre pouvoir l'heureux accomplissement de cette œuvre d'humanité.

Recevez, Monsieur, les assurances de ma considération distinguée.

DROUYN DE LHUYS.

dans le circuit, obtint, à l'aide du stylet reçu de Paris, la certitude qu'il cherchait. Le 22 novembre, un fragment d'éponge préparée fut introduit dans la blessure pour dilater la trajet de la balle et, le lendemain, M. Zannetti procédait avec la plus grande facilité à son extraction (1). Le jour même, M. Nélaton recevait de Pise le télégramme suivant :

Balle extraite de la blessure de Garibaldi d'après l'assurance de votre diagnostic, garanti par le résultat de votre stylet. Honneur à vous.

Le préfet de Pise,
TORELLI.

Aux premiers jours de décembre, le général écrivait à M. Nélaton :

Mon bien cher ami,

Je vous dois une parole d'amour et de gratitude. Votre apparition à la Spezia m'apporta bonheur et, si jamais quelque doute avait pu traverser mon imagination malgré les soins fraternels et savants des chirurgiens qui me soignaient, à votre entrevue si éminemment sympathique et à votre parole si sublimement encourageante, je n'ai plus douté de ma guérison.

Je suis beaucoup mieux depuis l'extraction de la balle, opérée si habilement par notre illustre compatriote le Professeur Zanetti, et avec les instruments que vous eûtes la bienveillance de m'envoyer.

(1) Le 25 novembre, le professeur Zannetti écrivait de Florence à Nélaton :

Monsieur le professeur,

Honoré de votre part d'une très distinguée affabilité lorsque j'eus le plaisir de vous rencontrer à la Spezia, ayant vous eu la complaisance d'y visiter notre général Garibaldi, je tiens de mon devoir l'adresse de ces deux lignes. Et elles ont à leur but de vous apprendre que, dimanche 23 novembre, je suis réussi à prendre et à extraire la balle, qui était logée dans le chemin de la plaie à quatre centimètres environ de la blessure extérieure.

Certainement que votre petite sonde terminée en porcelaine m'a été utile ; car la tache noirâtre imprimée là-dessus par son contact avec la balle, et chimiqnement reconnue faite par le plomb, avait-elle bien convaincu moi et tous mes confrères de la existence et de l'ubication de ce corps étranger.

La balle était conique et aplatie dans sa partie plus large, et vide en dedans.

Le général, bien content, se trouve de jour en jour amélioré, et il nous laisse à espérer que bientôt il pourra être guéri.

Veuillez bien, mon respectable professeur, m'excuser de vous avoir peut-être dérangé avec ma lettre ; mais veuillez aussi la considérer comme un petit témoignage de ma plus haute estime.

Votre dévoué,
Ferdinando ZANNETTI.

Demain, on m'appliquera un bandage fixe, et j'espère pouvoir bientôt me mouvoir sur des béquilles.

Que Dieu vous bénisse ainsi que ces hommes vertueux dont les principes humanitaires ont honoré l'homme éminent de la science et le bienfaiteur.

Votre dévoué

G. Garibaldi (1).

Le nom du blessé, la gravité des événements dont l'Italie était le théâtre, la valeur des hommes qui s'étaient prononcés en sens contraire, la curiosité et l'attente publiques, tout concourut à populariser le chirurgien français. Jeté pendant deux mois, par toutes les voix de la publicité, aux échos du monde entier, le nom de Nélaton prit rang désormais au nombre des grandes illustrations contemporaines.

Dès son retour d'Italie, le consultant de Varignano avait envoyé à la *Gazette des hôpitaux*, qui publiait d'habitude le compte-rendu de ses leçons de la Clinique, une « relation chirurgicale » de sa visite à Garibaldi. Cette relation, qui paraissait dans le numéro du 1er novembre 1862, avait été écrite avant que la nouvelle de l'exploration de la blessure avec le stylet de porcelaine et de l'opération elle-même lui fût parvenue. Cependant, elle contenait les prévisions les plus optimistes et se terminait par l'affirmation de la guérison du général. Lorsque ce pronostic se fut réalisé, une explosion d'enthousiasme salua celui qui l'avait porté. Le libéralisme, dont la cause se sentait douloureusement atteinte en la personne du vaincu d'Aspromonte, exalta le sauveur de Garibaldi. Dans le courant de décembre, les représentants de la Presse libérale française lui adressaient un hommage collectif sous la forme d'une tabatière ornée du portrait de son illustre patient. A cet envoi était jointe la lettre suivante.

(1) Je rétablis d'après l'original le texte exact de cette lettre, altéré en plus d'un endroit dans sa reproduction. J'en respecte même les incorrections et certaines obscurités qui en résultent.



Fig. 156. — Adolphe Moreau, par H. Delessert (1862).

Paris, le 17 décembre 1862.

Monsieur,

Lorsque la blessure du général Garibaldi semblait mettre la science en défaut et excitait l'inquiétude de tous les admirateurs de ce grand patriote, nous vous avons vu abandonner vos travaux avec le désintéressement traditionnel du corps médical français.

Les amis de l'Italie vous remercient de lui avoir conservé un de ses plus nobles enfants, et la Presse libérale française vous prie d'agréer ce faible témoignage de sa reconnaissance.

NEFFTZER, rédacteur en chef du *Temps ;*
Ad. GUÉROULT, rédacteur en chef de l'*Opinion Nationale;*
H. ROUY, rédacteur en chef de *la Presse ;*
CHARPENTIER, directeur de la *Revue Nationale ;*
Edmond TEXIER, rédacteur en chef de *l'Illustration ;*
Louis HUART, rédacteur en chef du *Charivari ;*
E. HAVIN, directeur politique du *Siècle ;*
Gustave ISAMBERT, rédacteur gérant du *Courrier du Dimanche.*
Se sont joints à la Presse de Paris :
MM. G. CAZAVAN, rédacteur en chef du *Journal du Havre;*
A. LAVERTUJON, rédacteur en chef de *la Gironde ;*
F. BLANC, rédacteur en chef du *Courrier de la Moselle ;*
DELAVAULT, rédacteur en chef du *Mémorial des Deux-Sèvres ;*
L. GLORIEUX, rédacteur en chef de *la Vigie de Cherbourg;*
BEUZEVILLE, rédacteur en chef du *Journal de Rouen.*
Et MM. Edouard BERTIN, PLANET DE LA FAYE et Henri MARTIN.

Dès son retour d'Italie, celui à qui cette lettre s'adressait en avait reçu une, non moins chaleureuse, de Nadar, cet autre fervent de la cause libérale. Le photographe lui demandait de poser devant son objectif. Et puis, il lui adressait ses congratulations émues, en qualité d'admirateur passionné de Garibaldi. Voici le billet.

Monsieur,

Il y a bien longtemps que je voulais vous demander de m'accorder l'honneur de joindre votre portrait à ma galerie des *Figures contempo-*

raines. Je ne saurais choisir une heure meilleure que celle de votre retour d'Italie. Vous plaît-il de répondre favorablement à ma demande?

Que vous ayez ou non la volonté et le temps de consentir à ce que j'attends de vous, ou même qu'il vous plaise de réserver cette faveur à tout autre que moi, permettez-moi de vous offrir mes sentiments personnels de gratitude *profonde* pour le service que vous avez rendu à tous les amis inconnus de l'homme qui est la plus pure et la plus noble figure de ce siècle. Je ne parle pas de la gloire que vous avez jetée sur notre école française de médecine.

J'ai l'honneur d'être, avec la plus haute et la plus fervente considération, Monsieur, votre serviteur dévoué.

NADAR,
35, boul. des Capucines.

Tous les photographes parisiens se disputaient la figure que son exploit avait mis en possession de la vogue. Après Nadar *(Fig. 169)*, c'étaient Trinquart *(Fig. 171 et 174)*, Pierre Petit *(Fig. 172, 175 et 176)*, et puis Carjat *(Fig. 170 et 173)* qui sollicitaient l'honneur d'exécuter son portrait (1). Carjat maniait le crayon en même temps que la lentille photographique et s'attaquait, chaque semaine, à une célébrité du jour, qu'il portraiturait dans un journal dont il était, à la fois, le fondateur et le rédacteur en chef. Le numéro de cette feuille, dont le nom était *le Boulevard*, qui paraissait le dimanche 25 janvier 1863 produisait un assez médiocre Nélaton de sa main *(Fig. 180)*, inspiré d'un cliché heureusement beaucoup plus fidèle, pris par lui quelques jours auparavant. Un article signé V. Péan accompagnait cette image, où le chirurgien était représenté avec la balle de Garibaldi entre les doigts. La carrière et le caractère du personnage y étaient analysés par une plume soucieuse de rendre hommage à ses rares qualités. La même notice se trouvait reproduite, avec peu de changements, dans une

(1) Ma grand'mère Nélaton a été photographiée en même temps que son mari par un de ces photographes *(Fig. 177)*.

publication du même Carjat dénommée *Panthéon Parisien (Album des Célébrités contemporaines)*, consacrée à la présentation d'une série d'images photographiques [1]. Celle de Nélaton *(Fig. 173)*, dont la ressemblance était parfaite, était placée dans un cadre autour duquel on avait inscrit ses principaux titres professionnels à la célébrité, savoir :

Le traité de pathologie externe.
La ligature des artères dans les plaies.
L'hématocèle retro-utérine.
Les polypes naso-pharyngiens.
La taille pré-rectale.
L'anévrisme artérioso-veineux.
L'anaplastie de l'épispadias.
L'enchondrome.
La vaccination des tumeurs érectiles profondes.
L'ovariotomie.

Au bas de l'image ainsi encadrée, se lisait l'esquisse biographique déjà parue dans *le Boulevard*, qui montre en quelle estime le maître était tenu dans son milieu professionnel. En voici les termes :

M. le professeur Nélaton est né à Paris en 1807. Dans sa marche scientifique, il a surpris bien des gens. Au début de la carrière, il suivait nonchalamment la foule, modeste et perdu au milieu de ses collègues ; puis, lorsque le moment de la lutte arrivait, lorsque l'heure des concours, cette pierre de touche du vrai mérite, avait sonné, il se révélait puissant et redoutable, étonnait ses concurrents eux-mêmes par l'étendue de ses connaissances et la sûreté de son jugement ; il les dépassait et prenait le premier rang, que nul ne pouvait lui disputer.

C'est en 1839, dans les concours où, la même année, il fut nommé professeur agrégé et chirurgien des hôpitaux, qu'il donna la mesure de sa valeur personnelle et qu'on put entrevoir à quelle hauteur il parviendrait

(1) Une autre publication du même genre et du même temps, intitulée *Galerie des Contemporains* et due à la collaboration du photographe Disdéri avec l'éditeur Dollingen, comprend, elle anssi, son Nélaton.

dans l'avenir. Dix ans après, il devenait professeur de clinique chirurgicale à la Faculté. Nulle place ne pouvait mieux lui convenir, car il est essentiellement clinicien. Il n'a pas la parole vigoureuse et entraînante des orateurs; mais il possède à un haut degré une qualité plus nécessaire à l'enseignement: il expose clairement, nettement, sobrement les choses les plus difficiles à comprendre et complète au tableau, au moyen d'un dessin rapide et exact, ce que la description orale pourrait laisser d'obscur. Aussi faut-il arriver à l'avance si l'on veut trouver une place dans cet amphithéâtre, toujours trop petit, où s'entassent les disciples attentifs. Là, il étonne parfois son auditoire par des diagnostics imprévus, qui soulèvent des explosions d'applaudissements. Il excelle à diagnostiquer la nature des tumeurs, ces charades de la chirurgie. Une tumeur est cachée dans la triple profondeur de l'organisme; elle est là, muette et entourée de tous les mystères qui peuvent mettre en défaut l'expérience et le tact médical. M. Nélaton porte la main dessus, la palpe, l'interroge; ses doigts semblent déchiffrer un hiéroglyphe dont lui seul tient la clef. Lorsque l'examen est terminé, le mal est connu et l'opération ou la guérison viennent attester une fois de plus l'habileté du chirurgien. C'est surtout à cette habileté merveilleuse qu'il doit sa haute position comme clinicien.

Comme opérateur, M. Nélaton a peut-être quelques rivaux, mais personne ne le surpasse; il réunit deux qualités qu'on rencontre bien rarement dans un même chirurgien : une main adroite, qui exécute avec élégance, sûreté et rapidité les opérations qui ont été conçues par une intelligence supérieure.

Pour la foule, M. Nélaton était seulement célèbre; la guérison de Garibaldi l'a rendu illustre, et son nom restera accolé dans l'histoire à celui du brave général italien. C'était un beau fait chirurgical; cependant, tous les jours, dans son hôpital, sur d'obscurs malades, il en accomplit de bien autrement surprenants et qui étonnent, non plus la foule, mais des médecins bien plus rebelles à l'enthousiasme que la foule.

L'existence du célèbre professeur est emportée dans un véritable tourbillon d'occupations. En dehors des devoirs nombreux que sa place de professeur lui impose, il doit satisfaire aux exigences d'une clientèle qui n'a même plus la France pour limites. Il est difficile de comprendre comment, en ajoutant les nuits aux jours, il peut suffire à tout.

Le plus important des travaux publiés par M. Nélaton est un *traité de pathologie chirurgicale* en cinq volumes, devenu classique. En dehors de



Fig. 157. — Etienne Moreau (1860).



Fig. 158. — Clle Moreau et son fils (1860).



Fig. 159. — Etienne Moreau (1862).



Fig. 160. — Clle Moreau et son fils (1862).

cette œuvre, le savant maître n'a pas beaucoup écrit; le temps lui manque. C'est à l'hôpital, dans des leçons orales, qu'il divulgue ses travaux et ses découvertes, laissant à ses élèves le soin de les recueillir et de les publier. Et plus d'une découverte tombée de sa chaire de clinique a fait la réputation de quelques savants de second ordre, qui, parfois, n'ont oublié qu'une chose : de dire où ils ont ramassé le si brillant plumage qui cache si bien leur stérilité.

M. Nélaton est commandeur de la Légion d'honneur (1), professeur à la Faculté de Médecine, membre de l'Académie de Médecine, l'un des fondateurs de la Société de Chirurgie en 1846.

De taille ordinaire, le célèbre chirurgien est d'une extrême simplicité. Sa figure exprime la bonté; il traite les malades de son hôpital avec une douceur, une urbanité, qui ne se démentent jamais. Il ressent peut-être très vivement les impressions, mais bien rarement chez lui la sensation se traduit par des éclats. D'un calme invariable, je ne sais pas si jamais on l'a vu en colère. Il y a une dizaine d'années, il pratiquait à l'hôpital une opération sur la mâchoire d'un malade qui n'était pas endormi. Le patient, par un mouvement involontaire, serra entre ses dents le pouce gauche du chirurgien, qui continua impassiblement son opération, et dit seulement lorsqu'elle fut terminée : « C'est fini, mon ami. Si, maintenant, vous voulez bien lâcher mon doigt, cela me fera plaisir. » Puis, regardant les empreintes que les molaires avaient laissées sur son pouce : « Ce diable d'homme a de bonnes dents; ce serait dommage de lui enlever la mâchoire. »

A l'heure où tout le monde associait le nom de Nélaton à celui de Garibaldi, un photographe se crut autorisé à réunir leurs figures sur un cliché fantaisiste, qui montrait le chirurgien au chevet du général, tâtant le pouls de son malade, étendu sur son lit de douleur *(Fig. 179)*. Après avoir provoqué cette imagerie populaire d'un genre inédit, la célébrité de l'homme dont tout Paris parlait au début de 1863 le conduisait, comme modèle, dans l'atelier du sculpteur, alors réputé, Dantan jeune *(Fig. 178)*. Il y posait pour son buste, que l'artiste modelait d'abord de grandeur naturelle, et dont il tirait ensuite des

(1) Ceci est écrit après février 1863.

réductions destinées à répandre son œuvre. C'était dans le courant de février. Quelques jours auparavant, le maître venait de recevoir une distinction qui, motivée par son active participation au jury de Londres, empruntait à sa récente « campagne d'Italie » une opportunité particulière. Le cordon de *commandeur de la Légion d'honneur* lui avait été conféré. Le 19 janvier, Michel Chevalier, qui n'était point étranger à l'affaire, écrivait à mon père, son jeune collègue du Conseil d'Etat :

Mon cher auditeur,

Je voudrais que ce fût Madame Moreau qui apportât à son père une nouvelle qui lui sera agréable. La sous-commission chargée du travail des décorations le présente pour la croix de commandeur. La commission impériale de l'Exposition se réunit demain pour statuer sur les présentations de la sous-commission. Mais, en ce qui concerne M. Nélaton, la ratification est assurée d'avance. La commission ne pourra qu'applaudir au choix d'un homme si éminent.

Mille amitiés.
Michel Chevalier.

La distribution des récompenses de l'Exposition avait lieu le dimanche 25. Mais, dès la veille au soir, le nouveau commandeur avait été appelé aux Tuileries pour y recevoir sa décoration des mains mêmes de l'Empereur. Le souverain causait longuement avec lui; comme de juste, Garibaldi et sa blessure n'étaient pas étrangers à cet entretien prolongé. Il y était peut-être aussi question de Saïd-pacha. Le vice-roi d'Egypte était mort quelques jours auparavant. La maladie à laquelle il venait de succomber avait fait désirer la visite du praticien en possession du plus grand crédit dans son art; mais un brusque dénouement était survenu au moment où celui-ci, mandé d'urgence, s'apprêtait à partir pour le Caire. Après l'Empereur, c'était le prince Napoléon qui honorait le lauréat de l'Exposition aux destinées

de laquelle il avait présidé, en l'invitant à sa table du Palais-Royal, le dimanche 8 février. Appelé à fréquenter le monde officiel, cet homme, exempt d'ambitions personnelles, et que la destinée d'ailleurs avait comblé, ne songeait à profiter de ses hautes relations que pour complaire aux êtres chers à son cœur. Son gendre Adolphe était en passe d'obtenir la Légion d'honneur. En sa qualité d'auditeur au Conseil d'Etat attaché au ministère des Travaux Publics, il avait été nommé secrétaire-adjoint d'une grande commission constituée, sur la fin de 1861, pour examiner l'exploitation des chemins de fer et en étudier l'amélioration. Comme tel, il avait été chargé de rédiger, sous la direction du président de cette commission, Michel Chevalier, un important et volumineux rapport, livré à l'impression le 1er mai 1863. Ce travail constituait pour le jeune fonctionnaire, un titre sérieux à la décoration. Malheureusement, on sait que, dans les affaires de cette espèce, le mérite fait trop rarement son chemin tout seul. La sollicitude paternelle se mettait en campagne et s'adressait à un ministre. Après une entrevue avec le personnage, qui s'appelait sans doute Rouher, le beau-père écrivait à son gendre pour l'exhorter en même temps à l'espoir et à la patience.

Mon cher Adolphe,

Je sors de chez le ministre. Je ne puis vous dire tout ce que nous avons dit. Après bien des explications, il a fini par me dire : « C'est bien; je vais m'occuper de cela et m'arranger de manière à terminer l'affaire le plus promptement possible. » Ne vous attendez pas, cependant, à ce que tout soit terminé en quelques jours. Il a cherché à confondre votre affaire avec celle de MM. Leroy et Legrand, ce que j'ai constamment combattu en lui faisant remarquer... (*sic*) : toutes choses que vous savez et qui, en fin de compte, ont paru le toucher.

Quoi qu'il en soit, promettez-moi de ne pas vous tourmenter. Si, *contre ma pensée*, nous avions quelque retard, rappelez-vous cette maxime de de Villèle, maxime éminemment pratique : « Tout vient à point, etc. »

Je sais que la maxime, pour être pratique, n'en est pas, pour cela, plus agréable à pratiquer; mais, il y a, dans les choses de ce monde, des nécessités qu'il faut subir.

Je vous donnerai tous les détails de notre conférence à notre première entrevue à Paris. Je ne sais quel jour; car je pars demain soir pour Genève et ne serai de retour que jeudi matin.

Veuillez présenter mes civilités bien affectueuses à Madame votre mère. Embrassez bien Camille et Etienne.

A vous de cœur.
NÉLATON.

Le lendemain du jour où cette lettre arrivait à destination, ma mère en recevait une de ma grand'mère Nélaton, traitant du même sujet. Elle expliquait l'opportunité de la démarche faite par le cher père.

Chère enfant,

Adolphe a dû recevoir aujourd'hui une lettre de ton père. Il est évident que l'audience d'hier était de la dernière urgence; et je tremble en pensant que, sans cette visite, peut-être n'aurions-nous rien eu. Le ministre voulait-il se faire prier, ou bien est-ce une bonne raison qui l'a fait revenir à de meilleurs sentiments? Nous n'en savons rien. Toujours est-il qu'il n'a trouvé la chose possible que lorsque ton père lui a dit que l'importance du travail donné par lui à son gendre était une promesse, et que, s'il n'avait pas démérité, cette récompense lui était due. Le ministre a paru touché et a promis alors de s'occuper de la chose tout de suite. Espérons donc; mais, je suis impatiente, et je ne serai tranquille que lorsque le petit bout de ruban rouge sera à la boutonnière de notre Adolphe...

Le *Moniteur* du 2 juillet 1863 dissipait toute inquiétude en publiant le décret attendu. Il était daté du 22 juin. Trois nouveaux chevaliers de la Légion d'honneur étaient créés sur la proposition du ministre des Travaux Publics : les auditeurs Le Roy et Moreau, attachés l'un et l'autre à son ministère, et leur collègue Gustave Rouher, chef du cabinet de son oncle. La

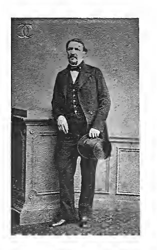


Fig. 161. — Emile Héluis (1862).



Fig. 162. — Louise Héluis (1862).



Fig. 163. — Gabrielle Héluis (1862).

nouvelle concernant mon père lui avait été officieusement annoncée le mardi 30 juin. Il avait quitté, ce jour-là, la campagne pour se rendre à Paris. Au ministère, on l'avait renseigné. Il bénéficiait d'une des dernières signatures de Rouher avant son départ des Travaux Publics pour la présidence du Conseil d'Etat. Avisé du fait, il s'était empressé d'écrire à ma mère. « Gustave Rouher, lui disait-il, m'a averti que son oncle me recevrait vraisemblablement ce soir vers 5 heures. » Il ajoutait : « Je suis allé tout à l'heure voir le nouveau ministre, Béhic. Je lui ai été présenté par M. le comte Dubois, qui m'a embrassé auparavant en pleine section. La nouvelle, connue au Conseil, a paru bien accueillie de mes collègues. En arrivant à la maison, j'ai trouvé félicitations de Regnault, de Saurel et de Lecomte, qui savaient la chose par Gournot, à ce qu'il paraît... » Cette décoration rendait fort heureux celui qui la recevait ; mais elle ne comblait pas tous ses vœux. Il nourrissait une autre ambition : c'était d'être nommé *maître des requêtes*. Depuis qu'il faisait partie du Conseil d'Etat, son avancement n'avait pas été en rapport, croyait-il, avec ses services, et il s'impatientait d'attendre sans résultat une promotion dont le retard menaçait de compromettre sa carrière. Une récente décision limitait la durée de l'auditorat et obligeait les auditeurs de 1re classe qui n'étaient pas devenus maîtres des requêtes dans un certain laps de temps, à quitter le corps où il n'y avait plus de place pour eux. Se sentant bientôt sous le coup de cette mesure, mon père envisageait l'avenir avec anxiété. C'était encore entre les mains de son beau-père qu'il remettait sa cause. Celui-ci s'arrangeait pour faire tenir une note à l'Empereur lui-même. Il faisait appel, à cet effet, aux bons offices de Persigny. En rendant compte de sa mission, le familier de Napoléon III laissait entendre à son correspondant que les Tuileries lui réservaient bientôt un nouveau client.

Paris, ce 10 octobre 1863.

Mon cher M. Nélaton,

J'ai remis à l'Empereur votre petite note relative à votre gendre. L'Empereur l'a très bien accueillie et m'a donné l'espérance que M. Moreau ne sera pas oublié. Comme j'ai eu l'occasion de parler beaucoup de vous à l'Empereur, Sa Majesté a manifesté plusieurs fois le désir de vous consulter sur sa santé. Je pense donc que vous ne tarderez pas à être appelé aux Tuileries ; et, si j'ai pu contribuer à mettre en relations deux hommes si faits pour se connaître et s'apprécier, je m'estimerai très heureux.

Mille compliments dévoués.

PERSIGNY.

Tandis que l'Empereur s'apprêtait à le prendre pour confident de ses misères physiques, une altesse déchue mandait le praticien sur la terre étrangère, où la volonté du maître de la France maintenait la famille de Louis-Philippe. Il allait soigner le duc d'Aumale à Lausanne (mai 1863). Sa science et son dévouement se répandaient successivement dans tous les partis créés par la politique. Après Garibaldi, il guérissait la sœur du roi d'Espagne. Cette princesse ne se montrait point avare de sa reconnaissance. Elle envoyait avenue d'Antin une Vierge, attribuée au Pérugin, qui prenait place au-dessus du lit de mes grands-parents. La peinture, que je crois plutôt de l'école flamande primitive, provenait à Joséphine de Bourbon d'un héritage familial, fort amoindri par les vicissitudes qu'elle avait traversées. Cette fille de don François de Paule, qui se trouvait à la fois la cousine germaine et la belle-sœur de la reine Isabelle, par suite de l'union de cette dernière avec don François d'Assise, avait fait un mariage qui tenait de la mésalliance. Son époux était un Havanais quelque peu bohème, qui répondait au nom de Guell y Rente. Le ménage vivait à Paris, dans une condition assez modeste, et habitait une petite maison de la rue Jean-Goujon. C'est là que le chirurgien donnait ses soins à l'épouse. Le roi d'Espagne, à son tour, le consultait

pendant un séjour à Paris, dans le courant de 1864; à la suite de quoi, la reine lui octroyait la décoration de son pays et lui décernait la croix de *commandeur de l'ordre de Charles III* (juin 1864)

Les occupations de mon grand-père ne lui permettaient pas de s'offrir un voyage d'agrément. Il laissait sa femme partir, au mois d'août 1863, avec sa fille Juliette et son fils Charles, pour une tournée en Suisse. Charles avait obtenu, au lycée Bonaparte, où il venait d'achever sa sixième, le second prix d'histoire. Ce succès, d'autant plus méritoire que les études de l'enfant avaient été dérangées, dans le cours de l'année, par une maladie assez sérieuse, valait un encouragement. Le voyage avait cette récompense pour prétexte. Il durait exactement onze jours. L'itinéraire était le suivant : Evian, Vevey, Lausanne, Fribourg, Berne, Thoune, Interlaken, Lauterbrunnen, Grindelwald, la grande Scheideck, Rosenlaüi, Reichenbach, Meiringen, le Brünig, Lucerne, le lac des Quatre-Cantons et le Righi; puis, retour par Bâle et Mulhouse. Les voyageurs rentraient à Paris le jeudi 27 juillet. Pendant leur absence, mes parents s'étaient contentés de leur villégiature annuelle à Fère-en-Tardenois. Ma mère se montrait « plus enragée de peinture que jamais. » La promenade dans sa petite voiture, qu'elle conduisait elle-même, était aussi une de ses distractions favorites. Aussi, mon grand-père lui faisait-il cadeau d'une jolie petite jument alezane, achetée en Bretagne, en même temps qu'une paire de chevaux pour son service personnel, par l'intermédiaire d'un de ses anciens élèves, le Dr Morvan, de Lannilis. Dans la lettre par laquelle il annonçait l'envoi des trois bêtes, ce dernier contait un détail amusant, relatif à l'acquisition de l'une d'elles. Ayant dit au paysan qui venait de la lui céder que l'achat était fait pour le compte du Dr Nélaton, il l'entendait répliquer : « Le docteur Nélaton? Le médecin de Garibaldi? » Et, sur une

réponse affirmative, « voilà le gars tout joyeux de l'honneur réservé à son cheval. »(1)

Une indisposition assez sérieuse de ma grand'mère Moreau empêche, en cette année 1863, mes parents de participer, comme ils en avaient formé le projet, à l'ouverture de la chasse sur la plaine du Déluge. La santé de la chère aïeule se remet; mais sa consolidation n'est que temporaire. Sur la fin de mars 1864, un mal intestinal des plus douloureux l'oblige à s'aliter. L'affection présente tout de suite un caractère de gravité qui provoque l'appréhension d'un dénouement fatal. Après huit jours de souffrances violentes, la malade succombe le vendredi 1er avril 1864. Quelques semaines seulement auparavant, cette tendre grand'maman, dont je fus l'idole, m'avait conduit chez Bertall, et s'était placée avec moi devant l'appareil du photographe. Elle avait emporté, pour me complaire, une armée de soldats de bois, qui ont posé avec nous. *(Fig. 181 et 182.)* Une autre fois, le goût que je manifestais pour les uniformes militaires lui avait suggéré l'idée de me faire revêtir un accoutrement de hussard, que je devais à sa sollicitude pour mes fantaisies, et de demander mon image, ainsi costumé, à Crémière, le spécialiste des photographies de soldats. *(Fig. 183 et 184.)* Les épreuves lui en étaient livrées trois jours seulement avant sa mort, et c'était sur son lit de douleur qu'elle les distribuait à son entourage.

Le jour de son enterrement, un membre de la famille Nélaton manquait dans le cortège de deuil qui l'accompagnait à Notre-Dame-de-Lorette, puis au cimetière Montmartre. C'était l'oncle Jules, parti, dans le courant de mars, avec son fidèle compagnon Constant Carlin, pour un nouveau voyage d'Italie. Avant son départ, il avait réuni, dans un dîner d'adieu, au res-

(1) Lettre du Dr Morvan à Nélaton, 7 août 1863.



Fig. 164. — Ferdinand Moreau.



Fig. 165. — Mme Ferdinand Moreau.



Fig. 166. — Frédéric Moreau.



Fig. 167. — M. et Mme Edouard Moreau.



Eugène Favard.



Adèle Favard.



Mme E. Favard.



Mme Ferdd Moreau.



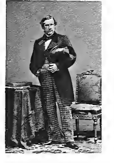
Famille Fd Moreau.



Ferdd Moreau fils.



Mme Ale Moreau.



Auguste Moreau.



Auguste Moreau.

Fig. 167 (A à I). — Cousins d'Adolphe Moreau (Branche Ferdinand Moreau).



Frédéric Moreau fils.
(1861)



Mme Fc Moreau mère.
(1857)



Mme Fc Moreau jeune.
(1861)



Groupe de famille. Fère, 1864.

De gauche à droite. Assis : 1. Mme Berthier. 2. Frédéric Moreau père tenant son petit-fils Frédéric.
3. Ch. Berthier. 4. Mme Labouret (en 1res noces Mme Didiot). Debout : 1. Georges Berthier.
2. Charles Berthier fils. 3. Mme Frédéric Moreau. 4. Frédéric Moreau fils. 5. Charles Didiot.

Fig. 167 (J. à M). — Oncle, tante et cousins d'Adolphe Moreau (Brauche Frédéric Moreau).



Joseph Delaville le Roulx père.
(1797 † 1866)



Paul Delaville le Roulx.
(1829 † 1896)



Joseph Delaville le Roulx fils.
(1827 † 1879)

Fig. 167 (N à P). — Oncle et cousins d'Adolphe Moreau (Branche Delaville le Roulx).

taurant des *Frères Provençaux*, son frère, son neveu Adolphe, l'ami Maissiat, et encore mon oncle Héluis, qui rapporte, dans son *journal*, le souvenir de ces agapes, auxquelles participait aussi le brave Carlin, invité par son inséparable. Ce repas amical préludait à une absence de six mois. Les voyageurs séjournaient successivement à Naples, à Rome, à Florence, à Venise et à Milan. En partant, ils avaient fait de beaux projets de travail ; mais, une fois sur les lieux, ils se laissaient aller à jouir des spectacles qui s'offraient à eux, sans sortir leurs pinceaux de leur boîte. Chaque fois qu'il écrivait à Paris, le bon oncle se reprochait cette inaction de ses doigts. Mais il s'empressait d'ajouter que, tout de même, il ne perdait pas son temps. « Il y a tant de choses, disait-il, en ce pays, qui vous font réfléchir et qui vous instruisent, qu'à les voir seulement, on doit avoir gagné. » Il rentrait à Paris le 14 août, étant passé par le Splügen, par Zurich, Bâle et Strasbourg. La veille de son retour, sa belle-sœur et ses enfants étaient arrivés eux-mêmes du Pouliguen, où ils avaient été faire un séjour, motivé par la santé du petit Charles, victime, dans le courant du printemps, d'une nouvelle crise d'entrailles. Cette maladie, qui avait contraint l'enfant à suspendre ses études pendant la fin de l'année scolaire, avait beaucoup préoccupé ses parents. Une fois rétabli, son père l'avait expédié à la mer pour consolider sa guérison. La famille y était partie en juillet, son chef restant seul à Paris, où tant d'attaches le retenaient. La solitude lui avait beaucoup pesé ; mais son cœur avait su dissimuler sa peine à son épouse et lui tracer, avec sa bonne humeur habituelle, le tableau de son existence partagée entre le travail et les amis.

Ma chère Pauline,

Je vois avec plaisir que votre voyage répond bien à ce que vous en attendiez. Notre petit correspondant ainsi que Juliette m'ont donné sur

votre installation les détails les plus satisfaisants. Je vois que vous êtes en société avec des amis fort empressés à vous créer des distractions agréables. Quant à moi, tu sais que je me trouve toujours bien. Ma vie, tu la connais. Elle est partagée entre les occupations de la profession et un peu de science, qui est ma seule distraction en votre absence. Je dois ajouter seulement le commerce de quelques bons amis. Maissiat est venu partager mon dîner hier. Nous avons bien parlé de vous tous, sans préjudice de César. C'est vraiment un bien bon ami, et un homme dont la conversation est des plus instructives. Saurel est mon commensal habituel. Aujourd'hui, cependant, je ne reçois personne. Nos bons amis MM. Galignani, ayant appris que j'étais seul, m'ont invité à venir dîner chez eux à Soisy. Je vais y aller dans une heure. La semaine prochaine sera consacrée à la rédaction d'une note scientifique. Je crois, en effet, que le moment est venu de me créer quelques titres dans une certaine direction, pour que, l'occasion échéant, on ne puisse pas me reprocher de m'être tenu à l'écart.

Hier, j'ai vu M. Delaage. Il m'a montré ses plans *réduits*. Il m'a présenté à signer une convention pour régler notre mitoyenneté avec le voisin qui se dispose à bâtir. Tu vois que je m'occupe d'affaires. Celle-ci est la dernière, et nous n'aurons plus qu'à chercher nos Estéclins, que tu chériras... Mais, c'est assez te parler de moi. Dis bien à Toto que ses lettres m'ont fait grand plaisir, et qu'à part une certaine indépendance d'orthographe remarquable dans sa première épître, j'ai trouvé son récit ce qu'il doit être de la part d'un enfant de son âge, simple, naïf, affectueux. Je ne puis te donner l'adresse de Jules ; je pense que tu dois l'avoir maintenant. C'est moi qui te la demande. Je n'ai pas de nouvelles d'Adolphe et de Camille. Il y a tout lieu de croire qu'ils vont très bien. Il est bien douteux que j'aille vous voir. L'année finit; les obligations se pressent.

Je t'embrasse trois fois.

NÉLATON.

Quelques points de cette lettre demandent des éclaircissements. D'abord, il faut qu'on sache que l'histoire faisait quelque peu concurrence à la physiologie dans les préoccupations du bon Maissiat. Depuis une dizaine d'années, il se livrait à de savantes recherches sur l'antiquité romaine, et il mettait la dernière main à un *Jules César en Gaule*, dont le premier volume

allait paraître, bénéficiant de la popularité donnée à son héros par le livre sur le même personnage sorti de la plume impériale. Cela explique pourquoi César occupait tant de place dans la conversation des deux amis réunis à la table de l'avenue d'Antin. Un mot maintenant sur les MM. Galignani. Ces amis si empressés à disputer mon grand-père à la solitude étaient deux frères à la reconnaissance desquels il s'était acquis des titres importants et qui ne laissaient échapper aucune occasion de lui témoigner leur gratitude. Ils s'ingéniaient à des gracieusetés de tout genre; mais, entre toutes, celui qui s'en voyait l'objet appréciait leurs invitations de chasse. William et Antoine Galignani possédaient, à Soisy-sous-Etiolles, une terre extraordinairement giboyeuse, où leur illustre partenaire était convié avec son gendre et son fils ; ils en revenaient généralement grisés de poudre et surchargés de victimes. Quel enchantement pour une famille où la chasse primait tous les autres plaisirs ! La passion de la chasse et l'impossibilité de satisfaire au Déluge ses ambitions cynégétiques suggéraient parfois au possesseur de ce domaine l'idée de s'offrir une autre propriété tout à fait selon ses goûts, dans un pays fertile en gibier comme la Sologne. Certain jour, ce chasseur passionné avait rencontré son idéal dans une terre dénommée *les Estéclins*. Ce nom était devenu dans sa bouche le synonyme du rêve dont la réalisation le hantait. Obligé de consacrer quelques instants, avec son architecte Delaage, à l'examen d'une construction en train de s'exécuter pour son compte sur un terrain contigu à sa propriété familiale du faubourg Saint-Denis, il faisait pénitence; mais il se dédommageait en laissant sa pensée s'envoler ensuite vers ses chers *Estéclins*.

Cette allusion à son rêve avait été formulée le 24 juillet 1864. Puis, il avait encore repris la plume le 31, pour se rapprocher des absents. Cette seconde lettre disait :

Ma chère enfant,

Il est deux heures. Je viens de me débarrasser de tout mon monde ; je puis respirer un instant, et je profite de ce répit pour t'écrire un mot. Et d'abord, je te dirai que je me trouve bien seul, que la maison est bien triste et qu'il ne faut rien moins que l'agitation des affaires pour me faire oublier ma solitude. J'ai été dîner dimanche dernier chez MM. Galignani ; ils ont été l'un et l'autre charmants pour moi, et m'ont fait promettre de revenir aujourd'hui. J'irai peut-être ; je ne suis pas encore décidé. J'ai tant de lettres à écrire que je consacrerai peut-être cet après-midi à ce travail. J'ai reçu hier la visite de Mme Moreau jeune, la femme du syndic. Elle m'a invité à aller dîner à Anet dimanche prochain, et je compte me rendre à cette invitation, sauf empêchement...



Les nouvelles que tu nous donnes de notre petit monde sont très satisfaisantes. Je vois que notre polisson va bien, qu'il se fortifie et qu'il se dispose à abattre, je ne dirai pas une foule de perdreaux, mais de nombreux chapitres de Cornelius, d'Ovide, etc. ; à parcourir les champs, ou mieux les chants de Virgile... Il aurait bien dû, comme je le lui disais, emporter son fusil et, s'il est réparé et que je puisse le lui envoyer *avec sécurité*, je m'occuperai à le lui faire parvenir ainsi que des cartouches appropriées. Juliette est sans doute toujours splendide ; je la vois revenir avec des toiles magnifiques. La petiote en sera quitte pour se bien porter ; c'est tout ce qu'on lui demande. Quant à toi, mon gros, écris-moi de temps en temps. Rappelle aussi à Juliette qu'elle ne m'a pas encore écrit. Je ne te parle d'aucune affaire ; cela viendra plus tard.

Je t'embrasse bien tendrement.

Nélaton.

J'ouvre ma lettre pour répondre à celle de Toto, que l'on vient de me remettre à l'instant seulement. Dis-lui de ne pas compter sur moi. Tu peux, lorsqu'il *fait très chaud*, lui octroyer les deux bains en question et lui demander, en échange, d'apprendre l'impératif des verbes de la première conjugaison.

A toi de nouveau de tout cœur.

N.

Avant de partir pour le Pouliguen, ma grand'mère s'était rendue chez Bertall avec son mari, sa Juliette et son Charles.

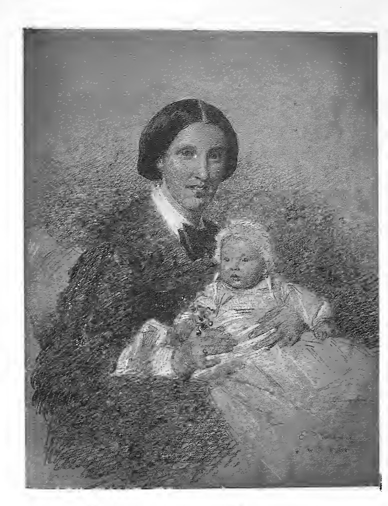


Fig. 168. — Camille Moreau et son fils, par E. Hillemacher (1860).

Mon grand-père avait d'abord posé pour un grand portrait en pied *(Fig. 185)*; puis, ils s'étaient fait photographier tous les quatre en « cartes de visite », et l'oncle Jules avait reçu à Milan une épreuve de leur image *(Fig. 186 à 189)*. Un autre opérateur, du nom de Ken, portraiturait, l'année suivante, la petite Marguerite en même temps que ses deux aînés *(Fig. 190, 191 et 192)*. La photographie atteignait alors son plein épanouissement. Aussi, un élève italien de mon grand-père, le docteur Mazzoni, que l'oncle Jules avait été appelé à fréquenter pendant son séjour à Rome, n'avait rien trouvé de plus actuel à offrir, comme souvenir, à son ancien maître qu'une grande reproduction photographique du Colisée, mesurant près de 1m,50 de large. Cette pièce, qui m'est échue, n'a pas été dépassée en perfection par les œuvres postérieures du même genre que j'ai pu avoir sous les yeux. Trop embarrassante pour être rapportée dans une malle, le voyageur l'avait expédiée, dans un rouleau, par les messageries, et elle l'avait précédé à Paris de plusieurs semaines. Aussitôt après sa réunion avec les siens, le bon oncle partait avec eux pour le Déluge. Mon père et ma mère arrivaient avec moi de Fère, pour « finir la saison » en famille. En attendant l'époque de la chasse, la peinture les occupait, et le premier attaquait, devant la maison, une grande aquarelle dans laquelle on voyait le tilleul majestueux qui fait encore, à l'heure qu'il est, l'ornement du parterre. Cette œuvre et celles qui sortaient désormais du même pinceau se ressentaient du passage récent de leur auteur par l'atelier d'Armand Cassagne. La fréquentation de cet artiste médiocre n'avait pas, selon moi, exercé une heureuse influence sur un talent qu'elle avait orienté vers une manière un peu lourde et auquel elle avait suggéré une vision trop assombrie de la nature. Au contraire, grâce aux leçons d'Auguste Bonheur, qui l'accueillait amicalement, l'hiver, dans son atelier de la rue de l'Ouest, ma

mère accusait de notables progrès. Le maître était, l'été, un voisin du Déluge. Car il possédait une agreste demeure, relativement proche de celui-ci. Aussi, toute la colonie du lieu se transportait-elle, cette année-là, pour lui faire visite, à Magny-les-hameaux, par une belle journée de septembre. Trois voitures la conduisait à « l'hermitage » du peintre, dont elle visitait l'atelier, puis le pittoresque petit parc, avec son verger peuplé d'animaux propres à inspirer leur propriétaire. Affectueux hommage à l'artiste et à son talent, hautement apprécié par l'entourage de son élève.

L'événement que faisait prévoir la lettre de Persigny à mon grand-père, que j'ai reproduite plus haut, s'était réalisé sur la fin d'avril 1864. Le lundi 25, le professeur de la Clinique avait été appelé aux Tuileries (1). L'Empereur l'avait consulté « sur

(1) La veille de la consultation, le consultant avait reçu du Dr Conneau la lettre que voici :

Tuileries, le 24 avril 1864.

« Monsieur et très honoré confrère,

« L'Empereur ne pourra vous voir demain matin à neuf heures, ainsi que je vous l'ai écrit, « mais bien à onze heures. Si cette heure ne vous dérange pas, je vous attendrai aux Tuileries. « Vous me ferez demander.

« Veuillez agréer, Monsieur et très honoré confrère, l'assurance de mes sentiments dévoués « et de ma très haute considération.

Dr H. Conneau.

Une autre lettre du Dr Conneau à son illustre confrère, qui ne porte pas de date, me paraît avoir été écrite à l'issue de cette première visite aux Tuileries du futur chirurgien de l'Empereur. La voici.

MAISON DE L'EMPEREUR

SERVICE DE SANTÉ
MÉDECIN CHEF

Paris, 192, rue de Rivoli.

« Monsieur et très honoré confrère,

« L'Empereur me charge de vous remercier de vos bons conseils, qui ont tout d'abord eu « l'avantage immense de le tranquilliser, en attendant l'heureux effet de vos prescriptions. J'espère « que ce ne sera pas la dernière fois que nous nous rencontrerons, et que j'aurai quelquefois l'occa- « sion de profiter de vos bons avis.

« Veuillez agréer, Monsieur et très honoré confrère, l'assurance de mes sentiments bien « dévoués et de ma très haute considération.

Dr H. Conneau.

l'état général de sa santé ». Interrogé avec curiosité par les siens au retour de cette visite, il se gardait d'oublier la discrétion professionnelle et répondait que le souverain « n'avait besoin que d'un peu de repos, avec absence de préoccupations ». Telles étaient les paroles qu'enregistrait, le jour même, son beau-frère Emile. Cet entretien médical ne comportait pas, de la part du consultant, de digression sur l'affaire de son gendre. Toutefois, l'excellent père ne perdait pas celle-ci de vue. Il y intéressait, en particulier, un des personnages ayant l'oreille de souverain et de ses ministres, qu'il comptait parmi ses clients du moment; je veux dire le prince Bacciochi. Tout dévoué à l'homme dont il recevait les soins, le surintendant des théâtres impériaux lui avait promis ses bons offices. Il s'était chargé de voir Rouher. L'entrevue était satisfaisante, et mon grand-père s'empressait d'en rendre compte dans un petit mot, adressé à la hâte à Fère, où se trouvait son cher Adolphe.

Mon cher Adolphe,

Samedi matin, M. Rouher a dit à Bacciochi, qui le pressait : « Mon cher Bacciochi, je vous promets que je donnerai à M. Moreau la première place vacante. L'Empereur m'en a parlé. N'en parlez pas ». Je vous donnerai les détails demain. Je vous embrasse bien aujourd'hui.

Nélaton.

Ce billet, sans date, avait été expédié, je pense, le 31 juillet. Le 1er août, « les détails » annoncés étaient fournis. Le narrateur faisait allusion à une rencontre avec le ministre de l'Intérieur, Boudet, lié d'amitié avec mon père et tout dévoué à sa cause.

Mon cher Adolphe,

... Je viens vous donner quelques détails sur notre grande affaire. Et d'abord, Bacciochi est toujours très chaud, et n'attend qu'un mot pour se rendre chez M. Rouher. J'ai vu ce matin M. Boudet. J'ai voulu lui faire

connaître la promesse formelle de Rouher. Il m'a répondu sans hésiter : « *Quant à la nomination d'Adolphe à la première vacance, je n'en doute pas*, au point où en sont les choses. Ce qui m'ennuie, c'est le retard ; mais, ce retard ne peut pas se prolonger. L'Empereur revient le 6 août et, vers le 15 au plus tard, je pense que tout sera terminé ».

J'irai donc trouver Bacciochi le 7, et je lui dirai : « Voici ce que je sais, etc. Une démarche de votre part serait opportune en ce moment ».

Je vis dans la solitude. Saurel a la bonté de me tenir compagnie à l'heure du dîner. Nous faisons après le dîner une promenade autour du lac *en voiture découverte* : horresco referens. Et nous attendons le moment de vous embrasser tous.

Nélaton.

Malgré tous les gages d'espoir reçus par le négociateur, le temps passait, et la nomination ne se faisait pas. Mon grand-père se mettait en quête d'un nouvel appui ; il s'adressait à Drouyn de Lhuys, dont il recevait une réponse des plus encourageantes.

Paris, 10 septembre 1864.

Cher docteur,

J'ai parlé ce matin à M. Rouher, en termes fort pressants, de M. Moreau. J'ai reçu de ce ministre les meilleures assurances.

J'ai fait plus ; je me suis adressé à l'Empereur, et j'ai très chaudement recommandé à sa bienveillance votre protégé. Je suis sûr d'avoir fait là toute l'impression que je souhaitais en citant votre nom.

Gardez-moi le secret, je vous prie : le Conseil d'Etat n'est pas dans mes attributions. Je n'aime pas à chasser sur le terrain d'autrui et, par métier, je suis tenu de respecter les frontières.

Mille compliments.

Drouyn de Lhuys.

Cette fois, on touchait au but. Toutefois, le décret nommant Adolphe Moreau *maître des requêtes de 2e classe* n'était signé que le 5 octobre 1864. L'Empereur avait donné sa signature au Palais de Saint-Cloud ; le ministre d'Etat, Rouher,



Fig. 169. — Nélaton, par Nadar (1862).

portait aussitôt à la connaissance de celui qu'il touchait « le témoignage de la bienveillance de Sa Majesté ». Un arrêté du ministre présidant le Conseil d'Etat, en date du 13 octobre, attachait le nouveau maître des requêtes à la *section des Travaux Publics et des Beaux-Arts*. Non seulement le Conseil conservait un membre qu'il avait failli perdre; mais celui-ci restait mêlé aux affaires qui l'avaient occupé depuis son entrée au corps.

L'année 1865 faillit faire du nouveau maître des requêtes un conseiller général du département de l'Aisne. La candidature, qui lui avait été proposée, lui agréait. Il avait les plus grandes chances d'être élu sans concurrent. Sur ces entrefaites, son oncle Frédéric Moreau se mettait sur les rangs. La déférence qu'il devait au frère de son père voulait qu'il s'écartât devant lui. C'était ce dernier que les électeurs envoyaient représenter le canton de Fère dans l'assemblée départementale. Mon père se dédommageait de la déception en partant avec les siens pour la mer. Il nous conduisait à Villers-sur-Mer, où ma grand-mère, sa fille Juliette et sa petite Marguerite nous rejoignaient et passaient avec nous tout le mois de juillet. Le collégien Charles était resté à Paris avec son papa et son oncle Jules, qui veillait sur lui les jours de congé et, pour suppléer aux bains de mer, le menait par les fortes chaleurs aux bains Deligny; car l'enfant raffolait de la natation et accompagnait avec bonheur, en semaine, ses camarades de la pension Laroche à la baignade d'Asnières. D'ailleurs, une fois les vacances arrivées, « Toto » rejoignait sa maman et ses sœurs, qui restaient à Villers jusqu'au 12 août. En rentrant à Paris, ma grand'mère apprenait une triste nouvelle. Le Dr Honoré Beau, un des plus chers amis de son mari, venait de succomber presque subitement la veille, à l'âge de cinquante-neuf ans. Déjà, en 1862, la mort avait pris prématurément un des intimes de l'avenue d'Antin en la per-

sonne du Dr Jamain, le dévoué collaborateur des *Éléments de pathologie chirurgicale*. Ces deux pertes causaient à mon grand-père un profond chagrin. Par bonheur, il trouvait de douces consolations à son foyer.

Ayant recueilli le fruit des leçons du maître animalier qu'était Auguste Bonheur, ma mère témoignait, dans la même partie que lui, d'un talent remarquable. Deux importants tableaux, exécutés par elle l'année précédente, avaient figuré avec honneur au Salon ouvert le 1er mai 1865 au Palais de l'Industrie. L'un, intitulé *Un repas de sangliers* mettait en scène un couple de ces voraces animaux, en train de fouiller du museau un champ de pommes de terre. L'autre représentait des *Canards sauvages* prenant leurs ébats au bord d'une mare. Encouragée par le succès obtenu par ces premières œuvres produites en public, leur auteur profitait de son séjour d'automne à Fère pour en préparer d'autres, destinées à la prochaine exposition. C'était, d'abord, notre *basse-cour* avec ses volailles ; et puis, une vue prise dans un vieux coin de Fère, alléchant par son caractère pittoresque et connu sous le nom de *Cour Fontaine*. Mon grand-père avait le plaisir de constater les progrès de sa fille pendant une visite d'arrière-saison qu'il faisait à ses enfants férois avec sa femme, ses autres enfants et son frère Jules. Ce dernier venait de mettre à profit ses souvenirs récents d'Italie dans un *Saint Etienne* destiné à l'église de Fère, qui n'allait pas tarder à faire l'ornement de la chapelle réservée à la famille. Les deux jours que mes parents gardaient leurs hôtes étaient consacrés à de grandes battues de bois. La recherche d'une propriété de chasse à laquelle se livrait décidément mon grand-père, en quête de « ses Estéclins », avait suggéré à son gendre l'idée de lui en faire acheter une dans les environs des siennes. Un grand domaine forestier, à quelques kilomètres de Fère, était à vendre par suite du décès récent du

duc de Coigny, son propriétaire. Mon père avait abouché mes grands-parents avec les représentants des vendeurs. Dans son désir de voir l'affaire se réaliser, il conduisait son beau-père chasser dans les bois en question. La chasse de la forêt de Romont avait été louée autrefois par l'oncle Edouard Moreau, qui, décédé sur la fin de 1861, en avait légué la jouissance à son neveu Ferdinand. Ce dernier s'empressait de déléguer, pour la circonstance, ses droits à ma famille. La battue, exécutée le 8 octobre, était d'un bon rendement giboyeux. Toutefois, l'acquisition avortait.

Au moment de cette réunion familiale et cynégétique, on commençait à parler dans Paris du choléra. Interrogé par mon père sur la gravité de l'épidémie, mon grand-père, aussitôt de retour à Paris, lui envoyait des renseignements circonstanciés.

Voici, mon cher Adolphe, les détails que je me suis procurés. J'en puis garantir l'exactitude. Depuis le commencement de l'épidémie jusqu'au 6 octobre inclusivement, il y a eu, dans les hôpitaux de Paris, 252 cas, sur lesquels 103 décès. On signale, en outre, *quelques* décès en ville. Quel en est le nombre exact, je ne saurais le dire : mais, il est bien certain qu'il est fort loin du chiffre des hôpitaux. En somme, jusqu'à ce jour, 150 décès environ en 15 jours ; ce qui, sur une population de deux millions, est une proportion minime. Je dois ajouter que, jusqu'à ce jour, il n'y a pas eu d'augmentation notable. Les derniers jours ne sont pas plus chargés que les premiers...

Cette lettre était expédiée le 9 octobre. Trois jours plus tard, l'état sanitaire était devenu plus inquiétant. Grisolle, que rencontrait mon grand-père, lui disait qu'il envoyait sa famille à la campagne, et lui conseillait d'en faire autant. Sur cet avis, ma grand'mère partait pour le Déluge avec son fils et ses filles. Le père, qui avait communiqué tout de suite les nouvelles à Fère en donnant aux habitants du lieu le conseil de rester chez eux, récrivait à son gendre le 14 :

Mon cber Adolpbe,

Je n'ai pas hésité à vous tenir éloigné de Paris dès que j'ai vu l'épidémie se prononcer d'une manière incontestable, et je persiste à vous engager à prolonger votre éloignement. Non pas que l'épidémie sévisse avec intensité ; au contraire, elle s'annonce sous une apparence moins sinistre que les précédentes : les cas sont peu nombreux et les guérisons moins rares que sur les sujets frappés les premiers, dans les précédentes invasions du fléau. Il est donc présumable que l'on verra se confirmer encore une fois la règle déjà observée, à savoir que cbacune des épidémies est moins meurtrière que celle qui l'a précédée. Quoi qu'il en soit de ce pronostic favorable, tenez-vous à l'écart. N'acceptez aucune cbance dangereuse, quelque minime qu'elle soit.

Vous savez que j'ai mis en fuite mon monde. J'irai demain au Déluge, et il ne nous manquera que vous et les vôtres.

J'aurai soin de vous tenir au courant de l'état sanitaire de Paris, et nous aviserons pour le mieux, suivant les indications qui se présenteront.

Adieu ; je vous embrasse bien.

NÉLATON.

Dix jours plus tard, le 24, nouvelle lettre du beau-père à son gendre, l'engageant à demeurer éloigné de Paris, malgré les regrets qu'il éprouve de lui voir manquer de belles parties de chasse, pour lesquelles il a reçu, à son intention, d'alléchantes invitations. « L'épidémie, dit-il, est stationnaire ; cependant, on a observé, ces jours derniers, quelques cas assez graves sur les enfants. Il y a donc lieu de persister dans votre éloignement. Je le déplore d'autant plus que je reçois, chaque jour, des invitations pour vous. 1° Galignani ; 2° Boutarel ; 3° si vous aviez été présent, Péreire. Enfin, votre exil ne tardera pas, je l'espère, à cesser ; et nous nous retrouverons bien heureux. » Le dimanche 29 octobre, au lieu du père, c'est sa fille Juliette qui, du Déluge, écrit à Fère. « Papa, dit-elle, nous est arrivé un peu souffrant... C'est un peu d'influence cholérique qu'il a subie, je crois. » Le malade, qui a jeté les yeux sur la lettre, ajoute en post-scrip-



Fig. 170. — Nélaton, par Carjat (1862).

tum : « Je ne puis ratifier le diagnostic de Poupoute. J'ai eu tout simplement un petit dérangement intestinal, qui n'existe plus que dans mes souvenirs. » En effet, le surlendemain, il a repris ses occupations habituelles, et c'est lui-même qui écrit à son gendre :

Mon cher Adolphe,

Il y a un siècle que je ne vous ai écrit directement; et cependant, à chaque instant, nous nous entretenons de vous et des vôtres. Je voulais pouvoir vous donner des chiffres *garantis*, et ayant une signification évidente. Or, ce moment est venu. Après une décroissance graduelle, nous n'avons plus maintenant, dans Paris, ville, hôpitaux civils et hôpitaux militaires, qu'un chiffre de 91 décès. Vous voyez que cela représente une réduction de mortalité de près des deux tiers. Quand serons-nous en pleine sécurité? Personne ne le sait; mais, ce qui paraît établi d'une façon incontestable, c'est que cette dernière invasion aura été relativement très peu grave. Je joins à cette lettre une feuille détachée d'une lettre de M. Poisson, de la préfecture de police, qui me tient au courant très exactement. Les renseignements que je vous transmets sont absolument *confidentiels*.

J'ai été passer la journée de dimanche au Déluge, où j'ai trouvé un fort bon lit et des soins bien tendres et affectueux. Heureusement, il a suffi de 24 heures pour me remettre sur pieds Pauline se porte bien et gouverne comme vous le savez son petit monde. Elle attend, avant de rien décider concernant son retour à Paris, que je la rappelle avec toute sécurité. Juliette fait de la peinture et complète sa bonne mine. Charles chasse. Il trouve, presque tous les jours, le moyen de tuer un perdreau ou un lièvre. Il fait des essais : il avait tué, samedi, un perdreau à cent pas comptés, avec du double zéro. Le tout avec accompagnement d'une mine comme je ne lui en avais jamais vu une.

Nous recevons chaque semaine des invitations de chasse pour vous. Je vous excuse en disant que vous n'êtes pas à Paris, etc. Je suis sur le point de partir pour Orsay: nous allons demain chez nos voisins Boutarel. Que ne puis-je vous dire : « Revenez. » Mais j'espère que cela ne tardera pas.

A vous de cœur. Embrassez bien nos enfants.

NÉLATON.

L'épidémie cholérique se prolonge et nous maintient encore dans l'exil pendant la majeure partie du mois de novembre. Mes parents en ont pris leur parti. Mon père chasse au chien courant à la forêt de Fère, où il tue jusqu'à sept chevreuils dans sa saison. Quant à ma mère, elle accompagne parfois son mari à la chasse ; mais, sa grande occupation est la peinture. Elle a attaqué, concurremment avec l'ami Todd, une nature morte, dont un magnifique dindon blanc est la pièce capitale. Le temps passe vite, et on s'accommode fort bien de la villégiature prolongée imposée par la prudence.

J'ai dit que, le 25 avril 1864, mon grand-père avait été appelé en consultation par Napoléon III. J'ignore si le souverain avait eu recours de nouveau à sa science avant l'automne de l'année suivante. Mais, le 18 octobre 1865, il était prié de se rendre auprès de lui à Saint-Cloud. Le lendemain, en rentrant d'une visite au Déluge, son frère recueillait de sa bouche le récit de son expédition, qu'il transmettait sommairement, le jour d'après, à « sa chère sœur ». « J'ai trouvé, écrivait-il, hier soir à mon arrivée, Auguste qui rentrait en bonne santé ; et, en attendant le dîner, il m'a raconté sa visite de la veille à Saint-Cloud. Il a déjeuné avec Leurs Majestés et les ministres, etc. Mais, il vous racontera cela lui-même dimanche... » Un mois plus tard, les relations du chirurgien et de son auguste client empruntaient un caractère officiel à une invitation pour un séjour à Compiègne, adressée par l'Empereur à son nouveau confident. En apprenant cette gracieuseté impériale pour son beau-père, mon père exultait. « Vive l'Empereur, l'Impératrice et le Prince Impérial, s'écriait-il, en écrivant de Fère à sa belle-mère. Gloire et salut au cher beau-père, que le souverain vient chercher dans l'intérieur où il a su vivre si modestement, pour l'appeler auprès de lui et se parer, en lui, d'une gloire de plus. La nouvelle, que Saurel nous a donnée ce matin, nous a ravis. Voilà pour le bon

beau-père un repos de huit jours tout trouvé, et qui ne pourra manquer de lui procurer quelque satisfaction. » Ma mère commentait l'événement dans une note un peu différente. « Voilà donc, disait-elle, papa qui va à Compiègne ! Nous avons été bien heureux de cela ; mais je ne sais pas comment papa pourra rester huit jours sans rien faire. Au fond, cela ne doit pas amuser papa. »

Avant son départ pour la résidence impériale, mon grand-père avait, encore une fois, écrit à son gendre pour lui parler du choléra et lui faire prévoir la fin prochaine de son exil.

Mon cher Adolphe,

Je viens vous donner de nos nouvelles et vous préparer au retour. 1° Nous allons très bien. 2° L'épidémie perd chaque jour de son intensité. 3° Nous sommes horriblement privés par notre mutuelle séparation, etc.

Or donc, l'épidémie *diminue*. Je ne suis pas en mesure de vous donner le chiffre exact des décès ; mais je crois pouvoir affirmer qu'il se tient dans les environs de 20 par jour; c'est-à-dire 1 sur 50.000.

Nos amis qui avaient pris la même précaution que nous, Grisolle entre autres, ont levé depuis quelques jours la consigne qui pesait sur leur petite et grande famille... Préparez-vous donc et, dans quelques jours, s'il y a lieu comme je l'espère, je vous dirai : « Partez. »

J'aurai bien des choses à vous dire au retour. En attendant, embrassez bien pour moi tout votre monde. A vous de cœur, cher enfant.

NÉLATON.

Cette lettre partait de Paris le 15 novembre. L'invité de Napoléon III quittait la capitale pour Compiègne six jours plus tard. De la résidence impériale, il écrivait, le 21, à son correspondant férois :

Mon cher Adolphe,

Je devais vous écrire avant mon départ de Paris ; mais, vous savez ce qu'est pour moi un départ; c'est un sauve-qui-peut. Je me suis évadé, et j'arrive à Compiègne en fort bonne compagnie : avec M. Béhic et, je pense

M. Vuitry. Il y a dix minutes à peine que je suis installé dans un appartement très confortable, bien chauffé, etc., etc. On voit que l'on est décidément dans une bonne maison, et dont les hôtes ne négligent rien pour être agréables à leurs invités.

J'ai quitté Pauline à deux heures. Elle m'a communiqué vos dernières lettres, où perce assez clairement le désir d'un prochain retour à Paris. Eh bien, je crois pouvoir vous dire maintenant : « *Le moment est venu* ». M. Béhic me disait tout à l'beure que le chiffre de la mortalité, dans tout le département de la Seine, est maintenant insignifiant. Je savais d'ailleurs, par une autre voie, qu'il en était ainsi. Depuis plus de quinze jours, personne ici ne s'occupe plus de l'épidémie. On n'en parle plus, et il n'en serait plus question que comme souvenir, s'il n'y avait de temps en temps quelques cas isolés, comme il y en a eu presque constamment depuis les épidémies de 1849 et 1854.

Me voici absent jusqu'au 28 de ce mois. Pauline se propose de revenir avec son petit monde le 27. Il me semble qu'à cette date vous pourrez nous revenir. C'est à peu près le temps nécessaire pour préparer votre départ. Je vous tiendrai au courant de ma vie nouvelle. Ici, je n'aurai aucune bonne raison, je le pense du moins, pour être sobre de correspondance. Ce sera, d'ailleurs, pour moi une belle occasion de me ménager un argument pour l'avenir.

Adieu, mon cher fils; embrassez bien notre Camille et le brave petit Etienne. C'est lui qui eût été beureux à notre arrivée, entre deux pelotons de la garde, etc.

Je vous dirai demain soir comment s'est passée notre première journée.

Nélaton.

Malgré sa promesse, l'hôte impérial ne prenait pas souvent la plume pendant son séjour à Compiègne. Son gendre recevait de lui une seule lettre, datée du 24 novembre. Celle-ci contenait, d'ailleurs, les détails promis sur la vie à la cour.

Vendredi 7 beures.

Mon cher Adolphe,

J'aurais une foule de choses à vous dire : mais ce sont de ces choses pour lesquelles les détails et la mise en scène sont presque tout, et je ne pourrais bien vous initier sans vous écrire un gros fascicule. Je me borne



Fig. 171. — Nélaton, par Trinquart (1862).

donc à vous dire que je suis ici très gracieusement accueilli par tout le monde, Leurs Majestés en tête. Hier encore, à la fin de la soirée, S. M. l'Impératrice m'a accaparé au milieu de son salon, de toutes ses dames et des personnages les mieux posés. Cela se passait à 10 heures et demie et a duré jusqu'à minuit, au grand dépit de bien des invités, qui avaient bien envie de voir finir cette conversation toujours renaissante et de plus en plus animée, malgré les efforts que j'ai faits à plusieurs reprises pour la laisser tomber. Enfin, à minuit, Sa Majesté s'est retirée, et tout le monde de me dire : « Mais vous avez décidément fait la conquête de notre Impératrice. » Aujourd'hui, c'est chasse à tir. Nous avons suivi les tireurs. Vers la fin de la journée, arrivés au *tableau*, c'est-à-dire à un horizon de 2.000 pièces étendues sur le gazon, je me suis trouvé en présence de l'Empereur, qui a bien voulu exprimer le regret de n'avoir pas su que je tenais quelquefois un fusil. Par quelques mots échangés, il a pu voir que je n'étais pas étranger à la chose. Ce soir, le bruit circule que, demain, l'on doit refaire une seconde chasse en mon *honneur*. C'est ainsi que l'on dit. Cela me paraîtrait une gracieuseté de premier ordre : l'Empereur en est bien capable.

Parlons de votre exil. Les détails que je vous ai donnés se confirment. Le chiffre de la mortalité dans le département de la Seine est insignifiant. Personne ne s'occupe plus de statistique mortuaire. Yrvoy, à qui je demandais ce matin quelques détails, m'a dit qu'on ne rassemblait plus maintenant les décès que par semaine. Vous pouvez donc venir le 27, comme vous vous le proposiez. Je présume que nous dînerons avenue d'Antin le 28.

A mardi. Je vous embrasse tous trois.

NÉLATON.

Le dimanche 26 novembre, l'invité des souverains assistait à la représentation de la fameuse revue intitulée *Les Commentaires de César*. Le programme imprimé sur satin, dont il rapportait un exemplaire, précieusement conservé depuis par sa famille, nommait les interprètes de la pièce, dont le comte de Massa était l'auteur. Celle-ci comptait comme actrices la marquise de Gallifet, la princesse de Metternich, la comtesse de Pourtalès, Mme Bartholoni et la baronne de Poilly, tandis qu'au nombre des acteurs avaient pris rang, autour du Prince Impérial

en personne, le marquis de Gallifet, le général Mellinet, le baron Lambert, le vicomte Aguado, le marquis de Las Marismas, le comte de Solms, le comte Davilliers, le marquis de Caux, le prince de Reuss, le vicomte d'Espeuilles, M. Blount, le vicomte de Fitz-James et le jeune Louis Conneau. « L'orchestre était tenu » par le prince de Metternich, et Viollet-le-Duc faisait fonction de souffleur. Le spectateur de cette représentation n'éprouva certainement pas, ce soir-là, l'ennui que sa Camille redoutait pour lui à Compiègne. A d'autres moments, regretta-t-il son chez lui et le joug familier de sa profession ? C'est bien possible. Tant de clients avaient dû se morfondre à sa porte pendant une absence de sept jours comme celle-là ! Désormais, l'Europe tout entière était tributaire de son diagnostic et de son habileté opératoire. L'héritier du trône de Russie n'avait-il pas eu récemment recours à lui après l'Empereur des Français ? Le mal était incurable, et le maître était revenu de Nice sans avoir pu rappeler à la vie un malheureux jeune homme de vingt ans, condamné sans appel (janvier 1865). Mais cette déconvenue n'avait atteint en aucune façon un prestige fondé sur tant d'autres guérisons retentissantes. Nélaton restait l'arbitre souverain de l'humanité souffrante.

Les derniers jours de l'année 1865 apportaient une joie au père de famille. Il trouvait un mari pour sa Juliette. L'été précédent, parlant de la jeune fille, sa mère s'était laissée aller à écrire : « Elle est gaie et gentille; elle est évidemment bonne à cueillir. » L'homme appelé à détacher cette fleur de sa tige était un voisin de campagne des propriétaires du Déluge. Les parents d'*Octave* Joly de Bammeville *(Fig. 236)* possédaient un domaine contigu au village de Marcoussis, dénommé Bellejamme, où ils passaient toute la belle saison. La famille, qui jouissait d'une belle fortune gagnée dans l'industrie, appartenait à la religion protestante. Mais un prêtre catholique, en relations amicales

avec elle, s'était chargé de la demande du jeune homme, qui, après quelques entrevues, avait été agréé. Il faisait sa démarche officielle auprès de ses futurs beaux-parents le jeudi 14 décembre 1865. Les fiançailles duraient deux mois à peine. Le contrat se signait, à l'issue d'un grand dîner avenue d'Antin, le 11 février 1866. Le lendemain 12, le mariage était prononcé, à la mairie du 8[e] arrondissement, par le maire Abel Laurent. La double cérémonie religieuse requise par la différence de religion des conjoints n'avait lieu que le jeudi 15. La première bénédiction leur était donnée au temple de Panthemont, et la seconde à Saint-Pierre de Chaillot. Le dimanche suivant, au sortir de la messe des Tuileries, leur contrat était présenté à la signature de l'Empereur et de l'Impératrice, qui félicitaient avec bienveillance le marié et son beau-père, présents à cette formalité honorifique.

Après le mariage de sa fille, mon grand-père se mettait activement en quête de la propriété de campagne, capable de lui procurer une belle chasse, qu'il désirait depuis plusieurs années pour remplacer le Déluge. Ce domaine familial, dont il s'était contenté autrefois, ne répondait plus à ses goûts. Il avait décidé d'en abandonner sa part à son beau-frère et de se pourvoir ailleurs. Dès le mois de mai 1866, il a trouvé son affaire. Il s'agit d'une terre en Seine-et-Marne, à proximité de Paris. C'est l'ancienne *abbaye de Malnoue*. Ce bien, qui appartenait à la marquise de Brévannes, se compose de 300 hectares environ, dont 170 boisés et le reste en culture. Une vieille habitation, entourée d'un parc clos de murs, touche à un corps de ferme, au-dessus duquel s'étendent encore des appartements logeables. Les bois regorgent de faisans et de lapins; la plaine, de perdreaux et de lièvres. Un obstacle assez sérieux pourrait empêcher l'affaire. C'est que toute la chasse est louée pour un an ou deux; mais le locataire s'efface gracieusement et renonce à une

partie de ses droits. Avant de conclure l'acquisition de ce domaine, mes grands-parents, d'accord avec mon oncle Héluis, procèdent à la liquidation de leur possession indivise du Déluge. Ma grand'mère cède sa part à son frère. Le contrat est signé sur les lieux le 21 juin. Après quoi, les pourparlers relatifs à l'achat de Malnoue aboutissent à une entente avec la vendeuse, et l'acte consacrant cette entente est signé le 18 juillet. Mes parents ont émigré avec moi, depuis le début du mois, à Villers-sur-Mer, où ma grand'mère est venue les rejoindre avec sa petite Marguerite. C'est là qu'elle apprend l'événement, le jour même de sa réalisation, par une lettre de son mari écrite la veille, dont voici les termes.

17 juillet 1866.

Ma chère enfant,

Tu attendais hier une lettre et de grandes nouvelles. Je n'ai pu encore t'en donner; car je n'ai pas encore signé. Certaines difficultés se sont présentées et ont amené ce retard. Une, entre autres, portant sur la contenance de la propriété. Une erreur du clerc, découverte seulement après bien des recherches, indiquait un déficit de 13 hectares; tu comprends que l'on ne pouvait accepter une telle différence. Enfin, tout a été retrouvé; tout a été bien convenu, et nous avons pris un dernier rendez-vous pour demain mercredi, 4 heures: ainsi soit-il.

Parlons maintenant de vous. A chaque heure de la journée, nous nous représentons la vie de nos habitants de Villers. 1° On se lève tard. 2° On prend du café d'auberge. 3° On fait des projets pour la journée. 4° On ne les exécute pas. Puis, viennent les costumes, les bains, les repas autour de la table longue, qui nous rappelle si bien nos tables de collège, etc.

Je ne te dis rien de notre vie. Toto a dû te tenir au courant. Je profite des quelques soirées qui me restent pour terminer ce livre dont je m'occupe depuis quelque temps [1].

Quels sont tes projets? Viendras-tu chercher Charles, ou bien devra-t-

(1) Il s'agit sans doute de la nouvelle édition des *Eléments de pathologie chirurgicale*, dont le 1er volume paraissait en 1866.



Fig. 172. — Nélaton, par Pierre Petit (vers 1862).

on te le conduire? J'ai peine à croire que la marquise [1] me laisse un jour de liberté. Si cela est, cependant, je partirai peut-être un samedi soir.

Embrasse bien nos chers enfants, grands et petits.

NÉLATON.

En ce mois de juillet 1866, Villers a attiré autour de mon père et de ma mère une nombreuse société de parents et d'amis. Nous occupons une maison dénommée « villa de la Plage », qui est alors une des premières constructions s'élevant au bord de la route, près de la mer, à l'entrée de la jeune station balnéaire, du côté de Trouville. Nous avons pour voisine, dans un des chalets les plus proches du nôtre, la famille Gaillard. Le chef de cette famille, Emile Gaillard, est un ami de mon père, qui partage sa passion pour « le bibelot » et qui ne collectionne pas avec moins d'ardeur que lui les vieilles tapisseries, les vieilles faïences et les vieux meubles. Ma grand'mère n'est arrivée que le 14 juillet; mais elle a été précédée par la famille Héluis, installée non loin de nous, dans une villa sœur de la nôtre. Le ménage Joseph Delaville et la famille Frédéric Moreau font encore partie de la colonie, qui ne manque pas d'animation. Mon père a procuré à ma mère le plaisir de se promener dans sa propre voiture, qu'il a fait venir de Fère avec le petit cheval qu'elle conduit elle-même. Les promenades alternent avec les séances de peinture. Les jolis « motifs » abondent dans les herbages tels que le « pré Saucisse », qui a déjà fourni, l'année d'avant, à l'élève d'Auguste Bonheur le cadre d'un joli tableau d'animaux. Le « pré Fauvel » n'a pas moins d'attraits pour les peintres, et la tante Héluis y plante son chevalet à côté de celui de sa nièce. Mon père qui, la saison précédente, a rapporté de Villers une belle moisson d'aquarelles, dont l'une a figuré, à côté d'une *vue prise à Marcoussis*, au Salon de 1866, trouve encore, pendant cette nouvelle campagne, de quoi enri-

(1) C'est la marquise de Pomereu, qui, après une douloureuse maladie, succombait le 25 août 1866.

chir ses cartons. Notre location expire avec le mois de juillet et, le 1er août, nous quittons la mer. On avait espéré jusqu'au dernier moment, dans la famille, une visite de son chef. Mais, mon grand-père a coupé court à cet espoir par une lettre adressée à son gendre le 27 juillet, dans laquelle il le rassure, par la même occasion, sur la nouvelle épidémie de choléra dont on parle depuis quelque temps, qui, d'après lui, ne mérite pas qu'on s'en préoccupe.

Mon cher Adolphe,

Je vois avec un vif plaisir que toute notre petite colonie se porte très bien ; et c'est avec un vif déplaisir que je me vois forcé de renoncer à un subespoir de visite, que je voulais vous faire au bord de la Manche.

J'aurais voulu répondre avec un chiffre à la question que vous me posez. Je ne puis le faire ; mais voici des données approximatives, qui peuvent presque tenir lieu du chiffre officiel. Tous mes amis médecins placés à la tête de services hospitaliers et très répandus dans la pratique de la ville s'accordent à dire que l'épidémie, qui d'ailleurs n'a jamais pris de grandes proportions, est en voie de décroissance depuis une semaine environ. On voit 5 ou 6 *admissions* par jour dans les hôpitaux qui reçoivent le plus de malades. Sur ce nombre, plus de la moitié guérissent. Ici, l'opinion publique ne s'occupe plus de l'épidémie et, sous ce rapport, il y a une grande différence avec ce que nous voyions il y a un an. En résumé, chances fâcheuses extrêmement faibles, qui ne l'emportent guère sur celles auxquelles nous sommes exposés depuis plus d'une année. Car, pendant le cours de cet hiver, il y a toujours eu quelques cas isolés. Je ne dirai pas que vous pouvez revenir à Paris passer huit jours sans danger ; mais je resterai dans le vrai en disant que les dangers se présentent en proportion presque infinitésimale.

Ceci bien établi, je vous dirai deux mots de moi ; et ces deux mots, vous les devinez. Vie agitée, un peu préoccupée : visées prochaines et aspirations au repos. Bonheur, malgré ces petites particularités, en pensant aux bons moments que nous passons ensemble. Bonheur en pensant à cette vie pleine de satisfaction et d'affection qui est la nôtre.

A prochainement. Je vous embrasse, vous, Camille et Etienne.

Nélaton.

J'écris un mot pour Pauline.

Le « mot » pour ma grand'mère, inséré dans la lettre qu'on vient de lire, était le suivant.

Mon cher enfant,

Je viens d'écrire deux mots à Adolphe, et tu verras par ce que je lui dis que tout va bien chez nous, hommes et choses. Notre bon frère Jules et Toto me tiennent compagnie, et le temps s'écoule ; mais, je ne puis te cacher qu'il me semble long.

J'ai été hier à Malnoue. Je suis de plus en plus satisfait de notre acquisition, depuis que je connais la propriété. Et tu passeras par les mêmes idées que moi ; car il est bon que tu saches que tu ne connais pas la plus belle partie de la terre. J'espère pouvoir t'en faire les honneurs un de ces jours. Tu ferais bien peut-être de venir chercher Toto et Paul. Dis à la petite que sa lettre m'a fait bien plaisir, et que je compte bien sur elle pour repasser ma géographie des mers de l'Europe.

Adieu ; je t'embrasse bien.

Nélaton.

Si tu te décides à venir prendre tes deux voyageurs, préviens-moi immédiatement par un télégramme.

En réponse à cet appel de son mari, ma grand'mère partait tout de suite pour Paris. Elle rentrait à Villers le 31, ramenant avec elle son fils Charles, accompagné de son ami Paul Hérelle, et aussi sa fille Juliette, grosse de quatre mois et demi. Aussitôt après le départ de mes parents, elle se transportait avec son monde sur la plage d'Houlgate, dont elle raffolait. De cette nouvelle résidence, elle écrivait à son mari une lettre respirant la joie. « Nos deux écoliers, disait-elle, sont constamment à pêcher ou à nager. Ils sont, du reste, très dociles et très raisonnables. Juliette va très bien, et elle se permet la pêche aux crevettes en compagnie de sa mère et de sa sœur Marguerite, que tu trouveras bien noire, mais en bien bon état ». Malgré ses charmes, ce séjour à Houlgate ne durait qu'une huitaine de

jours environ. Le père apprenait que sa famille allait s'embarquer pour Cherbourg. Il s'efforçait de l'en dissuader.

... Je vois que vous proposez d'aller à Cherbourg par le Hâvre. Cela est possible ; mais il est bon de compter sur une traversée fort mauvaise : 1° parce que cette traversée est rarement bonne ; 2° parce que, depuis quelque temps, la mer est fort mauvaise. Si vous tenez tant à aller à Cherbourg, vous feriez mieux d'aller prendre le chemin de fer à Lisieux. Si tant est que vous désiriez beaucoup faire une excursion dans un pays que vous ne connaissez pas, vous pourriez également vous rendre à Saint-Malô et, par la même occasion, visiter Dinard, qui n'est qu'à une demi-heure de Saint-Malô...

Le reste de la lettre est relatif à une visite faite à Napoléon III par son chirurgien. Il faut qu'on sache que, par décret du 23 mai 1866, le consultant des années précédentes avait été nommé *chirurgien ordinaire de l'Empereur*. Depuis son séjour à Compiègne, on ne jurait que par lui aux Tuileries. Au début de l'année (12 janvier 1866), le jeune Prince Impérial, auquel il avait été appelé, je crois, à donner quelques soins, lui avait fait cadeau d'un grenadier modelé par lui sous la direction de Carpeaux. Il lui avait donné en même temps sa photographie, placée dans le même cadre qu'un dessin de sa main, représentant un cheval, daté du 18 octobre 1865. Les lamentables tergiversations de notre politique extérieure aboutissaient, on le sait, dans l'été de 1866, au cataclysme de Sadowa (3 juillet), gros de conséquences redoutables pour nous. Le mauvais état de santé de l'Empereur n'avait pas été étranger aux fautes de sa diplomatie. Etudiant l'état de la France au moment de la défaite des Autrichiens, M. de la Gorce a écrit, dans son *Histoire du Second Empire* : « Napoléon traversait déjà les premières crises de l'affection rhumatismale et néphrétique qui devait, trois semaines plus tard, inspirer à son entourage de véritables inquiétudes ; et la douleur étreignait son corps autant que la



Fig. 173. — Nélaton, par Carjat (1862).



Fig. 174. — Nelaton, par Trinquart (1862).



Fig. 175. — Nélaton, par P. Petit (1862).



Fig. 176. — Nélaton, par P. Petit (1862).

politique usait son esprit ». L'historien le représente « valétudinaire et abattu, incapable de préciser sa volonté et plus incapable encore de l'imposer ». Dans les premiers jours d'août, le malade, sans égard pour un avis contraire de l'homme dont il était censé suivre les conseils médicaux, était parti spontanément pour Vichy. Le jour où il écrivait à sa femme la lettre dont on a lu la première partie, mon grand-père venait d'être mandé par l'Impératrice à Saint-Cloud. Il poursuivait son message par une pointe contre le goût de sa Pauline pour le voyage; puis, il commentait l'appel de la souveraine; après quoi, enfin, il revenait à ses affaires personnelles.

... Je ne te donne aucun détail sur notre vie. Jules et moi, nous nous réunissons à l'heure du dîner, et nous causons tranquillement, comme deux hommes qui n'ont pas cette fièvre de mouvement si répandue à notre époque. Aujourd'hui est, cependant, pour moi un jour marqué par une particularité. L'Impératrice me fait appeler à Saint-Cloud. Une voiture doit venir, dans un instant, me prendre. Arrivant au palais à 6 heures, il est probable que je serai retenu à dîner par Sa Majesté. Je ne sais ce qui motive aujourd'hui cet appel de l'Impératrice, le prince impérial étant maintenant à Vichy. Il ne serait pas impossible que l'on désirât ma présence à Vichy, l'Empereur ayant quelques légers dérangements de santé. S'il en est ainsi, tu l'apprendras probablement par les journaux; mais, garde-toi bien de ne rien dire. Le moindre mot de ta part, lorsqu'il s'agit de l'Empereur, prend une importance extrême. Ainsi donc, mutus, ou mieux *muta :* tu demanderas à Charles ce que cela veut dire.

Tout va bien à Malnoue ; mais, il est bien à désirer que nous arrêtions nos plans dans un délai peu éloigné. Mme de Brévannes m'a paru disposée à quitter la place assez prochainement. Je n'ai pas combattu son projet. Inutile de te dire que je suis de plus en plus satisfait de notre acquisition.

Embrasse bien tout notre monde. *Reviens pas trop tard.*

NÉLATON.

Tu peux dire à Charles que sa pêche en mer ne présenterait pas tout l'agrément qu'il en attend. Il aurait probablement un affreux mal de mer; ce qui changerait beaucoup la physionomie de cette partie de plaisir.

En arrivant à Saint-Cloud le 8 août, le chirurgien de l'Empereur avait la surprise d'y trouver son auguste client, rentré précipitamment de Vichy. Ce brusque retour, annoncé par la presse, intriguait et inquiétait tout le monde. De Fère, où il venait de s'installer avec les siens, mon père écrivait à mon grand-père, le 13 août : « Les nouvelles de l'Empereur données par les journaux paraissent meilleures; mais qu'a-t-il eu qui ait pu motiver ce brusque départ de Vichy ? C'est ce que nous nous demandons. A ce propos, nous nous sommes bien rappelés le conseil de n'y pas aller que vous lui aviez donné au printemps ». La maladie du souverain empêchait son chirurgien de partir avec sa femme pour Fère le 25, comme il en avait formé le projet. Ma grand'mère nous rejoignait sans lui.

Elle amenait avec elle son Charles, alléché par les chasses de son beau-frère, et sa petite Marguerite, récemment affublée du sobriquet de *Gogotte*, qui trouvait en moi le meilleur partenaire de ses jeux. Sous la surveillance de ma gouvernante anglaise, Jane Dawson, qui m'avait reçu des mains de ma nourrice et m'entourait d'une tendre sollicitude tout en m'apprenant sa langue maternelle, qu'elle avait déjà enseignée autrefois à ma mère, j'initiais cette camarade de mon âge au tir à l'arc, ma distraction favorite du moment. Nous nous livrions à cet exercice, encouragé par mon grand-père, qui l'avait pratiqué lui-même pendant son enfance, dans une allée écartée du jardin, où mon père avait fait aménager une « butte » garnie de paille, pour recevoir nos flèches. Pendant que Gogotte tirait à l'arc avec son neveu, son grand frère tuait des perdreaux sur la plaine de Saponay ou des chevreuils à la forêt de Fère. Le mercredi 5 septembre, mon grand-père, que nous avons déjà entendu soupirer sous le poids de ses fatigues, s'arrachait pour toute une fin de semaine au fardeau de ses occupations professionnelles et s'accordait, pour la première fois, trois jours con-

sécutifs de répit au sein de sa famille. C'étaient trois journées de bonheur. Ce bonheur, hélas, était suivi bientôt d'un lamentable lendemain. Le mercredi 19 septembre, ma tante Juliette et son mari étaient attendus, à leur tour, à Fère, par mes parents. Ils devaient quitter Bellejamme au début de l'après-midi. Dans la matinée, Octave Joly de Bammeville, qui surveillait pour son père l'exploitation de son domaine, avait accompagné une voiture de grain à la ville voisine de Montlhéry; il assistait au déchargement de la cargaison lorsque, par je ne sais quel malencontreux hasard, il se trouvait pris entre un mur et le chariot, qui lui broyait le crâne. Il expirait sur le coup. Instruits du fatal accident, mes parents entouraient leur sœur de leur affection compatissante. Un premier service funèbre était célébré, le 22, par un pasteur mandé à cet effet, à Marcoussis, dans la demeure même du défunt; après quoi, sa dépouille était transportée à Paris et bénite au temple de la rue Saint-Antoine, avant d'être conduite au cimetière. La pauvre veuve suivait, presque tout de suite, sa mère dans sa nouvelle résidence de Malnoue, où la tendresse des siens s'efforçait d'adoucir sa douleur. Elle y passait octobre et novembre. Puis, le terme de sa grossesse approchant, elle rentrait à Paris sur la fin de novembre. Le 14 décembre, elle accouchait d'une petite fille, qui recevait le nom d'*Octavie*.

Après la triste cérémonie qui leur avait fait quitter Fère, mes parents étaient retournés dans leur maison de campagne et y étaient restés jusqu'à la Toussaint. Mon père y avait été occupé de l'acquisition d'une nouvelle propriété. C'était un vaste massif forestier, distant de chez nous de deux lieues et demie, et faisant partie, comme Romont, convoité passagèrement par mes grands-parents l'année précédente, des biens mis en vente par les héritiers du duc de Coigny. Situé sur les terroirs de Coincy, de Villeneuve-sur-Fère et de Beuvardes, ce bois

était connu sous le nom de *la Tournelle*. L'achat avait été conclu le 30 septembre 1866. L'acheteur faisait, quinze jours après (14 octobre), les honneurs de son domaine à son beau-père. Mon grand-père était assez heureux pour y tuer le premier chevreuil abattu dans la propriété depuis son acquisition. Ma grand'mère, qui avait accompagné son mari, son beau-frère et son fils à cette inauguration de chasse, partageait avec les chasseurs, dont ma mère faisait partie, un déjeuner en plein air, gaiement absorbé auprès d'une ancienne plâtrière percée au milieu de la forêt, dans le voisinage de laquelle on projetait déjà de bâtir un pavillon d'habitation. Mon père chargeait de l'édification de cette demeure son homme d'affaires, Emile Fonte, qui, en sa qualité d'ancien agent voyer, possédait quelques notions d'architecture. Fonte s'occupait, tout d'abord, de la construction d'un chemin reliant la propriété à la grande route de Fère à Beuvardes; car toute voie d'accès praticable faisait défaut, et il avait fallu négocier avec les voisins pour en établir une à travers leurs terres. Mon père ne quittait Fère, pour se rendre à Malnoue, où ses beaux-parents le désiraient, qu'entièrement tranquille à cet égard.

Le chalet de la Tournelle se bâtit pendant l'année 1867. A l'automne, le garde Clément, logé jusque-là dans l'ancienne plâtrière, est à même de s'y installer. Il a pour compagnon, de la mi-septembre à la mi-novembre, un peintre ami de mes parents, qu'a tenté cette retraite forestière, et qui y exécute un grand tableau de chasse. Ce peintre, que mon père a connu par Todd, est un Allemand qui a fait ses études artistiques à Paris, dans l'atelier de Couture. C'est un animalier d'un talent remarquable, qui s'appelle Otto Weber. Il traite aussi la figure avec succès, et l'ami qui l'a reçu, l'hiver d'avant, dans son intérieur de la rue Saint-Georges lui a demandé un portrait de sa femme, qu'il a peinte à l'aquarelle, tirant l'aiguille au coin de la che-



Fig. 177. — Pauline Nélaton (vers 1862).

minée de son salon *(Fig. 199)*. L'été venu, il a suivi ses hôtes dans leur maison de campagne, et il a exploité avec fruit plus d'un motif pittoresque des environs. Avant d'émigrer à la Tournelle, il a peint pour cette demeure un *Hallali de sanglier*, destiné à décorer la cheminée du garde ; mais l'œuvre est si réussie que son propriétaire, jaloux d'en conserver pour lui-même la jouissance, la fera encadrer et l'accrochera à la place d'honneur dans la grande salle de son rendez-vous de chasse. Clément, dont la figure apparaît dans un coin de cette toile, pose à nouveau pour une *Curée de chevreuil*, que l'artiste exécute pendant son séjour dans les bois. Le tableau sera exposé au Salon de 1868 et jouira d'un succès mérité. Ronflot et Finette, les deux chiens qui y sont portraiturés, sont de fameux limiers pour le sanglier. Le peintre, qui nourrit des instincts de chasseur, s'est flatté de tuer une de ces grosses bêtes sous leur nez. Mais cet espoir est déçu. Les sangliers lui échappent toutes les fois qu'il se mêle de s'attaquer à eux avec une autre arme que son pinceau.

De même que la cheminée du garde, celle de la grande salle de la Tournelle était un vaste foyer coiffé d'une hotte monumentale. Tandis que l'œuvre d'Otto Weber, promise à la première, changeait d'affectation, ma mère, qui avait assumé la décoration de la seconde, s'acquittait de sa tâche sans que son travail déviât de son but. La composition qu'elle avait imaginée appartenait au domaine de la fantaisie. Deux lévriers se regardaient de chaque côté d'un tronçon d'arbre, surmonté d'un faucon, qui supportait un cartouche contenant les initiales de la famille ; le tout relié par un enroulement de banderoles chargées d'une signature et d'une date. Pendant que son pavillon de chasse se décorait et se meublait, mon père procédait à l'aménagement de son bois en coupes réglées et au percement de chemins propres à son exploitation. Sa chère Tournelle

accaparait à tout instant ses pensées. Malnoue n'occupait pas moins ses nouveaux propriétaires. Mon grand-père, ravi de son acquisition, ne manquait aucune occasion de visiter le domaine et d'en jouir. Mais bien rares étaient les heures où il s'appartenait assez pour s'offrir ce plaisir et ce délassement.

Au début de 1867, une grave préoccupation est venue l'assaillir. Le Prince Impérial est malade. Il souffre d'une douleur dans la hanche, et il boite. Le 10 février, Conneau a expédié avenue d'Antin un mot disant : « Soyez assez bon pour venir voir le Prince demain lundi à 10 heures. » Un mois se passe dans l'observation anxieuse d'un état inquiétant. Dans les premiers jours de mars, des indices certains ont enfin démontré au praticien qu'un abcès profond est la cause de la claudication et de la fièvre qui l'accompagne. Le souverain est averti qu'une opération s'impose et, le 4 au matin, son chirurgien y procède avec son habileté coutumière. Un flot de liquide purulent, accumulé « entre le grand trochanter et le col du fémur », s'écoule par deux incisions pratiquées successivement. Le soir même, l'opérateur, justement fier du résultat de son diagnostic, expliquait à sa famille la nature de son intervention et, un crayon à la main, désignait l'emplacement exact de l'abcès ouvert par son bistouri. Son dessin passait entre les mains de mon père, qui, quelques semaines plus tard, le prince une fois guéri, réclamait sur ce document d'histoire une signature de son auteur ; mais, prise d'inadvertance, la main qui le datait, après l'avoir signé, commettait une erreur et écrivait « *4 avril 1867* », au lieu de *4 mars*. Malgré la réussite de l'opération, le malade continuait quelques jours à souffrir et à préoccuper son chirurgien. Au commencement de mai, celui-ci suggérait aux parents son transfert à Saint-Cloud. L'Empereur s'empressait de déférer à son avis et, le jeudi 2, prenait les devants avec sa daumont, dans laquelle il l'avait fait asseoir à ses côtés. Ils procédaient

ensemble à l'installation du jeune convalescent. Après un mois de séjour au grand air, la guérison était complète. Alors, le souverain, impatient de témoigner sa reconnaissance au sauveur de son enfant, l'appelait aux Tuileries et lui remettait les insignes de *grand-officier de la Légion d'honneur*. C'était le samedi 8 juin. Par une attention touchante, Napoléon se dessaisissait, à cette occasion, d'un précieux souvenir de famille; mon grand-père rapportait sur sa poitrine la décoration même arborée autrefois par le « grand Empereur » en personne.

Cinq jours avant la remise de cette croix, une autre distinction non moins enviable avait été décernée par l'Institut à l'homme qui venait de solliciter ses suffrages. L'Académie des Sciences l'avait honoré de ses bonnes grâces en lui donnant la place vacante dans son sein depuis la mort de Jobert de Lamballe. La lutte avait été chaude. Six candidats étant sur les rangs, la section de médecine et chirurgie avait établi, le 27 mai, leur présentation dans l'ordre suivant :

1re *ligne ex æquo* : Jules Guérin et Sédillot.
2e *ligne ex æquo* : Laugier et Nélaton.
3e *ligne* : Maisonneuve.
4e *ligne* : Huguier.

Le vote de l'Académie, recueilli le 3 juin, avait donné lieu à trois tours de scrutin. Les votants se trouvant au nombre de 58, 30 voix avaient été nécessaires pour la validité de l'élection. Les suffrages s'étaient répartis de la manière suivante.

1er *tour*.

Laugier, 20 voix.
J. Guérin, 13 —
Sédillot, 13 —
Nélaton, 12 —

2e tour.

Laugier, 21 voix.
Nélaton, 18 —
J. Guérin, 10 —
Sédillot, 9 —

3e tour.

Nélaton, 32 voix.
Laugier, 26 —

Nélaton avait été élu au 3e tour. L'approbation officielle de son élection était donnée le 8 juin; il prenait séance le 17.

Sur ces entrefaites, la famille, qui, pendant ces événements, villégiaturait à Malnoue, quittait ce lieu où elle s'était passionnée pour la peinture sur faïence, prônée par la tante Héluis; et puis, partait encore une fois pour Villers-sur-Mer. Ma grand'mère y suivait mes parents, et son mari souffrait de la solitude. Le 23 juillet, il écrivait à la chère absente :

Mon cher enfant,

Nous sommes toujours bien tranquilles, trop tranquilles, avenue d'Antin. Pas le moindre bruit ; pas le moindre enfant qui grimpe ou qui renverse son verre sur la table. La seule chose qui nous fasse prendre patience, c'est cette vie remplie par les affaires et les préoccupations. Chaque matin, nous nous réjouissons en voyant briller le soleil et, au bout d'une heure, nous gémissons en voyant s'assombrir le ciel. Dimanche dernier, Toto est allé à Châtenay avec M. Hérelle et ses petits amis. Jules et moi sommes allés à Malnoue déjeuner, et nous sommes revenus dîner à Paris, comme deux vieux garçons...

Je voulais partir samedi soir [pour Villers]; mais il sera plus raisonnable d'attendre quelques jours pour te revoir. Embrasse bien tout notre monde de ma part.

Nélaton.

A peine rentrée de Villers, ma grand'mère repartait en Suisse, pour y rejoindre sa fille Juliette, en villégiature du côté de Vevey. La santé du Prince Impérial, toujours un peu fragile malgré l'excellent résultat de son opération, tenait son chirur-



Fig. 178. — Nélaton, par Dantan jeune (1863).



Fig. 179. — Nélaton et Garibaldi.



Fig. 180. — Nélaton, par Carjat (1863).

gien sur le qui-vive. En l'absence de l'Empereur et de l'Impératrice, qui quittaient Paris le 18 août pour la fameuse entrevue de Salzbourg, concertée avec François-Joseph, l'enfant était resté avec le général Frossard, son précepteur, au camp de Châlons. Corvisart l'assistait de ses soins médicaux et rendait compte de son état au maître, dont il sollicitait les avis. Deux de ses lettres parvenaient successivement à celui-ci. La première racontait certains exercices équestres, peut-être un peu prématurés, auxquels l'intrépide petit prince s'était livré.

Quartier impérial, camp de Châlons,
mardi 20 [août 1867.]

Mon cher maître,

Je tiens à vous donner quelques nouvelles du Prince, auprès duquel l'Empereur m'a donné l'ordre de me rendre pendant le voyage de LL. MM. en Autriche. Il va sans dire que l'escharre est tombée depuis longtemps, et que le travail de cicatrisation a marché. La petite plaie n'a pas 3 millimètres d'étendue et est tout à fait superficielle. Le noyau d'induration externe entre les deux ponctions a encore diminué. Dans la station debout seulement, on sent encore profondément, en donnant une grande attention, une très légère induration due à l'ancien foyer : tout cela, diminuant à vue d'œil. Etat, en somme, très satisfaisant, comme état local, et comme état général également.

Le Prince a, comme vous savez, passé la revue du 15 août, avec l'Empereur et à cheval. Départ au pas; retour au pas; à peine un temps de trot. Aucune fatigue.

Hier, il y avait manœuvre, simulacre d'attaque et de défense, à 7 ou 8 kilomètres. Le Prince s'y est rendu en voiture. Il a assisté à cheval à l'action, restant immobile la majeure partie du temps. Dix minutes au pas pour aller à une autre position; vingt mètres au petit galop pour aller à la rencontre du général en chef, afin de remercier les troupes; puis, montée en voiture et retour au camp. *Tout cela* prenant deux heures. Et rentrée à 9 heures du matin.

Dans deux ou trois jours, — le Prince revient dans cinq, — il y a une manœuvre de cavalerie. Le prince désire, ainsi que le général, y assister à cheval dans la mesure exacte de ce que je viens de vous décrire. Est-ce pos-

sible? Voulez-vous, par retour du courrier, me donner votre avis, afin de régler d'avance ou de bonnes promenades, ou de petits repos plus ménagés, en vue de ce petit exercice de cheval nouveau, auquel les troupes sont très sensibles.

Mille amitiés, mon cher maître, et croyez-moi votre bien dévoué.

B[on] CORVISART.

Une seconde lettre, qui a suivi celle-ci, ne porte point de date, mais doit avoir été écrite le 24. Elle relate quelques phénomènes ennuyeux, tels qu'un peu de claudication et de céphalalgie; puis, un écoulement séreux assez abondant, s'échappant de la surface cicatricielle. Elle se termine par l'annonce du retour du prince à Saint-Cloud pour le lendemain, ce retour devant coïncider avec la rentrée de l'Empereur à Paris. Les derniers mots sont : « Je vous enverrai une dépêche pour voir le prince avec M. Barthez, que je préviendrai aussi; et j'enverrai la voiture. Nous nous retrouverons avec M. Conneau à Saint-Cloud. »

Barthez était le médecin qui assistait le chirurgien impérial dans les soins à donner au jeune malade. Il partait bientôt avec ce dernier pour Biarritz, d'où il renseignait, à son tour, son confrère et ami sur l'état du Prince. J'ai sous les yeux deux lettres de lui, dont la première est du 11 septembre. Il y impute sans ambages aux imprudences que le général Frossard a permises à son élève les retards que subit la guérison de ce dernier.

... La santé générale se rétablit; la jaunisse a disparu; les déjections sont naturelles et bilieuses; l'appétit est suffisant, quoique encore peu énergique. La figure est encore un peu pâle, et le teint n'est pas encore ce que je voudrais. Mais, l'entrain est bon; le moral va bien; le désir de mouvement est considérable, et il me faut une attention bien soutenue et une bonne dose de fermeté persévérante pour obtenir des mouvements modérés. J'y tiens cependant, et j'y tiendrai beaucoup, parce que le résultat de chaque jour indique la grande susceptibilité des tissus ci-devant malades. Avant hier, je n'avais réussi qu'à moitié à maintenir le Prince et, le soir

même, la fesse était plus grosse dans sa totalité, le trajet induré plus développé et un peu sensible, la cicatrice légèrement saillante.

Aussi, hier, j'ai tenu la courroie plus serrée. J'ai bien catéchisé Lamey, aide de camp qui remplace le général. J'ai obtenu des promenades en voiture avec très peu de marche. J'ai interdit tout mouvement brusque, toute course. J'y ai tenu par ma présence incessante auprès du Prince, et le résultat a été très manifeste; si bien qu'hier soir, la cicatrice se déprimait de nouveau, la fesse était peu grosse, le trajet induré insensible et diminué de volume. Ce matin, les choses sont au même état ou mieux.

Tout cela démontre la nécessité de tenir avec grande fermeté et sévérité à maintenir les mouvements dans une stricte limite d'étendue et de rapidité. Aussi, je me sens bien heureux d'avoir affaire à un aide de camp qui se laisse diriger. LL. MM. elles-mêmes me donnent toute liberté, et je suis heureux de trouver auprès d'elles Corvisart, qui m'appuie et les maintient elles-mêmes contre leurs entraînements. Si, par hasard, vous voyez le général, je vous supplie d'insister auprès de lui sur la nécessité de cette abstention de mouvement jointe à la nécessité non moins grande de faire respirer l'air le plus possible. Cette double nécessité, dont les deux éléments se contrarient un peu, est un obstacle à l'observance d'un régime régulier et mathématiquement tracé. Le général en a donné un à Lamey, avec ordre de ne pas s'en écarter. J'ai commencé par l'approuver; puis, après un jour ou deux, j'ai démontré la nécessité de donner un ou deux coups de canif dans ce contrat par trop algébrique et fort peu vital. Aussi, ce n'est pas sans chagrin que je pense n'avoir qu'un mois devant moi. Je vois déjà notre brave général brisant les fils de la trame que je tisse et, en même temps, les fils fort peu solides qui unissent le tissu cicatriciel. Aussi, j'enrage; pardonnez ce mot à mon organisme, que j'ai tant de peine à vaincre...

Barthez reprend la plume le 19 septembre. « Il me semble, dit-il, que nous continuons à gagner du terrain. L'état général du Prince est satisfaisant. Il prend assez bon teint, un peu d'embonpoint. Tout cela n'est pas aussi rapide que je voudrais; mais, en somme, il y a de quoi être satisfait pour douze jours de séjour ici. » Cette fois, c'est avec Corvisart que son savant confrère se trouve en désaccord. Corvisart préconise certains médicaments internes pour améliorer l'état général du malade.

Barthez croit l'air marin suffisant, « au moins pour le présent. » Dans un post-scriptum quelque peu amer, il s'écrie : « Ce scélérat de Corvisart insiste toujours pour son vin de gentiane et, si nous ne réussissons pas, gare la bombe! Refus de purger après la rougeole; refus de médicamenter pour une maladie de cette nature : je ne serai plus bon à jeter aux chiens. » Par bonheur, Biarritz produit le résultat attendu par Barthez, d'accord avec Nélaton. Le Prince rentre à Paris sérieusement amélioré par la mer. Il passe un bon hiver. Le 31 janvier 1868, l'Empereur, ravi du retour à la santé de son fils, qui semble définitif, éprouve le besoin de manifester encore une fois sa reconnaissance à celui dont le génie chirurgical fut sa Providence. Il fait venir de Sèvres une pièce de choix, et la lui envoie avec la plus chaleureuse des dédicaces.

Dans le courant de 1867, Nélaton avait accompli sa soixantième année. Ce n'était pas encore un grand âge. Les élèves de la Clinique espéraient garder quelque temps encore ce maître hautement apprécié. Grande était leur déception lorsqu'ils apprenaient que la Faculté avait reçu sa démission. Son apparence robuste cachait certaines défaillances physiques. Sa vue baissait; son coup d'œil commençait à manquer d'assurance. L'heure de la retraite avait sonné. Il était plus difficile de rompre avec la clientèle. Comment évincer des illustrations de la politque ou du barreau telles que Montalembert ou Berryer? Rejetterait-on Rossini ou la Patti? Fermerait-on sa porte à un ministre? A Baroche? A Drouyn de Lhuys? Au maréchal Niel? Refuserait-on une visite à la princesse de Metternich ou au comte de Golz? Il eût fallu commencer par s'excuser auprès de la famille impériale et de ses proches. Or, à la cour, on ne pouvait plus se passer de ce conseiller au diagnostic impeccable, doué d'une si parfaite affabilité. Le 16 janvier 1868, on y apprenait que la princesse Bacciochi venait d'être victime d'un accident en




Fig. 181 et 182. — Mme Moreau mère et Etienne (1863).




Fig. 183 et 184. — Etienne Moreau (1864).

Bretagne et, en toute hâte, l'Empereur mandait son chirurgien pour aller lui porter secours. Le grand écuyer, chargé de la commission, expédiait avenue d'Antin une lettre des plus pressantes.

Paris, le 30 janvier 1868.

Mon cher docteur,

La Princesse Bacciochi s'est, vous le savez peut-être, cassé la cuisse à Rennes. L'Empereur reçoit des nouvelles assez alarmantes sur son état, et vous prie de partir le plus tôt possible pour lui donner vos soins.

Je combine un train spécial avec la Compagnie de l'Ouest, et je vous ferai savoir l'heure du départ. Je vous écris cette première lettre pour que vous puissiez prendre vos dispositions. Ce départ ne pourra guère avoir lieu avant quatre ou cinq heures du soir.

Croyez, mon cher docteur, à mes sentiments bien dévoués.

Général FLEURY.

Le train qui emmenait auprès de la Princesse la Providence des Tuileries et de leurs familiers recevait en même temps, comme voyageuse, l'Impératrice elle-même, pressée d'entourer de sa sollicitude son infortunée parente, et heureuse aussi de s'entretenir à loisir avec le sauveur de son fils. La science ne fut sans doute pas étrangère à leur conversation. On parlait beaucoup, en ce temps-là, de la trichine, et mon grand-père prenait grand intérêt à l'examen microscopique de ce parasite humain. J'imagine qu'il en fut question entre lui et sa compagne de voyage. Car, quelques jours après, rentré à Paris, il recevait de son confrère Conneau un mot l'invitant, de la part de l'Impératrice, à « venir dîner aux Tuileries le vendredi 31 janvier à 7 heures, *en pantalons* », et exprimant l'espoir qu'il lui « montrerait la trichine ». Une autre fois, c'était sur la « lépidoptérotypie » que la souveraine l'interrogeait. Il en référait aussitôt à Milne-Edwards, qui s'empressait de fournir, par son canal, à la gracieuse Majesté tous les renseignements propres à satisfaire sa curiosité scientifique. Ainsi, le salon impérial entendait de

savants propos, colportés avec simplicité et bonhomie par l'hôte le moins soucieux de conquérir un auditoire par l'étalage de ses connaissances.

En l'accueillant dans son sein, l'Institut avait mis son nouvel élu en contact avec des savants dont les études, différentes des siennes, ouvraient à son esprit des horizons inconnus. Il recherchait leur fréquentation, se liait avec Wurtz, avec Jamin, avec Becquerel, et attirait chez lui le fameux agronome Thénard, dont la causerie suggestive captivait un soir toute la famille. Thénard patronnait alors la candidature à l'Académie du vétérinaire Bouley. A son tour, une vacance s'étant produite dans la section de médecine et chirurgie, Nélaton faisait une campagne énergique en faveur de son ancien concurrent Laugier. Chargé du rapport sur ses titres, il les présentait avec une chaleur d'autant plus grande que Laugier avait pour adversaire Jules Guérin, qu'il ne pouvait pas sentir. Le triomphe de son candidat était pour lui une victoire, dont il jouissait presque autant que de sa propre élection. On sait que toutes les classes de l'Institut se partagent les places pour les solennités oratoires de l'Académie française. Mon grand-père bénéficiait de billets pour la réception de Jules Favre (23 avril 1868). C'était une fête pour sa fille Juliette et son beau-frère Emile, appelés à en profiter tous les deux. La bienveillance impériale procurait de son côté d'autres spectacles à la famille. Ma grand'mère et les siens occupaient de temps à autre la « loge de service » aux Français ou à l'Opéra-Comique. Tant que Bacciochi avait gouverné les scènes officielles, le surintendant les avait comblés de ses munificences théâtrales. Il était mort depuis 1866, mais les attentions du souverain lui-même succédaient à celles de son surintendant.

Rarement, d'ailleurs, le titulaire de ces gracieusetés était à même d'en jouir en personne. A peine rentré de Rennes, il partait pour Sedan, puis retournait à Rennes. On l'appelait ensuite

à Genève; après Genève, à Angers, et, encore, à Niort. Tout cela pendant les deux premiers mois de l'année 1868. Il ne tardait pas à être question d'une expédition beaucoup plus lointaine et fatigante que ces déplacements compris, en général, dans les limites de la France. Il s'agissait d'un voyage à Stockholm. Un certain baron de Lœpner, affecté d'une tumeur à l'épaule, le mandait auprès de lui. Il acceptait de s'y rendre et, le 14 avril, il se mettait en route, accompagné de son fidèle Saurel. Il emportait une lettre du marquis de Moustier, ministre des Affaires Étrangères, l'accréditant auprès de ses agents diplomatiques, tant en Allemagne et en Danemark qu'en Suède et en Norwège. Une pièce du même genre, visant le personnel diplomatique allemand, lui était fournie par le représentant à Paris du roi de Prusse et de la confédération de l'Allemagne du Nord. M. de Golz avait été l'objet de ses soins empressés, et ne s'en montrait pas moins reconnaissant envers lui que son souverain, qui venait tout récemment d'expédier avenue d'Antin, comme gage de sa gratitude, un vase de porcelaine à son effigie. Munis des papiers propres à leur assurer un voyage sans désagréments, le maître et son compagnon quittaient Paris dans la soirée du mardi 14; ils arrivaient à destination le vendredi 17 au soir. L'homme que son client attendait avec impatience se hâtait d'aller prendre contact avec lui; après quoi, il saisissait une plume pour rendre compte à sa femme de son équipée.

Stockholm, vendredi 9 heures soir.

Mon cher enfant,

Nous venons d'arriver à Stockholm, en parfait état de santé et d'esprit, après un voyage très accidenté, mais exempt d'incidents, et même d'ennuis. Ici, à Stockholm, nous sommes en plein paradis terrestre, entourés d'un confortable peu connu en France. Je te donnerai les détails à Paris; je me borne à te faire savoir ce qui concerne nos personnes. Saurel a été un peu fatigué; mais il a pris le dessus. Quant à moi, je n'ai pas eu une heure de

fatigue. La lettre que Saurel vient d'adresser à Adolphe te renseignera sur notre itinéraire.

Je ne puis encore te rien dire de notre voyage quant à son résultat. J'ai vu ce soir notre baron ; mais je ne l'examinerai que demain matin. Je ne sais donc pas s'il y a lieu de l'opérer, *oui* ou *non*.

Il y a quelques instants, après un excellent dîner pris en tête-à-tête avec Saurel dans notre appartement, nous nous sommes bien entretenus de vous tous. C'était notre dessert.

Embrasse bien *tout notre monde*. Dis bien que notre vrai bonheur est de penser à vous tous... Adieu ; je t'embrasse bien. A prochainement, chère petite femme.

NÉLATON.

La lettre de Saurel à son ami contenait un récit détaillé de l'expédition.

Stockholm, 7 heures du soir.

Mon cher Adolphe,

Pendant que M. Nélaton rend visite à son malade au débotté, je te trace quelques lignes brèves, mais affectueuses, pour te dire que notre voyage s'est fait aussi heureusement que possible. M. Nélaton est superbe. Quelle admirable organisation ! Après ces quatre jours de voyage, il est aussi frais que s'il rentrait de Malnoue à Paris.

Quelques mots sur les incidents. Partis de Paris à 7 heures mardi, nous arrivons à Hambourg à 10 heures du matin mercredi : voyage fatigant à cause des nombreux changements de wagon. Repartis de Hambourg pour Kiel à 5 heures du soir, nous touchons à Kiel à 9 heures et, de là, le bateau nous emporte à Hoerser. Huit heures de traversée : légère indisposition de M. Nélaton, qui ne dure que dix minutes. Nous passons une partie de la nuit sur le pont, et nous arrivons en bon état à Hoerser. De là, quatre heures de chemin de fer pour atteindre Copenhague, d'où nous repartons pour Malmoë. Deux heures de traversée parfaite. Nous ne boudons pas en face de la mer, et nous touchons Malmoë, d'où nous partons, à 2 heures de l'après-midi, pour Jonkœping, où nous arrivons à 10 heures du soir. Là, nous nous couchons dans un excellent lit : nuit parfaite. Nous repartons le matin, à 7 heures, pour Stockholm, où nous arrivons il y a un quart d'heure à peine, pas le moins du monde fatigués, et très heureux de nous être munis de couvertures, de vêtements propres à nous garantir du froid : les



Fig. 185. — Nélaton, par Bertall (1864).

lacs, ici, sont encore gelés. Tel est, en quelques lignes, mon cher ami, le hulletin de notre expédition. Je n'ai pas voulu attendre à demain pour te donner de nos nouvelles. Le courrier part dans la nuit et, en remettant à demain, j'aurais perdu un jour.

Je ne te donne pas mes impressions de voyage d'une manière détaillée; le temps me manque. Nous causerons, au retour, de ce pays étrange, que nous venons de parcourir. Soyez tranquilles, nous nous soignons hien, et je veillerai sur cette santé si précieuse et si chère.

Présente mes souvenirs affectueux à ta femme; emhrasse bien fort Etienne, et crois à la vieille et profonde amitié de ton camarade

Saurel.

Le lendemain du jour où les deux lettres qu'on vient de lire étaient parties pour Paris, le chirurgien examinait son malade. Il jugeait le cas trop grave pour comporter une opération, et s'empressait d'annoncer son retour à sa famille; mais, ce retour subissait un léger retard du fait des prévenances dont le maître se voyait l'objet de la part de ses confrères suédois et du souverain de la Suède lui-même. Il expliquait à sa femme les réceptions qu'il se voyait contraint de subir.

Ma chère petite,

Le hut de notre voyage est atteint : j'ai vu notre malade. Il n'y a pas d'opération à lui pratiquer... Nous aurions voulu repartir aujourd'hui ; mais les médecins de l'école de Stockholm et de l'Université d'Upsal ont tenu à nous recevoir et à nous faire une réception officielle *digne de nous*. Ce n'est pas ce qui nous enchante le plus ; mais il a fallu nous résigner en apparence de bonne grâce.

Ce n'est pas tout. Le roi a tenu à me voir. Je me suis rendu à son palais ce matin. Nous avons causé assez longtemps. Enfin, il m'a invité à dîner pour demain J'ai cru devoir prétexter un empêchement, et il m'a laissé libre de réfléchir ou d'accepter, en le faisant prévenir par son médecin ordinaire. Tout bien considéré, *j'ai refusé*. Ainsi donc, nous partons demain matin à 6 heures. Saurel a donné notre itinéraire à Adolphe, qui te le communiquera. Tu verras que, sauf retard, nous pourrons être à Paris jeudi et, peut-être même, dîner ensemble.

Je ne suis pas sans penser beaucoup à vous tous, enfants, frère, femme, etc., tous confondus dans mon affection. A bientôt. Il est possible que nous arrivions avant cette lettre, ou en même temps qu'elle : auquel cas, elle sera nonavenue. Dans le cas contraire, elle m'aura servi à te redire combien je t'aime.

NÉLATON.

La lettre que Saurel adressait, le même « samedi soir », à son ami Adolphe contenait les mêmes nouvelles que celle de son maître à sa femme ; mais un amusant post-scriptum la terminait. Il faisait allusion aux dîners qui réunissaient, en général, la famille autour de la table de mes parents le jeudi soir. Le bon ami écrivait : « Jeudi soir, avez-vous pensé à nous, en dînant, rue Saint-Georges ? Ce même jour, nous étions dans les steppes de la Suède, et nous avions, pour tout potage, du jambon de renne, du lait et un pain anisé détestable. En face de ce maigre repas, nous avons envoyé une pensée à la cuisine de Mme Bala ».

Le retour des voyageurs s'effectuait sans incident. Ils arrivaient à Paris le jeudi 23 avril, à 9 heures du soir. Tous les enfants du cher père, à l'exception de sa petite Marguerite, trop jeune pour cette sortie nocturne, l'attendaient sur le quai de la gare. Trois semaines après, la famille se retrouvait au complet sous les ombrages de Malnoue. Après avoir joui, dans sa primeur, du Salon de peinture, où ma mère exposait un *Job en arrêt* fort réussi, exécuté l'année d'avant dans la cour de la rue Saint-Georges d'après le chien de son frère, en même temps qu'une *vue prise à la Tournelle*, mes parents s'installaient dès le 14 mai dans la vieille « abbaye », où ma grand'mère leur avait préparé un logis, et où leur sœur Juliette venait les rejoindre dès le lendemain. Cette dernière, qui s'était produite pour la première fois au Salon avec un paysage peint pendant le dernier automne dans la propriété de ses parents, rivalisait avec son

aînée d'entrain pour le travail. Aussitôt arrivées, l'une et l'autre se mettaient à l'œuvre dans un pré voisin de la propriété paternelle, qu'on nommait le « Clos de l'Aumône ». Mon père, dont un envoi au Palais de l'Industrie, représentant l'*Etang de Champs* à l'aquarelle, sentait encore l'influence de Cassagne, avait fait, depuis quelques mois, par l'intermédiaire de son collègue du Conseil d'Etat Edmond Taigny, la connaissance d'Harpignies. Il devenait, cette saison-là, son élève. Le paysagiste venait à Malnoue lui donner plusieurs leçons, et ébauchait sous les yeux de la colonie artistique du lieu, grossie bientôt de la tante Héluis, plusieurs aquarelles d'après nature. L'une d'elles, où figurait l'ancienne chapelle des religieuses du temps passé, était si habilement terminée par le pinceau du disciple, qu'elle gardait, même après ces retouches étrangères, l'empreinte de la griffe du maître et restait un véritable et excellent Harpignies.

Accompagné de ses parents et du bon oncle Jules, l'élève de seconde qu'était alors Charles Nélaton venait généralement passer la journée du dimanche auprès de ses sœurs et de son beau-frère. Un goût assez vif pour les sciences se dessinait chez lui. Malnoue possédait depuis quelque temps comme pensionnaire un sanglier offert à mon grand-père par le prince Pierre Bonaparte, auquel le chirurgien avait rendu le signalé service de le débarrasser par une opération énergique d'un dangereux anthrax de la nuque. Cet animal vivait en cage ; or, la réclusion l'avait rendu méchant, et sa suppression s'imposait. Le sacrifice s'opérait le dernier dimanche de juin. Après l'exécution de la bête, l'étudiant, qui suivait au lycée un cours d'histoire naturelle, était invité par son père à compléter son instruction théorique par une leçon pratique. Le maître disséquait sous ses yeux le cœur de ce sanglier. En juillet, mes parents s'étant transportés, suivant l'habitude contractée depuis plusieurs

années, sur la plage de Villers-sur-Mer, leur cher frère venait leur y rendre une courte visite entre un samedi soir et le dernier train du lendemain, en compagnie de Saurel appelé auprès d'un malade pour des soins urgents. Son goût pour l'anatomie lui suggérait l'idée de se livrer, comme distraction, à la dissection d'un poisson. Plus tard, à la saison de la chasse, tantôt un renard, tantôt un chevreuil lui fournissaient de nouveaux sujets d'étude. La voix du sang parlait déjà chez le digne fils du grand savant. Villers, où ce visiteur n'avait fait que passer quelques heures le 12 juillet, comptait, en 1868, parmi ses hôtes temporaires, Otto Weber, installé dans l'hôtellerie du lieu, qu'on appelait l'auberge du Bras d'Or, maison sans faste, où un peintre pouvait vivre à l'aise et sans contrainte. Mes parents n'étaient pas étrangers au choix de cette villégiature. Les conseils de cet ami, au talent facile et brillant, étaient ardemment recherchés par ma mère, qui plantait volontiers son chevalet dans le voisinage du sien. Sous cette influence sans contredit bienfaisante, elle menait à bien un grand paysage peuplé d'animaux, dont elle avait trouvé le motif dans un pré contigu à sa demeure. Un groupe d'arbres couchés par le vent de mer, s'élevant sur les confins de cet herbage voisin des flots, qui moutonnaient à l'horizon, se détachait, dans le tableau qu'il avait inspiré, sur un ciel bleu traversé par de grandes traînées de nuages blancs. Terminée plus tard à l'atelier, l'œuvre comptait parmi les meilleures de la jeune artiste et lui valait les compliments des connaisseurs au Salon de 1869, où elle la produisait en public. Ma grand'mère était venue nous retrouver à Villers avec sa petite Gogotte. Elle y recevait un petit mot de son mari, toujours retenu à Paris ou astreint à des voyages de clientèle. L'état précaire de la princesse Bacciochi venait de le conduire encore une fois auprès de celle-ci, à Rennes. La lettre était écrite au retour de cette expédition, rendue pénible par une très forte chaleur.



Fig. 186. — Auguste Nélaton (1864).



Fig. 187. — Pauline Nélaton (1864).



Fig. 188. — Juliette Nelaton (1864).



Fig. 189. — Charles Nélaton (1864).



Fig. 190. — Juliette Nélaton (1865).



Fig. 191. — Charles Nélaton (1865).



Fig. 192. — Marguerite Nélaton (1865).

[24 juillet 1868].

Ma chère petite,

Je viens de faire cette dernière corvée qui m'ennuyait tant; je veux dire le voyage de Rennes. Tout s'est bien passé. J'ai eu bien chaud; mais, en restant tranquille dans mon wagon, je n'ai pas trop souffert. J'apprends avec plaisir que tout va bien à Villers. J'aurais voulu quelques détails plus intimes sur toutes vos santés, sur la petite mine blanchette d'Etienne et les bras fluets de Gogotte, etc. Mais, je ne doute pas de la réussite complète de votre vie maritime.

Toto est toujours le même. Il ne voit plus maintenant que corolles, calices, pistils, étamines, etc. Il a été hier voir l'avaleur de sabres avec M. Vergé. Je l'ai trouvé, cette nuit, à mon retour de Rennes, dormant du sommeil du juste.

Nous nous proposons d'aller, demain samedi soir, à Malnoue, pour revenir lundi matin. Inutile de te dire que nous ferons force anatomie et physiologie...

J'aurais bien voulu aller vous voir et vous embrasser tous. Cela n'est pas possible maintenant. D'ailleurs, le moment de nous retrouver tous réunis approche bien.

Embrasse bien Adolphe, Camille, etc.

NÉLATON.

La réunion de la famille, impatiemment attendue par l'excellent père, ne durait pas longtemps. Rentrée à la fin de juillet, l'intrépide voyageuse qu'était ma grand'mère profitait de l'entrée de son fils en vacances pour l'emmener, dix jours après, rejoindre sa sœur Juliette à Schinznach, avec l'espoir, qui se réalisait, d'entraîner la jeune femme dans une tournée en Suisse, aboutissant à une pointe sur les lacs d'Italie et Venise. Arrivé à Venise, le jeune voyageur de dix-sept ans expédiait à son cher papa un compte rendu enthousiaste de l'expédition. Les étapes avaient été les suivantes : de Schinznach à Lucerne ; de Lucerne à Fluelen (bateau); de Fluelen à Altorf et d'Altorf à Bellinzona par le Saint-Gothard (diligence); de Bellinzona à Côme et à Lecco (diligence) ; de Lecco à Venise (chemin de fer). Le retour

allait s'effectuer par Milan et le Simplon. Pendant le séjour de la famille à Venise, une dépêche de Saurel, adressée à ma grand'mère par le canal du banquier chez lequel elle devait se ravitailler d'argent, lui annonçait une grande nouvelle. A l'occasion du 15 août, l'Empereur venait de faire de son chirurgien ordinaire un *sénateur*. Un mot de l'oncle Jules faisait connaître l'événement à Fère, où mes parents étaient installés. Puis, mon grand-père, qui, au lieu de cette gracieuseté impériale à son égard, attendait la promotion de son gendre à la 1re classe de la maîtrise des requêtes, qu'il s'occupait depuis quelque temps de lui faire obtenir (1), se mettant à son bureau, lui écrivait, à son tour, ces quelques lignes :

Mon cher Adolphe,

Je reçois à l'instant un télégramme de Fontainebleau, qui m'annonce ma nominaiion au Sénat. J'aurais été bien heureux de vous annoncer *ce que vous savez*; mais, je crois pouvoir, dès aujourd'hui, vous dire que l'un n'empêchera pas l'autre.

Je vous embrasse bien tous les trois.

NÉLATON.

A défaut de l'avancement de mon père, le *Moniteur* annonçait, en même temps que l'entrée au Sénat du Dr Nélaton, la décoration du Dr Humbert, devenu depuis quelques années, grâce à son dévoué ami, inspecteur des eaux thermales d'Evian. Cette croix, comme celle qui avait fleuri deux ans auparavant à

(1) Le 11 août 1868, mon grand-père écrivait à son gendre :

J'ai reçu hier de Corvisart une lettre, que je vous transmets textuellement :

J'ai remis à S. M. ce que vous m'aviez adressé, et je l'ai appuyé de mon mieux. J'espère. Cependant, comme en rien il ne faut rien négliger, si Vuitry et Rouher sont à vous, agissez aussi, et le mieux sera fait (sic).

Le premier paragraphe est assez clair. Le second est un peu tiraillé et presque naïf. Mais. cette incertitude est peut-être calculée. Car, il est bon que vous sachiez que notre ami Corvisart est la circonspection incarnée. Quoi qu'il en soit, que pensez-vous du conseil ? Dois-je chercher a voir MM. Vuitry et Rouher et, en cas d'affirmative, quel est le meilleur moyen d'arriver auprès d'eux, s'il est temps encore de faire une démarche ?...

la boutonnière de Saurel, provenait des affectueuses démarches du maître. La famille Humbert avait joui récemment d'un autre témoignage de sa sympathie pour elle. Ferdinand, le fils aîné du médecin, qui commençait à se distinguer comme peintre et dont le talent naissant comportait un encouragement, avait reçu de lui la commande d'un tableau, et cette toile, payée 6.000 francs, où l'on voyait *Ambroise Paré implorant la pitié du duc de Nemours pour des malheureux mourant de faim et de misère*, avait été exposée dans sa primeur au dernier Salon. Mon grand-père, qui s'oubliait volontiers lui-même pour ne penser qu'à autrui, avait été profondément touché de la façon dont le souverain avait su reconnaître ses services ainsi que son attachement à sa personne et aux siens. Il se montrait particulièrement sensible à une dépêche, signée « Louis-Napoléon », dans laquelle le petit Prince, ressuscité par ses mains l'année précédente, et dont il suivait avec une joyeuse émotion le retour progressif à la santé, disait à son médecin et ami : « Je joins mes félicitations à celles de l'Impératrice, à l'occasion de votre nomination au Sénat. » Aussitôt ce télégramme reçu, son destinataire courait à Fontainebleau, pour remercier celui qui l'avait envoyé en même temps que ses parents. Son cœur éclatait en paroles émues.

Les voyageurs de Venise, qui s'étaient arrêtés au Simplon, où, en souvenir de l'oncle Jules, la plus cordiale des réceptions leur avait été faite, rentraient avenue d'Antin le 25 août, ramenant un des fameux chiens de l'hospice, dont les moines avaient fait présent au jeune Charles. L'animal, que celui-ci avait baptisé « Simpione », était encore tout jeune. Il l'amenait avec lui à Fère, où il arrivait bientôt, impatient d'arpenter la plaine et de tirer des coups de fusil. La famille avait d'abord fait « l'ouverture » à Malnoue, où mes parents s'étaient transportés sur l'invitation pressante de leur père. A l'arrière-saison, après le

retour à Paris, la chasse sur cette terre où foisonnaient lapins et faisans faisait de nouveau leurs délices. Certaine battue, donnée en novembre, produisait près de cent pièces, chiffre inouï pour une époque où les hécatombes cynégétiques n'avaient pas encore pris les proportions qu'elles ont atteint depuis. Les parents et les amis de mon père étaient conviés à participer avec ceux de son beau-père aux rendez-vous hebdomadaires, qui réunissaient la famille dans le domaine où, de Paris, celle-ci se rendait le dimanche matin en voiture, pour revenir de même le soir. A Maissiat, à Amette, à Aubé se mêlaient Mamony, Regnault, Laroche ou Joseph Delaville. Ces hôtes se reposaient et déjeunaient, entre deux séries de rabats, dans le modeste logis contigu à la ferme, dont s'étaient contentés jusque-là mes grands-parents. Mais l'idée de bâtir travaillait ma grand'mère, et un architecte avait été appelé à fournir des plans pour une construction nouvelle. En outre, des terrassiers, dirigés par un « paysagiste » impitoyable, se mettaient à bouleverser la bonhomie des jardins, qui avaient gardé jusque-là leur aspect monastique d'autrefois, et la vieille chapelle elle-même allait bientôt succomber sous leur pioche.

L'été de 1868 avait vu ma mère, tant au bord de la mer qu'à Paris, allier à la peinture à l'huile un travail artistique d'un genre nouveau. Elle s'était adonnée, avec la collaboration de son mari, à la décoration d'un service de table en faïence. L'idée lui en avait été suggérée, au moment de l'Exposition Universelle de 1867, par la création d'une œuvre de cette espèce éditée par un certain Rousseau, promoteur ardent des nouveautés céramiques. Le service de Rousseau était décoré par Bracquemond d'animaux et de fleurs dérivés de l'art japonais et de ses productions récemment révélées à l'Europe. A la suite de Bracquemond, ma mère, férue elle aussi de japonisme, jetait sur le champ laiteux de ses assiettes des bêtes et des plantes disposées



Fig. 193. — Adolphe Moreau (1865).



Fig. 194. — Camille Moreau (1865).



Fig. 195. — Etienne Moreau (1865).

avec une fantaisie quelque peu cousine des modèles venus d'Orient. La nature lui fournissait toutefois ses meilleures inspirations. Elle guidait aussi sa main dans les études d'animaux auxquelles l'artiste, reprenant souvent les pinceaux devant de nouvelles toiles, se livrait avec passion. Dans le cours de l'automne, elle peignait à l'atelier, mais avec le modèle sous les yeux, un portrait du chien d'arrêt de mon père, l'excellent « Jupiter », dont Otto Weber, à son tour, reproduisait la physionomie dans un tableau peint, l'hiver, à Paris. Fère avait encore reçu la visite de cet hôte en septembre; il avait profité de ce séjour auprès de mes parents, prolongé jusqu'à la fin d'octobre, pour s'offrir de fréquentes visites à la Tournelle. Les voituriers qui en débardaient les coupes se servaient alors de fardiers attelés de bœufs dont la pittoresque vision l'avait captivé. Un de ces attelages d'origine nivernaise lui avait fourni le sujet d'une œuvre destinée à paraître avec succès au Salon de 1869. Todd, marié depuis dix-huit mois environ et installé à Ecouen, dans une campagne à lui, n'appartenait plus à la colonie annuelle de Fère. Les Lechevalier demeuraient fidèles à la maison hospitalière de leurs amis. Celle-ci recevait avec eux, en 1868, le ménage Laroche. A la rentrée d'octobre, j'allais devenir l'élève de l'ancien précepteur de mon père. Je quittais pour la sienne la discipline de la bonne Mme Dezobry, qui m'avait enseigné jusque-là les notions élémentaires dont se compose l'instruction des enfants au-dessous de neuf ans. Il va sans dire que, dans le milieu artistique où je vivais, je n'avais pas échappé à la tentation de griffonner des bonshommes et de barbouiller des paysages. Une nouvelle occupation à laquelle se livrait mon père me trouvait fort empressé à lui prêter un semblant de concours. Il préparait un catalogue de l'œuvre de Decamps, dont ses cartons, riches de gravures et de lithographies par le maître ou d'après lui, contenaient les éléments

essentiels. J'étais admis, avec une paternelle indulgence, à mettre le nez dans ces précieux documents et à simuler une collaboration au travail qui en procédait. Le livre, que j'avais vu naître et progresser, paraissait vers le milieu de l'année 1869. Son titre était *Decamps et son œuvre*. L'auteur en avait confié l'édition à Jouaust.

J'entre à peine dans ma dixième année lorsque, le 15 janvier 1869, nous échappons, ma mère et moi, à un étrange accident, capable de nous emporter l'un et l'autre. La maison que nous habitons a été maladroitement raccommodée par le précédent propriétaire. Le plafond de la chambre que j'habite a été rechargé d'une couche de plâtre trop épaisse et trop lourde. Un beau matin, il se décolle. Je sortais du lit, et j'étais en train d'enfiler mes chaussettes; ma mère venait d'entrer et, tout en procédant à sa coiffure devant la glace de la cheminée, donnait ses ordres à sa cuisinière. Tout d'un coup, la masse qui nous domine craque et se détache. Par bonheur, l'instinct nous a avertis du danger et nous a poussés tous les trois vers la porte. Celle-ci n'a pas eu le temps de se fermer que tous les meubles sont écrasés par la charge qui s'est abattue sur eux. Un peu moins de précipitation dans notre fuite, et nous partagions leur sort. La maison où nous avons échappé à ce coup fatal est une bâtisse défectueuse, qu'il faut étayer tantôt d'un côté, tantôt d'un autre. Mon père est résolu à la quitter; mais il cherche en vain un logis à sa convenance. Il finit par s'accommoder encore pour quelque temps de celui-là. La grande galerie de la rue Saint-Georges se prête admirablement à servir d'atelier, et plusieurs fois, à ce moment-là, mes parents invitent ma tante Juliette ainsi que ma tante Héluis à s'y livrer avec eux à des concours de nature morte. Harpignies vient leur y donner ses conseils et stimule leur verve. Ma mère est à l'âge où l'on attend des expositions la consécration de ses efforts. Le Salon

de 1869, auquel elle a envoyé, avec son *Herbage* de Villers, un *Sous bois* contenant des chiens peint à Malnoue, lui réserve une déconvenue. Ses œuvres, d'abord rejetées, ne sont admises que par faveur. Mon grand-père a dû faire appel à la connivence de Nieuwerkerke, son collègue du Sénat. En outre de ses deux tableaux, l'artiste expose deux plats de faïence. L'un et l'autre portent la marque de Deck, qui en a fourni la matière. Le céramiste du passage des Favorites, en relations amicales avec mes parents, accorde désormais à leurs essais l'hospitalité de ses fours. Un des sujets les plus réussis traités par l'exposante du Salon consiste en un couple de perroquets mangeant des cerises. Les oiseaux qui lui ont servi de modèles proviennent d'un cadeau récent fait à mon grand-père par un de ses clients originaire du Brésil. L'un d'eux, devenu le familier de notre maison, fera longtemps l'amusement du bambin dont il habite la chambre. Ce modèle de ma mère est le camarade de son fils et le restera durant toute son enfance.

Pendant l'été de 1869, un état de santé assez défectueux paralyse malheureusement quelque peu l'activité habituelle de mon père. A Malnoue, où la nouvelle maison, que l'on baptise déjà « château », s'élève sous la direction de l'architecte Pigny, substitué à son confrère Delaage par les anciens clients de ce dernier, c'est un malade qui est venu chercher un dérivatif à des souffrances nerveuses éprouvées pendant l'hiver et qui se prolongent. Ce malade se chagrine et se tourmente des tranformations qui dénaturent la propriété. Il subit de ce fait des crises nouvelles, qui se répètent à Villers et, ensuite, à Fère. Sa nomination de *maître des requêtes de 1re classe*, signée le 16 juillet, n'a point provoqué l'heureuse réaction escomptée par ses proches. La médecine s'avoue impuissante en face d'un mal qui lui échappe. Mon grand-père s'efforce de remonter un esprit qui se frappe sans cause, et il y réussit généralement, grâce à

l'ascendant moral que confère la science unie à l'affection. Mais l'homme que chacun se dispute n'appartient pas toujours à ses proches. Appelé à Paris pour y prêter serment en raison de sa récente promotion du Conseil d'Etat, son gendre se précipite avenue d'Antin, avec l'espoir d'un de ces entretiens où il puise un bienfaisant réconfort. Or, celui qu'il cherche est parti pour les Eaux-Bonnes, appelé par le vice-roi d'Egype. Il faut patienter jusqu'à son retour.

Ismaïl-pacha n'était qu'un client de passage. L'Empereur, au contraire, tenait sans cesse son chirurgien sur le qui-vive. Une recrudescence de l'affection dont il souffrait depuis le jour où il avait fait appel pour la première fois au maître désormais attaché à sa personne se produisait dans le courant de l'automne. Divulguée par la presse, dont plusieurs organes laissaient entendre qu'une opération était imminente, la nouvelle de cet état de choses agitait l'opinion publique, qui s'affolait. Les ennemis du régime exploitaient cette panique. Depuis son admission auprès de l'auguste patient, le praticien ne se départissait point d'une sage circonspection dans ses paroles. Il n'est pas douteux que, malgré le refus formel opposé par le malade à toute tentative d'examen capable de fournir un diagnostic positif, sa clairvoyance lui avait fait pénétrer la cause des accidents pour lesquels il était souvent consulté. L'Empereur était atteint de la pierre; mais ce mal ne mettait point ses jours en danger. L'opérer était risquer sa vie. Par crainte de se voir acculé à cette fatale issue, la langue du maître éludait les mots suspects, capables de suggérer l'idée d'une intervention. Il ne parlait que de rhumatismes. Appelé auprès du souverain dans les derniers jours d'août et questionné ensuite par son gendre sur sa visite, il se gardait, dans sa réponse, de toute révélation tendancieuse et jetait un voile sur les accidents troublants, s'efforçant de peindre la situation sous les



Fig. 196. — Adolphe Moreau (1865).



Fig. 197. — Camille Moreau (1865).



Fig. 198. -- Etienne Moreau (1865).

couleurs les plus rassurantes et de dissiper le moindre soupçon d'inquiétude.

[Paris, 29 août 1869.]

... J'ai pris connaissance de vos dispositions cynégétiques, et j'espère bien ne pas rester étranger à vos exploits. Vous savez ce qui me retient. Voici l'exacte vérité. L'Empereur est atteint d'une affection rhumatismale, dont les effets se font sentir sur l'intestin, le rectum spécialement. En même temps, il éprouvait depuis quelques jours des accès fébriles, revenant chaque matin vers 9 ou 10 heures, et ne se dissipant que vers 6 heures. Ajoutez à cela une impatience extrême vis à vis de la souffrance, un peu de disposition à s'exagérer l'importance de son mal, et vous aurez un tableau complet. En somme, tout cela tend à disparaître. Ce matin, l'Empereur était levé à 6 heures. Il s'est promené pendant une heure et demie, et nous venons de le quitter dans un état satisfaisant. Inutile de dire qu'il n'a jamais été question d'une opération. A bientôt. Sera-ce dimanche? Je l'espère, mais je ne puis rien affirmer...

Interrogé de vive voix par l'oncle Héluis sur le fameux « cas du souverain », son beau-frère lui tenait un langage d'autant plus systématiquement optimiste que le personnage manquait de chaleur pour l'Empire et ne cachait pas qu'aux dernières élections, il avait voté pour Garnier-Pagès. C'était le 4 septembre. L'habitant du Déluge était venu à Paris et avait dîné avenue d'Antin. Le soir, il écrivait sur son agenda :

Auguste est très occupé de la santé de l'Empereur, chez qui il va deux fois par jours à Saint-Cloud. Il va même y coucher ce soir. Auguste trouve dans l'Empereur un malade se laissant abattre, et un peu hypocondriaque. Il a un rhumatisme, porté en ce moment sur la vessie, et qui, par la moindre préoccupation et émotion, l'empêche d'uriner. Cette indisposition fait le plus mauvais effet sur le public, qui croit l'Empereur plus malade. Cela donne occasion aux ennemis du régime de gloser, de répandre les plus mauvais bruits, et il en résulte une grande baisse à la Bourse.

A la suite de ces réflexions, celui qui les avait écrites ajoutait : « Auguste n'est pas allé à Malnoue depuis trois semaines

et n'a pu faire l'ouverture de la chasse. Pauline est partie seule, ce matin, pour Fère. » Charles Nélaton, bachelier depuis le 25 août, était arrivé chez son beau-frère l'avant-veille, avec sa sœur Juliette et la fillette de cette dernière. Ayant vainement espéré que son père accompagnerait sa mère pour chasser le dimanche 5, il traduisait le lendemain sa déception en lui écrivant : « Nous pensons bien à toi ici, je t'assure, et maudissons de bien bon cœur la maladie du monarque, qui t'empêche de venir nous rejoindre. » De son côté, le père, retenu à l'attache par ses devoirs professionnels, s'épanchait dans un affectueux message à l'adresse de son gendre.

[Paris, 8 septembre 1869.]

Je ne puis encore vous dire aujourd'hui, mon cher Adolphe, quand je pourrai aller me reposer au milieu de vous. Tout va bien cependant à Saint-Cloud; mais S.M. attache un peu trop d'importance à quelques symptômes sans conséquence, et cela l'empêche de nous rendre notre liberté. Vous avez vu la panique de la Bourse. Rien, dans l'état de l'Empereur, n'était de nature à la motiver.

Laissons de côté ce sujet, et parlons de vous et des vôtres. Je vois avec plaisir que Camille prépare une œuvre pour l'année prochaine. Espérons qu'on lui rendra justice, cette fois. Toto fait des siennes et, par un triste contraste, j'ai bien souvent pensé à lui depuis deux jours. Vous savez sans doute que le fils Aubry, qui préparait en même temps que lui son bachot, et qui était reçu le même jour pour ainsi dire, a succombé en quelques instants, à la suite d'une embolie très probablement. Cela me reporte, malgré moi, aux mauvais jours que nous avons traversés pendant l'angine de mon polisson ; c'est ainsi qu'on le désigne.

Assez de choses tristes. Se conduit-on bien au champ d'honneur ? Le tir s'est-il régularisé ? Arrivons-nous à la certitude de Bas-de-Cuir? Combien de victimes? etc., etc. Et, enfin, quand pourrons-nous vous voir à Malnoue, ou chez les Galignani, qui se proposent de nous inviter après leur retour de Dieppe ?

Dites bien à tout notre monde, *grand, petit et très petit*, de nous donner des nouvelles de Fère, etc. J'attends de la prose infantile. Etienne

m'a adressé, l'année dernière, une lettre que j'ai gardée, et qui me montrera le progrès réalisé en une année. Gogotte ne pourra manquer d'emboîter le pas, et tanguerre suivra.

Portez-vous bien, prenez de l'exercice, ne vous fatiguez pas; et espérons que je retrouverai bientôt ma liberté. Affection sincère.

NÉLATON.

Embrassez bien pour moi Pauline, que j'attends toujours pour le 14.

Le 14 septembre 1869, ma grand'mère se rendait de Fère à Paris, en passant par Malnoue. Le lendemain, elle recevait à dîner son frère Emile, qui écrivait ensuite sur son *journal :* « M. Nélaton est cloué à Paris par l'Empereur, chez lequel il va coucher chaque soir à Saint-Cloud, quoique sa santé soit beaucoup meilleure. » A Fère, « Toto » commençait à s'impatienter de la servitude imposée à son cher papa. Le jeune Nemrod venait d'être arrêté, pendant plusieurs jours, dans ses évolutions cynégétiques par un clou poussé à la base d'une de ses omoplates, que le Dr Leclerc avait été obligé d'ouvrir avec son bistouri. Cette contrariété momentanée lui inspirait une comparaison assez peu respectueuse pour la personne du souverain, qui immobilisait son père à Saint-Cloud. Ecrivant au cher absent le 18 septembre, il s'écriait : « Que l'inspecteur de Saint-Germain-en-Laye fasse lâcher des chevreuils, élever des faisans et faire des préparatifs inouïs; car si, après t'avoir si longtemps retenu, le monarque ne nous sert pas quelque chose de propre, je conviendrai que Sa Majesté est encore plus gênante que le plus volumineux des clous. » Une chasse « devant soi » dans les « tirés » de Saint-Germain était un régal dont le « monarque » avait déjà gratifié, l'hiver précédent, son chirurgien et ses proches. Ils y avaient fait des hécatombes. Pour le moment, le père ne visait qu'à une journée parmi les siens. Il l'obtenait enfin le 30 septembre, et la passait, le fusil à la main, à la Tournelle. Il s'échappait encore, pour rejoindre son monde, le

16 octobre, et se proposait de lui consacrer deux ou trois jours; mais, le 18, une dépêche le mandait à Compiègne. Dès son arrivée au château impérial, il s'empressait de se rapprocher de sa famille, en confiant à la poste une lettre pour son gendre. Sa première pensée, en causant avec lui, était de couper court aux commentaires pessimistes sur la santé de son malade.

[Compiègne, 19 octobre 1869.]

Mon cher Adolphe,

Je viens d'arriver à Compiègne, où j'ai trouvé l'Empereur mieux encore qu'il n'était au moment de son départ de Paris. C'était un incident sans importance qui a motivé le télégramme que vous savez. Nous avons causé avec S. M. de sa santé d'abord; puis, ensuite, de beaucoup de choses très variées et fort gaies. Enfin, me voici bien et dûment invité à rester quelques jours à Compiègne, pour chasser dès que le temps le comportera; ce qui ne peut pas être bien éloigné. Je vais profiter de mon séjour ici pour lire les nombreux mémoires envoyés à l'Institut pour les prix que nous décernons chaque année, et pour rédiger les rapports sur chacun d'eux. Le plus difficile sera de faire prendre patience aux clients pendant mon absence; mais cela sera l'affaire d'André (1). Je ne dis pas que je suis ici; car, si quelque *Gaulois*, *Figaro* ou tout autre *ejusdem farinæ* le savait, il y aurait immédiatement matière à cancan politico-financier etc...

Embrassez bien pour moi Camille, Etienne et mon polisson.

Un vieux qui vous aime bien,

NÉLATON.

Après mon père, c'était son jeune beau-frère qui recevait des nouvelles du tendre papa. L'Empereur, qui éprouvait pour son chirurgien une amitié de plus en plus grande et qui, pour la lui témoigner d'une façon délicate, avait eu l'attention d'inviter, l'hiver précédent, ma grand'mère avec lui à un dîner des Tuileries, prenait grand plaisir à la conversation intime de son hôte. Le séjour de celui-ci à Compiègne le mêlait à la vie fami-

(1) C'était son valet de chambre.



Fig. 199. — Camille Moreau. Aquarelle par Otto Weber.

liale du souverain. C'était cette réception dénuée d'apparat qu'il racontait à son « Toto ».

Compiègne, 20 octobre [1869].

Mon cher enfant,

Je suis arrivé ici hier. J'étais attendu et, qui plus est, invité à venir passer quelques jours en petit comité. Pas de dames; les ministres seulement et les aides de camp, chambellans, et deux ou trois familiers. J'aime mieux cela : pas d'étiquette. Hier, après avoir vu l'Empereur, nous avons dîné et fait ensuite une partie de loto avec l'Empereur, le prince impérial, les ministres, etc. J'ai gagné. Tu sais ma force à ce jeu. Puis, nous avons fait quelques tours de cartes. Le prince impérial a surtout été surpris par celui qui consiste à annoncer à l'avance toutes les cartes rouges ou noires. On s'est séparé vers 10 heures. Mais, auparavant, S. M. avait eu la pensée, que je trouve fort heureuse, de faire préparer pour aujourd'hui, de par le prince de la Moskowa, une chasse sans façons, où nous devons nous rendre après déjeuner. Le temps va se lever; il le doit : ce serait trop mal de sa part, s'il y manquait.

Malheureusement, je suis arrivé hier sans plus de bagage que si j'avais dû repartir le soir. Je manque de tout. Tu comprends mon anxiété. J'attends André, à qui j'ai adressé une dépêche; et s'il ne vient pas, la partie devra être remise. Espérons!

Ecris-moi à Compiègne. Donne-moi de vos nouvelles à tous; et surtout, qu'elles soient bonnes. Quant à toi, jouis bien pleinement de tes vacances, avant de reprendre le collier que j'appellerai le collier du bonheur, c'est-à-dire celui du travail.

Ton père,

NÉLATON.

Le beau temps attendu avec anxiété par le chasseur ne lui faisait pas défaut pour la partie intime organisée à son intention par l'Empereur. « Hier, écrivait-il le lendemain à son gendre, j'ai été chasser en petit comité avec le prince de la Moskowa et deux ou trois intimes. Le temps était magnifique. Nous avons tué 125 pièces. Chasse détestable, disait le prince ; charmante, dans mon opinion. J'ai tué 25 pièces, dont un broquart. Demain,

chasse à courre. Je n'y assisterai pas : j'irai à Paris. Après-demain, chasse avec l'Empereur. Retour à Paris dimanche matin, attendant le moment de vous revoir et de vous embrasser tous. »
Le dimanche 24 octobre, le propriétaire de Malnoue, où l'on travaillait à la couverture et au ravalement du nouveau « château », allait chasser chez lui pour la première fois de l'année. Son Charles n'était pas de la partie. Il était allé passer la semaine en Touraine, chez son ami Charles Vergé, avant la reprise du « collier de travail » Son père le rappelait pour le dimanche suivant ; car il tenait à ce qu'il se rencontrât, à Malnoue, avec « ses amis de l'Institut » invités pour ce jour-là, savoir Becquerel, Jamin et l'astronome Laugier. De ce dernier, l'ami Laroche, convié à la réunion, crayonnait le lendemain, de souvenir, tout en corrigeant des thèmes et des versions, une de ces silhouettes si amusantes dont il avait autrefois garni l'album de la rue Neuve-des-Mathurins. Elle prenait place dans le même recueil, précieusement gardé par mon père, en même temps que plusieurs autres images de chasseurs, également rapportées de Malnoue dans la mémoire du dessinateur au crayon humoriste. Une des plus réussies était celle de mon grand-père lui-même, tel qu'on pouvait le voir entre deux rabats, coiffé d'un chapeau mou à larges bords, une veste de toile bleue recouvrant ses autres habits sans les dissimuler jusqu'en bas, les pieds chaussés d'une paire de bottes à haute tige, et son fusil porté, le canon en bas, sous le bras droit *(Fig. 212)*. Un autre croquis le montrait de dos, dominé de part et d'autre par la haute taille de ses amis Aubé et Maissiat *(Fig. 214)*. Ces fidèles confidents de ses pensées, associés depuis si longtemps à ses distractions cynégétiques, avaient été saisis aussi sous différents aspects : Maissiat, par exemple, inclinant vers l'épaule son vaste front aux cheveux ras et baissant ses yeux rieurs sur sa longue barbe en pointe *(Fig. 211)*; Aubé, avec la courte

toison blanche qui lui enveloppait le menton, portant sur le bout de son nez les lunettes par-dessus lesquelles passait son regard *(Fig. 213)*. Leur compagnon de chasse les portraiturait ainsi pendant l'hiver de 1868 à 1869. Il avait bien fait de saisir l'occasion au vol : Aubé mourait au mois de septembre suivant. Sa perte creusait un trou profond dans les affections de son intime de trente années et plus. Un autre deuil atteignait, presque à la même époque, mon père dans les siennes, en la personne du dévoué auxiliaire attaché, grâce à lui, à son beau-père. Saurel n'avait jamais joui d'une très brillante santé. Une maladie du larynx, dont il souffrait, s'aggravait brusquement au cours de cette année 1869. Obligé d'abandonner son service auprès du maître, il se soignait à Enghien, aux Eaux-Bonnes; puis, à l'approche des froids, gagnait Alger. Il y expirait au commencement de décembre, frappé d'une apoplexie pulmonaire, consécutive à une promenade à cheval, qui avait déterminé de violents crachements de sang.

A l'heure où il perdait son aide, mon grand-père se sentait lui-même atteint dans sa robuste constitution. Les légères défaillances physiques qui l'avaient décidé, deux ans auparavant, à quitter le professorat de la Clinique s'étaient aggravées d'une façon inquiétante. Ses dernières photographies accusaient un changement notable de sa physionomie. Le Nélaton pris récemment par Reutlinger *(Fig. 217)* n'était plus celui qui s'était fixé sur les clichés de Bertall ou de Pierre Petit, antérieurs de trois ou quatre années à peine. L'aspect maladif de cette image s'accusait dans une charge à qui elle servait de modèle, et qui paraissait dans l'*Eclipse* du 19 septembre 1869. Cette caricature d'André Gill représente le chirurgien de Napoléon III voguant en pleine mer, sur un frêle esquif qui n'est autre qu'une vessie. Le nautonnier, nu jusqu'à la ceinture, porte son habit de sénateur en guise de caleçon. Un boulet pend à son pied, et sa main

tient une sonde. Les eaux sur lesquelles il navigue sont bornées à l'horizon par des montagnes derrière lesquelles se couche le soleil *(Fig. 215)*. Autant d'allusions transparentes à la maladie de l'Empereur, dont l'astre déclinait, et au rôle que jouait auprès de lui le praticien attaché à sa personne. Le dessin est accompagné d'une notice, où quelques coups de patte s'entremêlent à la louange. La guérison de Garibaldi y est naturellement rapportée. Mais son sauveur est accusé, à cette occasion, d'avoir oublié, en partant pour la Spezzia, le stylet propre à révéler la présence de la balle dans la blessure et d'avoir retardé ainsi la guérison du patient. Légende ridicule et sans fondement, que la malveillance avait déjà glissée dans un article publié, en 1867, par un autre journal à images, nommé *le Hanneton*, accompagnant un portrait-charge signé P. Bernay. Du boniment de *l'Eclipse*, dont l'auteur signe « le Cousin Jacques », la fin surtout est à retenir. C'est un portrait assez exact, bien que la réputation d'helléniste qu'on y fait au cher père ne soit qu'à moitié fondée. Son goût pour les humanités, qui était réel, n'impliquait pas qu'il se sentît à même de lire le grec à livre ouvert, ni qu'il s'adonnât souvent à cette lecture. Quoi qu'il en soit, voici le morceau :

On sait qu'en ce moment tous les yeux de la France se donnent rendez-vous sur M. le sénateur Nélaton, chirurgien de l'Empereur.

A soixante-deux ans, la main ferme comme à quarante, riche comme Crésus, grand-officier de la Légion d'honneur, membre de l'Institut, le docteur, qui a guéri, après Garibaldi, le prince impérial, ne l'oublions pas, est arrivé au *summum* de la félicité humaine, pour le plus grand nombre. Et le plus grand nombre a raison.

Le docteur Nélaton, qui n'a que deux passions, auxquelles il se consacre, tour à tour, avec fureur, *le grec* et *la chasse*, est heureux, bien portant presque toujours, prudent, bien pensant, aimé de sa famille, de ses élèves, de ses malades.

Quel homme en pourrait dire autant ?



Fig. 200. — Etienne Moreau (1866).



Fig. 201. — Etienne Moreau (1868).



Fig. 202. — Etienne Moreau (1867).



Fig. 203. — Etienne Moreau (1869).

J'avais été un des premiers, dans la famille, à connaître le Nélaton de l'*Eclipse;* car mon père avait développé en moi le goût des images de cette espèce et, depuis l'âge de sept ans, je collectionnais les journaux satiriques illustrés, où je m'amusais à copier les grosses têtes à petit corps empruntées à des célébrités du jour, que dessinaient André Gill et plusieurs de ses émules. J'avais ainsi au bout des doigts la physionomie de Thiers, d'Emile Ollivier, de Glais-Bizoin, de Rochefort, et de maint autre « homme du jour », jouissant d'une popularité acquise dans la politique ou ailleurs. Ma collection de caricatures avait donné à ma camarade de l'avenue d'Antin l'idée d'en faire une pour son compte, et Gogotte rivalisait avec son neveu d'empressement à se procurer, chaque semaine, *l'Eclipse*, *le Hanneton*, *le Bouffon*, *le Masque*, *le Philosophe* et, en général, toutes les feuilles hebdomadaires du même genre. S'il prit connaissance de celle qui le mettait sur la sellette, mon grand-père ne dut pas lire sans émotion les mots relatifs à sa santé. « Bien portant *presque* toujours », disait le journaliste. Ce « *presque* » ressemblait à un écho du mal dont souffrait un corps autrefois si vaillant.

L'homme qui avait disputé tant d'organismes défaillants à l'étreinte de la maladie se sentait atteint, à son tour, dans sa chair. Son cœur fonctionnait mal; ses forces le trahissaient. Le repos s'imposait à cette nature si active, qui, au bout de cette année 1869, pendant laquelle elle s'était tant dépensée auprès du souverain et ailleurs, se voyait contrainte de capituler devant la volonté du destin, plus forte que son énergie personnelle, et d'abandonner, momentanément au moins, la clientèle avec les soucis et les fatigues que celle-ci comportait. L'oncle Jules était parti, encore une fois, au commencement de décembre, pour sa chère Italie. Il était installé à Florence. Un peu après Noël, son frère prenait la détermination d'aller le rejoin-

dre avec sa femme et son fils. Il mettrait ainsi des lieues entre lui et ses clients. En vertu de cette décision, dès les premiers jours de janvier 1870, il se faisait précéder auprès de son cher Jules par un avis motivé de son départ.

Mon cher Jules,

J'ai été un peu détraqué depuis quelques semaines, et je m'empare de cette mauvaise raison pour expliquer mon silence épistolaire. Je sens le besoin de repos, et nous avons décidé, en conseil de famille, de mettre fin à la vie de fatigues et de préoccupations que je mène depuis plus de trente ans. Nous avons donc résolu, mon cher et bon frère, d'aller te retrouver à Florence et, de là, de descendre jusqu'à Rome et Naples. Pauline et Charles sont du voyage. André sera le maréchal des logis. Nous comptons partir samedi prochain. Voici nos étapes : Marseille, Toulon, Monaco, Gênes, Florence. J'espère, à mon retour, pouvoir vivre d'une vie tranquille...

Adieu, mon cher frère. A bientôt.

NÉLATON.

Le départ de Paris s'effectuait le samedi 8 janvier 1870. Le mercredi précédent, les voyageurs avaient dîné, avec l'oncle Héluis, chez les beaux-parents de ce dernier. Commentant ce soir-là, les résolutions du malade, son beau-frère écrivait dans son *journal :*

Pauline va partir avec son mari pour faire une tournée en Italie. La cause déterminante de ce voyage est un état anormal du cœur, qu'éprouve Auguste depuis près de six semaines. Il a de fréquentes palpitations et appréhende une maladie de cœur. Cependant, il n'y a pas probablement lieu à s'inquiéter ; car il a déjà éprouvé, dans le cours de ces trente dernières années, des effets identiques ; mais, moins continus cependant. Le repos physique et moral que lui donnera le voyage doit le remettre en bon état, et il se propose, au retour, de quitter presque absolument la pratique chirurgicale.

Après un arrêt à Marseille et un autre à Nice, la famille couchait le 11 à Menton. Ma mère recevait une lettre de son

frère, écrite ce soir-là, de cette troisième station, qui lui apportait des nouvelles rassurantes.

Nous sommes ce soir à Menton en très bonne santé et en parfaite humeur. C'est déjà quelque chose. Papa va mieux; on peut dire bien; et, quoiqu'il ne soit pas encore complètement débarrassé de ses battements de cœur, ils deviennent de plus en plus rares.

Ce matin, nous étions à Nice, par un ciel bleu et un soleil superbe, au milieu des orangers et des palmiers. (On pourrait composer une ode; mais, le temps manque.) Il n'en est pas moins vrai que, tout en nous promenant sur la plage, papa et moi, nous avons bien regretté que la bonne Camille ne pût pas jouir de ce coup d'œil, vraiment très beau. Du reste, à Nice, le climat seul est beau. Imagine-toi, d'ailleurs, un grand Trouville avec toilettes, musique sur la plage, et tout le tremblement. Mais nous avons assez de chance. Toutes les personnes de connaissance que papa rencontre sont en voiture, et nous pouvons leur échapper facilement. Si cela continue, je crois que papa sera tout à fait à l'abri des attaques de la clientèle.

Nous sommes à Menton pour cette nuit seulement. Demain, nous frétons un sapin du sacre, pour nous mener en deux jours à Savone et à Gênes, où nous serons jeudi soir. A Gênes, nous pensons rester vendredi et samedi, et partir dimanche pour Florence, où nous arriverons lundi dans la matinée. Voilà l'ordre et la marche...

Ce programme s'exécutait avec assez d'exactitude. On arrivait à Gênes le 13 au soir et, le vendredi 14, le chef de famille annonçait à son frère son arrivée à Florence pour le lendemain au soir.

Gênes, vendredi 8 heures matin.

Mon cher Jules,

Nous sommes arrivés à Gênes hier soir, après un parcours agréable par Marseille, Nice, Menton, Oneille. Nous comptons rester ici cette journée de *vendredi* et nous diriger demain vers Florence : train de 6 h. 55 du matin, arrivant le soir à Florence à 7 h. 35. *Esurientes*. (Lisez : *Nous aurons faim.*)

Devant te voir demain soir, je n'entre pas dans de plus longs détails

en ce qui nous concerne tous. Je me borne à te dire que je ne vais pas trop mal, fort content du parti radical que j'ai pris.

Adieu; à demain, mon bon frère. Je t'embrasse pour nous trois.

NÉLATON.

Tâche de nous retenir à l'hôtel deux chambres, dont une à deux lits, pas trop hautes, avec une vue si possible.

En même temps que cette lettre, une autre de la même main partait pour Paris, à l'adresse de mes parents. Le voyageur donnait à ses enfants de ses nouvelles.

[Gênes], 14 janvier 1870.

Très chers enfants,

Vous devez être bien renseignés sur nos faits et gestes concernant la locomotion. Je n'ai rien à ajouter à ce que vous ont dit Charles et Pauline. Je viens donc vous donner de mes *propres nouvelles*; nouvelles d'infirme; je pourrais presque dire d'ex-infirme. Car, tout bien considéré, je suis mieux qu'au départ. Cela ne veut pas dire que je suis disposé à monter sur les tours de Notre-Dame. Non, je n'en suis pas là; mais, je puis monter un second étage, ce qui était pour moi une œuvre rude il y a quinze jours. Donc, je suis content.

Nous serons demain à Florence, où nous trouverons l'oncle Jules. La visite des musées et des principales curiosités de la ville nous occupera deux ou trois jours, et nous partirons alors pour Rome, lieu de repos si possible...

Embrassez-vous bien tous les uns les autres à notre intention.

A vous, chers enfants, de tout cœur.

NÉLATON.

Les visiteurs de Florence y trouvaient une température des plus rigoureuses. En outre, la visite des musées présentant de grandes difficultés pour un malade qui redoutait les escaliers à monter, l'oncle Jules ne conservait son frère et les siens que quelques heures. Arrivés le 15 au soir, ils repartaient au bout d'une journée. Ils étaient à Rome le 18. Le froid les accueillait encore; mais la visite des monuments antiques, dont les noms



Fig. 204. — Etienne Moreau, à Fère (1867).



Fig. 205. — Camille Moreau, à Fère (1869).



Fig. 206. — Ch. Nélaton, M. Lechevalier et J. Joly de Bammeville (1869).

illustres lui étaient familiers, intéressait vivement mon grand-père, à qui le plaisir de contempler le Capitole et le Colisée faisait oublier la rigueur de l'atmosphère. Et puis, la ville éternelle possédait des hôpitaux qui l'attiraient, et c'était un grand plaisir pour lui que d'en parcourir un avec son Charles. Rome gardait ses hôtes cinq jours. Après quoi, ils se dirigeaient sur Naples. De cette ville, le frère, qui avait quitté si vite son cher Jules, s'empressait de lui adresser un petit mot pour lui parler de ses projets pour le retour.

[24 janvier 1870.]

Cher frère,

Nous sommes à Naples depuis hier soir. Nous ne savons pas encore pour combien de temps; mais, je puis te dire par avance que nous nous proposons de revenir un peu vite, et de faire en un seul jour le parcours de Rome à Turin. Nous voyons sur l'indicateur que le train s'arrête trois heures environ à Florence. Nous comptons donc passer ces instants avec toi, en déjeûnant dans un restaurant quelconque, pas trop loin de la gare.

Nous te dirons combien nous avons été enchantés de notre séjour à Rome. Jusqu'à présent, je ne puis voir à Naples qu'un pays de mendiants et de filous, sauf exceptions sans doute.

Une lettre te fera connaître au juste le jour et l'heure de notre arrivée à Florence.

Je t'embrasse bien, mon bon frère.

NÉLATON.

Le séjour des voyageurs à Naples ne dépassait pas deux ou trois jours. Le 28 janvier, Charles Nélaton écrivait à sa sœur Camille : « Nous sommes aujourd'hui à Rome, et nous y avons retrouvé le froid que nous y avions laissé. En voilà un drôle de voyage dans les pays chauds ! » Il contait que, l'arrivée de son père ayant été connue d'avance, des médecins, ses anciens élèves, étaient venus, au nombre d'une vingtaine, lui présenter leurs devoirs. « Nous présupposions de loin, disait-il, une petite manifestation, et papa n'était pas des plus heureux ; mais cela

s'est fort bien passé. Ils désiraient seulement lui témoigner le regret de ne pas le conserver longtemps parmi eux, etc. Le tout sans bruit et très affectueusement... » La halte à Rome prenait fin le 29 au soir. On embrassait, comme convenu, l'oncle Jules, pendant un court arrêt à Florence, et l'on couchait le 30 à Turin, que l'on visitait le lendemain. C'était moi qui bénéficiais d'une dernière lettre expédiée d'Italie par mon bon grand-père. De Turin, il m'écrivait pour me remercier d'un message enfantin que je lui avais adressé. Il m'annonçait des timbres-poste achetés à Rome par mon oncle Charles, pour enrichir une collection qui faisait concurrence aux journaux à caricatures dans mes préoccupations d'alors. Et puis, il me chargeait de faire part à mes parents de son très prochain retour.

... Tu diras à ton papa que nous sommes en route vers Paris. Arrivés hier soir à Turin, nous quittons cette ville demain matin, et nous comptons bien être à Paris *mercredi matin*. Tu remarqueras sans doute, mon cher petit, que nous arriverons aussitôt que ce petit mot ; mais qu'importe ? Je n'ai pas voulu laisser sans réponse la première lettre que je reçois de toi.

Dirai-je quelle joie me causa cette missive personnelle ? Le mercredi 2 février, jour de sa réception, j'avais, en outre, le bonheur d'embrasser son expéditeur. Les voyageurs étaient arrivés à 6 heures du matin, ayant pris la route du Mont-Cenis. Interrogés par leur famille laissée à Paris, ils racontaient les détails de leur expédition. Rome les avait vivement intéressés. D'abord, par la suggestive vision du passé qu'elle leur avait donnée ; et puis, par certains personnages remarquables avec lesquels ils s'y étaient rencontrés. Le temps leur avait manqué pour solliciter et obtenir une audience du Saint-Père. Mais, mon grand-père prétendait avoir vu le vrai pape en la personne du cardinal Antonelli, qui avait désiré de lui une consultation, et avec lequel il s'était longuement entretenu. Ma grand'mère

rapportait une broche due à la reconnaissance du prélat pour les bons offices de son mari. Un autre illustre habitant de Rome avait encore arrêté son visiteur au passage. C'était le roi de Naples. En quittant le chirurgien de l'Empereur, le souverain déchu l'avait chargé pour Napoléon III d'une commission assez originale. François II envoyait ses félicitations à l'Empereur pour l'inauguration du régime libéral et parlementaire dans lequel il venait de s'engager, et ses vœux pour l'heureuse réussite de l'expérience.

Cette trêve d'un mois avait fait du bien au malade, victime de son trop ardent dévouement à sa profession. Les accidents cardiaques qui avaient motivé son départ de Paris s'étaient notablement atténués. Dans son entourage, on se félicitait du résultat produit par le voyage. Mais, cinq semaines s'étaient à peine passées depuis son retour qu'un incident fort désagréable troublait sa quiétude. Plusieurs journaux, tels que *le Gaulois*, *la Petite Presse* et *la Cloche* publiaient une information dans laquelle le maître, désigné seulement par l'initiale de son nom, mais en des termes qui le faisaient clairement reconnaître, était donné comme victime d'une maladie mentale, atteignant gravement ses facultés intellectuelles. Sa porte consignée depuis plusieurs jours à ses clients par suite d'une malencontreuse grippe contribuait à accréditer une nouvelle colportée par la malveillance, dont quelques personnes attribuaient l'origine à l'animosité de Ricord, blessé, disait-on, d'un accueil assez froid que lui avait fait l'Empereur, et fort mal disposé depuis à l'égard d'un confrère que le souverain écoutait avec plus de faveur. Pour couper court à une assertion de nature à diminuer son crédit auprès du public, celui qu'elle atteignait s'imposait de recevoir sa clientèle dès le lendemain. Sa femme s'était empressée de rassurer son frère, susceptible de jeter les yeux sur une des feuilles qui s'étaient faites l'écho d'un bruit déplo-

rable. Mais, il avait à cœur de lui écrire lui-même; il lui adressait donc, le 13 mars, une épître par laquelle il le mettait au courant de son existence de convalescent, tenu encore à de grands ménagements, mais résigné aux habitudes nouvelles qui s'imposaient à lui.

Cher frère,

Je viens d'être grippé et, par conséquent, fort ennuyé. Enfin, j'arrive au port et, pour que cette lettre te trouve encore à Florence, je t'écris aujourd'hui, bien que Pauline t'ait déjà écrit hier. Toute la famille va bien : Charles, Juliette, Gogotte, Camille et son mari sont tous en bon état et contents.

... Charles travaille toujours bien. Il ne voit plus qu'acides, alcalis, oxydes, etc. Le contact de chaque jour avec des hommes de science ne peut que lui être favorable. Attendons; espérons.

Quant à moi, j'ai profondément modifié ma vie. Je fais très peu de consultation; à peine quelques rares opérations, que je ne saurais refuser sans être désobligeant pour d'anciennes connaissances. Je suis assez régulièrement les séances du Sénat, où j'ai fait, il y a quelques jours, un rapport sur des matières à moi connues, qui a été accueilli très favorablement. J'ai vu, dans cette circonstance, que je me ferai très aisément à ce genre de travail, tout nouveau pour moi.

Du reste, nous n'avons rien changé à nos anciennes habitudes. Nos petits dîners de famille remplissent deux ou trois journées de chaque semaine; les autres jours, nous allons de temps en temps au spectacle; en un mot, nous vivons en véritables bourgeois.

J'espère que nous te reverrons bientôt. Je suis chaque jour sur le point de sonner à ta porte quand je rentre (1). Donne-nous fréquemment de tes nouvelles. Ne fais pas comme nous.

Adieu, cher frère. Je t'embrasse bien.

Nélaton.

Cette lettre fait allusion à la récente orientation de Charles Nélaton du côté des études chimiques. Son instinct poussait le

(1) Depuis l'installation de son frère avenue d'Antin, l'oncle Jules occupait un petit appartement au rez-de-chaussée de l'immeuble, dont mon grand-père habitait le 1er étage. Un atelier lui avait été ménagé dans les combles.



Fig. 207. — Groupe de famille. Fère, 1869.

De gauche à droite. Assis : 1. Adolphe Moreau. 2. Charles Nélaton. 3. Marguerite Lechevalier. 4. Camille Moreau. 5. Mme Nélaton. 6. Étienne. 7 Mme Guillebout. 8. Juliette Joly de Bammeville.

Debout : 1. M. Laroche. 2. Jane. 3. Marguerite Nélaton. 4 Mme Lechevalier. 5. Mme Laroche.

jeune homme vers la chirurgie; mais son père, envisageant sa succession comme un trop lourd fardeau pour les épaules de son fils, l'avait détourné d'embrasser sa propre carrière. Il s'était efforcé de donner une autre direction à son goût pour la science. L'étudiant, débarrassé de son baccalauréat ès-lettres, venait d'entrer, à son retour d'Italie, dans le laboratoire de chimie de l'Ecole Polytechnique, dirigé par Frémy, où il s'initiait aux savantes recherches, tout en préparant son baccalauréat ès-sciences. Satisfait de l'avenir que cette situation pouvait ouvrir à son cher enfant, le tendre père de famille avait la joie de voir le foyer de sa fille Juliette, si cruellement atteint par son deuil prématuré, se reconstituer dans les plus heureuses conditions par une alliance nouvelle. L'homme qu'elle allait épouser, et qui s'appelait *Gustave* REVENAZ, appartenait à une famille bourgeoise bien posée dans la société parisienne, où elle possédait pas mal de relations communes à la nôtre. Mon grand-père, qui avait déjà mis son frère au courant des pourparlers relatifs à cette union, la lui annonçait officiellement le 17 mars.

17 mars [1870].

Mon cher Jules,

Je ne puis te laisser ignorer l'événement du jour. Notre Juliette se marie avec M. Revenaz. Je dis « *se marie* », car la petite avait toujours dit qu'elle voulait se marier elle-même, et non être mariée, comme une petite fille qui prend le mari qu'on lui présente. Je crois qu'il y a dans cette union toutes les conditions de bonheur : convenance personnelle, considération, etc. C'est bien tout ce qu'il était possible de désirer.

Bien entendu, rien n'est encore dit relativement à l'époque; mais je présume que les choses seront menées assez vite. Soit dit pour que tu arranges tes voyages en conséquence; mais, je te le répète, la décision ne date que de cet après-midi.

Je t'embrasse bien, bon frère. Ecris-nous.

NÉLATON.

Sur ces entrefaites, l'oncle Jules quittait Florence pour Naples, où il arrivait le 6 avril. Il y recevait une nouvelle lettre de son frère, écrite le 5. C'est un compte-rendu détaillé de l'état de la famille, auquel s'ajoutent quelques considérations sur les événements du moment.

5 avril [1870].

Cher et bon frère,

Tu nous manques bien!! Nous nous réunissons chaque jour, ou presque chaque jour, en famille, et tu es toujours présent à notre esprit. Les réunions de nos futurs conjoints se poursuivent et, n'était une légère ophtalmie sujette à récidive, nous en serions arrivés au moment de fixer une époque. Sans pouvoir rien préciser, je te dirai cependant, pour que tu combines tes affaires en conséquence, que nous estimons le 15 mai comme la date probable. En attendant, Charles continue à bien travailler. Il passe ses journées à l'Ecole Polytechnique, et le reste de son temps est rempli par des leçons de mathématiques ou l'étude de la chimie et de la physique dans les livres. Camille fait toujours de la peinture avec le même goût et le même succès. Elle te fait honneur. Pauline est toujours aussi heureuse dans la direction de ses travaux de Malnoue. Nous avons maintenant un personnel de serviteurs honnêtes dans cette propriété livrée si longtemps à des gens peu honorables. Adolphe va fort bien, et nous en sommes bien heureux. Quelle différence entre son enjouement actuel, comparé à la tristesse qui le dominait cet automne. Espérons que nous ne reverrons plus les mauvais jours.

Ici, la grande préoccupation est toute à la politique. On ne parle que sénatus-consulte, pouvoir constituant, plébiscite, etc. Où allons-nous? On ne le sait; mais on craint. Quant à moi, je pense que l'on a raison de craindre.

Dès que tu auras décidé quelque chose relativement à ton retour, avertis-nous. Cela nous fera attendre avec plus de patience.

Je t'embrasse pour tous les miens et pour moi.

NÉLATON.

Après une quinzaine de jours passés à Naples et un séjour d'une durée à peu près égale à Rome, l'oncle Jules revenait à Paris le 7 mai. Le mariage de sa nièce était célébré le mercredi

25 à la mairie du 8[e] arrondissement, rue d'Anjou, par le général Ambert, qui, en sa qualité de maire, prononçait un discours qualifié par l'oncle Héluis, dans son *journal*, de « flatteur, mais manqué ». La cérémonie religieuse n'avait lieu que le samedi 28. Les époux recevaient la bénédiction nuptiale dans la chapelle du Sénat. Ils étaient mariés dans l'intimité par l'abbé Le Rebours, sans cesse associé, depuis le catéchisme de Saint-Thomas-d'Aquin, à la vie religieuse des filles de mes grands-parents. La messe était dite par l'abbé Taillandier, curé de Saint-Pierre-de-Chaillot, ancien vicaire, lui aussi, de Saint-Thomas-d'Aquin, et ancien catéchiste de la famille. Après une réception très restreinte, réunissant les assistants avenue d'Antin, le couple partait pour Fontainebleau, puis s'établissait dans une propriété de la famille Revenaz, proche de Corbeil, et, partant, assez voisine du Déluge, nommée Beauvoir, où la petite Octavie ne tardait pas à rejoindre sa mère (1).

Ma chère maman, dont mon grand-père relatait au bon oncle Jules les « succès » en peinture, qui faisaient honneur à son premier maître, avait exposé au Salon de 1870 deux toiles exécutées dans le courant de l'année précédente. La première, intitulée *My sister's dog*, avait été inspirée par un fort joli « skye-terrier » dénommé « Might », que sa sœur Juliette tenait de son premier mari. « Might » était peint en train de prendre ses ébats parmi les herbes d'un pré, plus hautes que sa petite personne à longs poils et à non moins longues oreilles. La même main avait déjà crayonné l'amusante bête, la patte sur un rat auquel elle venait de donner la mort, avec plusieurs autres victimes de la même espèce autour d'elle. En même temps que le « chien de sa sœur », l'envoi de ma mère au Salon comprenait un paysage pris à Fère-en-Tardenois, non loin de

(1) Les deux époux se faisaient photographier, l'année meme de leur mariage, par Le Jeune (*Fig. 223 et 224*).

l'ancienne « Rivière Anglaise », créée autrefois par l'oncle Frédéric dans un site planté de beaux pins, au premier plan duquel elle s'était plu à camper un chasseur en blouse bleue : addition faite à Paris, d'après une étude pour laquelle un modèle de profession avait posé dans l'atelier d'Otto Weber. Deux faïences, sorties du four de Deck, avaient été exposées au Palais de l'Industrie avec les deux toiles qui viennent d'être décrites. Le goût de leur auteur pour la céramique lui suggérait mainte création ingénieuse. A l'imitation des artistes dont le talent se faisait apprécier sur les plats mis en vente par Deck, tels qu'Ehrmann et Anker, ma mère se lançait dans la figure. J'avais le plaisir de voir dès lors ma silhouette enfantine tracée par son pinceau sur le fond d'un plat, où l'accompagnait un choix de timbres-poste empruntés à la collection que j'avais formée.

Ma tête était la reproduction d'une photographie de profil, demandée pour la circonstance au fabricant de portraits qui avait pris le pseudonyme d'Hélios *(Fig. 225)*. Depuis ma plus tendre enfance, pas une année ne s'était passée sans que mon père présentât ma personne à un photographe. Dès les premiers mois de mon existence, j'avais été pris d'abord par un artiste de Soissons entre les bras de ma nourrice *(Fig. 157)*; puis, un certain Levitsky, chez qui avait défilé toute la famille, m'avait saisi à son tour sur les genoux de ma mère *(Fig. 158)*. En 1862, le même Levitsky, invité à me faire poser encore, m'avait étalé dans un vaste fauteuil *(Fig. 159)*. Je m'étais présenté, la même année, en compagnie de Maman, devant l'objectif manié par l'habile amateur nommé Henri Delessert *(Fig. 160)*, auquel nous devons aussi une charmante collection d'effigies de Maman seule, contemporaines du groupe en question *(Fig. 152 à 155)*. 1863 m'avait conduit chez Bayard et Bertall, dont deux clichés, signalés déjà, m'avaient réuni à ma bonne grand'mère Moreau



Fig. 208. — Groupe de famille. Fère, 1869.

De gauche à droite. Debout : 1. M. Laroche. 2. Ch. Nélaton. 3. Jane. 4. Camille Moreau. 5. Adolphe Moreau. 6. Mme Lechevalier. 7. Mme Laroche. Assis : 1. Étienne. 2. Marguerite Lechevalier. 3 Juliette Joly de Bammeville. 4. Mme Nélaton. 5. Mme Guillebout. 6. Marguerite Nélaton.



Fig. 209. — Maison d'Adolphe Moreau, à Fère (1869).



Fig. 210. — Serviteurs d'Adolphe Moreau, à Paris (1870).

(Fig. 181 et 182). Un petit soldat de chez Crémière, qui n'est autre que moi-même, émane, je l'ai dit, d'une des dernières pensées de la chère aïeule que je perdais en 1864. *(Fig. 183 et 184).* En 1865, après nous être offerts, mon père, ma mère et moi, à un opérateur dont le nom m'échappe, qui a confectionné de chacun de nous un grand portrait *(Fig. 193, 194 et 195),* nous nous sommes rendus encore tous les trois chez Hélios. Ce pseudonyme dissimule alors la personnalité du peintre Berne-Bellecour. Celui-ci a fait de nous des « cartes de visite » fort bien réussies *(Fig. 196, 197 et 198).* En 1866, on m'a conduit tout seul chez Bertall *(Fig. 200).* Je suis retourné chez lui en 1867 *(Fig. 202),* en 1868 *(Fig. 201)* et en 1869 *(Fig. 203).* Pendant l'été de 1867, un photographe de campagne, installé à Fère-en-Tardenois, qui a portraituré notre maison *(Fig. 209),* m'a photographié avec mon arc à a main, dans le costume où je me livrais à cet exercice d'été *(Fig. 204).* La saison d'après, mon père a rapporté encore de Fère une image de moi ; assis, cette fois, sur un siège rustique, je repose entre mes deux mains ma tête coiffée d'un petit chapeau mou à bords étroits *(Fig. 226).* C'est un portrait sans façon, qu'un artiste parisien eût dédaigné de signer, mais qui se distingue par le charme de l'impromptu. Je crois me rappeler que son auteur s'appelait Villemont. Ce Villemont nous avait donné une photographie de ma mère dans son costume de chasse *(Fig. 205).* Et puis, invité par mon père à prendre dans norte jardin plusieurs groupes de famille, il nous avait gratifiés d'une série de fort intéressants souvenirs. Ces groupes, formés en septembre 1869, comprennent toute la maisonnée d'alors *(Fig. 207 et 208).* La famille d'abord : mon père, ma mère et moi, ma grand'mère Nélaton, ma tante Juliette, mon oncle Charles et sa petite sœur Marguerite. Les amis qui se sont ajoutés à la famille, c'est d'abord le ménage Laroche ; et puis, ce sont encore les dames Guillebout et Lechevalier, c'est-à-dire

Mme Guillebout, sa fille Mme Lechevalier et sa petite-fille Marguerite Lechevalier. En outre, ma bonne Jane a été invitée à se joindre à la réunion. Le même photographe avait vu encore s'asseoir devant lui, à part, trois personnages de la bande; un trio, paré des grâces de la jeunesse, comprenant Charles Nélaton, sa sœur Juliette et Marguerite Lechevalier, qui, quelques mois plus tard, en même temps que sa compagne de pose renonçait au veuvage, devenait l'épouse d'un négociant parisien nommé Alfred Certeux *(Fig. 206)*. Au retour de la campagne, le besoin d'un modèle pour le plat de ma mère, dont j'ai parlé, me ramenait, dans les premiers mois de 1870, chez Hélios, où Berthaud avait succédé à Berne-Bellecour.

Au printemps de la même année 1870, ce ne sont ni les visages de ses proches, ni ceux de ses amis que mon père a demandé au photographe de disputer à l'oubli. Cependant, ayant installé pendant dix jours consécutifs un des meilleurs praticiens de Paris à son foyer, il fait défiler devant son objectif des modèles empruntés à son intimité particulière. J'entends les objets d'art et de curiosité qu'il a collectionnés et qui garnissent son intérieur. Depuis dix ans, il a amassé une quantité de meubles et de bibelots rares : riche matière pour un livre d'art, qui a séduit un éditeur de goût raffiné. Cet éditeur, qui s'appelle Albert Goupil, a pour collaborateur un certain Rousselon, qui dirige les ateliers que la maison possède à Asnières. Rousselon vient de découvrir un procédé de reproduction des images photographiques, qu'il appelle la *photoglyptie*. On l'applique à la publication en question. Celle-ci se composera d'une cinquantaine de planches, dont l'arrangement a été abandonné à l'initiative de l'amateur; l'imagination de ce dernier se donnera carrière à propos de chacune d'elles et composera autant de pittoresques « natures mortes ». Les opérations se passent dans la grande galerie de la rue Saint-Georges, qui s'y

prête a merveille. Il en résulte un beau volume in-folio, luxueusement présenté, qui verra le jour en 1871, et sur la première page duquel on lira : *Meubles et objets d'art des xve, xvie et xviie siècles, 56 planches photoglyptiques. Goupil et Cie éditeurs.* Avant de quitter la maison où chacun s'est dépensé pour l'aider, l'auteur des clichés a voulu laisser au personnel du lieu un souvenir de son passage. Domestiques et concierges ont été groupés dans la cour de l'hôtel, et Quinet les a réunis dans un portrait collectif *(Fig. 210).* C'est ma bonne Jane, qui, en qualité de doyenne, a pris place au milieu. C'est sa sœur Lizzie, arrivée d'Angleterre depuis quelques mois pour l'assister comme femme de chambre. Ce sont M. et Mme Dovic (abréviation de Ludovic), un ménage de Férois qui a la garde de la porte et habite la loge, sa voisine. C'est la cuisinière Irma Bala, dont les convives qui fréquentent habituellement le jeudi la table de ses maîtres apprécient l'habileté professionnelle. Ce sont, enfin, Honoré et Pierre, un jeune Tourangeau et un vieux Flamand, employés l'un et l'autre en qualité de valets de chambre.

Aussitôt après le mariage de leur sœur Juliette, mes parents s'empressent de quitter Paris. C'est le 30 mai 1870. Conviés par leur oncle Héluis, ils partent pour le Déluge, où ils n'ont plus passé de villégiature depuis l'entrée de Malnoue dans la famille. Arrivés un lundi, ils sont rejoints le samedi suivant par leur père, leur mère, leur frère Charles et l'oncle Jules. Après une courte apparition de vingt-quatre heures, ma grand'mère dépose sa Gogotte entre les mains de sa belle-sœur et de sa fille aînée, puis se partage entre son mari, que ses clients ont ressaisi de plus belle, Malnoue, où les ouvriers la réclament, et la famille qu'elle a laissée dans le vieux domaine de ses aïeux. Aussitôt installés, les pensionnaires que le Déluge a reçus de la rue Saint-Georges se mettent avec ardeur à la peinture. Ma mère ne s'est jamais sentie en meilleure veine. Elle attaque simulta-

nément deux toiles : l'une dans l'allée qui donne accès à la propriété en venant du dehors; l'autre auprès d'une petite porte par laquelle on sort du bosquet contigu à l'habitation. Dans la première, elle a placé, au premier plan, la charrette qui fait le service de la maison, attelée de l'âne qui la traîne. La seconde est agrémentée d'un couple de bassets traversant le paysage. Un mois et demi se passe dans ces travaux artistiques, remplissant une vie exempte de soucis. Tout d'un coup, l'horizon politique s'étant brusquement chargé de nuages, éclate le coup de tonnerre d'une déclaration de guerre à la Prusse.

Cette nouvelle se répand le vendredi 15 juillet. Un mois environ auparavant, l'Empereur, toujours souffrant de la maladie qui empoisonnait ses jours et contre laquelle ses nerfs se révoltaient souvent, avait obéi à une suggestion de la duchesse de Mouchy et mandé à Saint-Cloud un nouveau chirurgien pour l'examiner. A la vue des urines purulentes du malade, le jeune professeur Germain Sée, convié à faire cet examen, n'avait pas hésité à diagnostiquer un calcul vésical et à envisager une opération comme le remède à cette affection. Mais, avant de se prononcer, il avait demandé à se concerter avec les médecins appelés habituellement auprès du souverain. Le 1er juillet, Corvisart, Fauvel, Ricord et Nélaton étaient donc entrés en conférence avec lui. Prenant la parole, il avait préconisé un sondage immédiat, suivi, si la présence d'un calcul dans la vessie était reconnue, d'une intervention chirurgicale. « Si l'Empereur, avait-il dit, était un malade ordinaire, dans un hôpital, sous le n° 14, il y a longtemps que vous l'auriez sondé. » Emile Ollivier qui rapporte cette parole (1) ajoute : « Ricord fut de cet avis, que Fauvel et Corvisart contestèrent, en attribuant le mal, l'un à un catarrhe de la vessie, l'autre à un abcès de la prostate. Nélaton, qui était le premier chirurgien de son temps, était bien

(1) Emile Ollivier. *L'Empire libéral*. Tome XIII, p. 614.



Fig. 211. — J. Maissiat.



Fig. 212. — Nélaton.

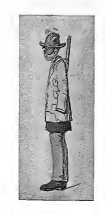


Fig. 213. — Ch. Aubé.



Fig. 214. — Nélaton à la chasse, par Laroche.

convaincu, indépendamment même de tout sondage, que l'Empereur avait la pierre; mais, plus expérimenté que le jeune médecin, il craignait, étant donnée l'existence d'une pyélocystite calculeuse, qu'une opération par la lithotricie ne fût mortelle, et qu'il ne fallût recourir à la taille, dont le succès était aussi improbable. En attendant, l'emploi d'une sonde dure d'exploration lui paraissait de nature à augmenter d'une façon démesurée l'inflammation actuellement existante jusqu'au point de la rendre périlleuse, surtout à une époque où l'antisepsie n'était pas pratiquée. Il ne crut pas qu'il fût possible de sonder un patient, s'appelât-il le n° 14, dont les urines contenaient un cinquième de pus et qui pissait du sang. Il concluait à ce que toute exploration fût différée et que, jusque-là, l'Empereur ne fût pas envoyé aux eaux. Son avis fut adopté. » Ces mots ont été écrits par l'auteur de l'*Empire libéral* d'après les révélations à lui faites par le fils de Nélaton, héritier des confidences paternelles. La même plume poursuit son récit sur les mêmes renseignements en ajoutant : « Aucun procès-verbal ne fut rédigé, mais Conneau fut chargé verbalement d'instruire l'Impératrice de l'avis des consultants. Il lui dit qu'il n'y avait rien d'inquiétant, qu'il s'agissait de rhumatismes, et que l'Empereur n'irait pas aux eaux. Afin de ne pas épouvanter l'Impératrice, il ne lui parla ni de pierre, ni de sondage. » Mécontent du résultat de la consultation, Sée rédigeait un mémoire détaillé de ses observations personnelles et des conclusions auxquelles elles aboutissaient. Ce mémoire, remis par lui à Conneau le 3 juillet, était jeté dans un tiroir sans avoir été lu. Trouvé et mis au jour après le 4 septembre, il faisait quelque bruit. Avec la connivence de Ricord, l'auteur de cet écrit sans autre signature que la sienne le donnait comme un procès-verbal de la consultation à laquelle il avait participé le 1er juillet (1). Il reprochait à Conneau de ne

(1) *L'Union médicale*, 9 janvier 1873.

pas l'avoir fait signer de ses quatre confrères et de ne l'avoir pas communiqué ensuite aux souverains. A travers Conneau, Nélaton lui-même était visé. Sa résistance à l'intervention désirée par le jeune professeur ne lui avait pas été pardonnée par celui-ci. A son instigation, des insinuations malveillantes faisaient peser sur ses épaules la responsabilité de nos désastres, qu'une révélation opportune de la gravité du mal impérial était, disait-on, de nature à conjurer. Mais l'homme à qui l'on s'attaquait était au-dessus de ces vilenies. Il les méprisait et n'y répondait jamais. Son caractère lui interdisait la controverse sur cet objet. La tranquillité de sa conscience lui suffisait.

La guerre une fois déclarée, le chirurgien, auquel il n'avait pas appartenu de l'empêcher, redoutant pour l'Empereur les fatigues de la campagne et les accidents que celles-ci étaient de nature à provoquer dans son organisme, se préoccupait tout de suite d'attacher à sa personne une main capable de remplacer la sienne dans les soins délicats qu'elle était parfois appelée à lui donner et que les circonstances pouvaient rendre nécessaires sur le terrain des opérations militaires. Il faisait agréer pour cet office un des plus adroits parmi ses élèves. Théophile Anger, qui recevait cette mission de confiance, quittait Paris le 28 juillet, en même temps que le souverain, et le suivait au quartier général de Metz. Il était placé dans la dépendance de Corvisart et de Conneau, c'est-à-dire dans l'entourage immédiat de l'Empereur, avec lequel ses rapports devenaient constants. Cette situation le mettait à même de tenir le maître auquel il devait ce poste au courant des événements qui se passaient sous ses yeux. Il n'y manquait point, et lui écrivait souvent. D'ailleurs, ce maître ne tardait pas à se voir appelé lui-même à Metz. Il y partait le mardi 2 août, accompagné de son fils Charles, qui n'avait pas voulu lui laisser faire le voyage tout seul. Ce n'était pas pour veiller sur l'Empereur, qu'il avait mis

entre bonnes mains. C'était pour s'occuper, au nom de la Société de Secours aux Blessés, de ses services d'ambulances, et résoudre certaines difficultés provenant de mésintelligences entre l'élément civil et le pouvoir militaire. Rentré chez lui après quarante-huit heures d'absence, il s'empressait de rendre compte de son expédition à son gendre, qui avait quitté le Déluge pour sa maison de Fère-en-Tardenois.

Paris, 5 août 1870.

Mon cher Adolphe,

Je venais de quitter Metz quand votre lettre y est arrivée; de sorte que je ne l'ai reçue que ce matin à Paris. Voici la réponse aux questions que vous me posez. J'étais allé à Metz pour faire la paix avec la Guerre. Je m'explique. Les premiers organisateurs de notre comité de secours avaient mis en avant des prétentions exorbitantes, en ce qui concerne leurs rapports à établir avec l'intendance ainsi que le commandement de l'armée. On ne voulait même plus entrer en pourparlers avec nous, etc. Il a suffi de mieux définir nos rôles réciproques pour aplanir toutes les difficultés et, à l'heure où je vous écris, nous avons signé notre traité de paix.

L'Empereur se porte à merveille, malgré une vie active et presque fatigante. Le jour de l'affaire de Sarrebruck, il me disait vers les 6 heures : « *Docteur, j'ai une grave maladie.* — Laquelle, Sire ? Je ne la connais pas. — J'ai une faim terrible », me dit S. M. Jugez du reste. Notre cher petit prince est aussi bien gentil et bien portant. Il a été calme et digne pendant la canonnade. Sa tenue indiquait qu'il avait la conscience qu'il s'agit de choses graves.

Hier, est partie de Paris notre première ambulance. L'Impératrice est venue. Je lui ai présenté nos chirurgiens en chef, qu'elle a accueillis avec sa gracieuseté habituelle. Après la présentation, je me suis retiré. J'ai appris qu'alors elle m'avait en vain réclamé aux échos d'alentour. De retour à la maison, j'ai trouvé une lettre par laquelle elle m'invitait à venir dîner aujourd'hui à Saint-Cloud. Que veut-elle me dire? Je le saurai tout à l'heure.

Je ne prévois aucune absence nouvelle. Nous serons bien heureux tous de vous revoir et de vous embrasser. A lundi, je crois.

NELATON.

Cette lettre était suivie de près par une autre, écrite par Charles Nélaton à sa sœur Camille. « Nous revenons de Metz enchantés, disait-il. Papa a d'abord mené à bonne fin ses affaires de secours aux blessés, et tout paraît à peu près arrangé de ce côté-là; et puis, la curiosité est satisfaite. Nous avons vu les quartiers généraux, les campements, tout le pays en état de défense : c'est vraiment, je t'assure, excessivement curieux. » La missive continuait sur un ton de confiance, inspiré par les spectacles et les conversations de la veille, que les événements ne devaient malheureusement pas tarder à démentir. « Nous avons eu de la chance, continuait le narrateur. Juste le jour de notre arrivée, on nous a ménagé la prise de Sarrebruck; ce qui nous a permis, le lendemain, de voir arriver les prisonniers, casque en tête et sac au dos; d'apprendre le nombre des blessés (il y en a 15, et 3 morts), et d'écouter toutes les hypothèses que font les officiers sur le succès *indubitable* de la guerre. » L'optimisme débordait encore des lignes suivantes, écrites par le jeune homme à l'adresse de son beau-frère, qu'il avait quitté en proie à une vision très noire des événements. « Adolphe, disait-il, ne doit plus, ce me semble, conserver de grandes inquiétudes à l'égard de la guerre. Dans le cas contraire, je l'inviterais à aller causer quelques instants avec les officiers de Metz; et je suis sûr qu'il serait absolument rassuré. » Le jeudi 4 août, mon père avait réuni à sa table les instituteurs du canton de Fère, à l'issue d'un concours annuel entre leurs élèves dont il était l'initiateur et qui venait d'avoir lieu pour la troisième fois. Après le dîner, plusieurs d'entre eux, escomptant des victoires que nous ne connûmes point, chantaient en chœur *le Rhin allemand*. Trois jours plus tard, c'était la défaite de nos armes qu'annonçait le télégraphe. Invités par leur cousin Joseph Delaville à passer une partie du mois d'août chez lui, en Touraine, mes parents quittaient leur demeure féroise le 8, sous le coup de l'inquiétude

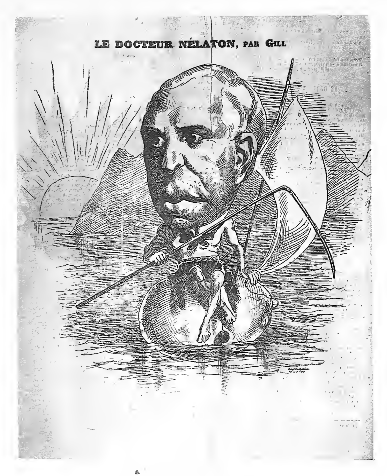


Fig. 215. — Nélaton, par André Gill (1869).

produite par ces fâcheuses nouvelles. Notre séjour à la Roche était traversé de terribles angoisses patriotiques. A l'espoir passager renaissant après Gravelotte, les plus sombres pressentiments ne tardaient point à succéder. L'effondrement de Sedan jetait mon père dans une grande perplexité au sujet du retour à Paris. Devait-il ramener les siens dans une ville que l'ennemi pouvait menacer d'un jour à l'autre? Mon grand-père, interrogé par lui à cet égard, répondait en l'engageant à rentrer.

Paris, 7 septembre 1870.

Mon cher Adolphe,

Je comprends vos hésitations. Et comment en serait-il autrement, lorsqu'il s'agit de votre chère femme et de votre fils? Vous pensez bien que, moi-même, je n'ai pas d'autre préoccupation. Il me revient de tous les côtés que les Prussiens, lorsqu'ils entrent en vainqueurs dans une localité, prennent ce qui leur est nécessaire, nourriture, boisson, coucher; mais, ne se livrent pas, en général, à la dévastation : à moins qu'ils ne trouvent de la résistance. C'est ce qui fait que, pour ce qui me concerne, je ne suis pas très inquiet, ni pour moi, ni pour Pauline, ni pour Charles, qui ne sont nullement disposés à quitter Paris. Vous pourriez donc venir parmi nous sans courir réellement de danger. Peut-être trouveriez-vous ici les esprits moins surexcités, et la demi-sécurité qui existe chez nous se communiquera-t-elle à vous-même. Si vous avez un grand éloignement pour cette résolution, je pense qu'au lieu de rester à La Roche, il vaudrait mieux aller vous installer à Tours. Voyez; l'un et l'autre partis sont bons.

NÉLATON.

Aussitôt cette lettre reçue, le train nous ramenait à Paris. Nous y rentrions le 9 septembre. Ayant confié sa petite Marguerite à sa sœur Juliette, qui partait avec son mari pour Houlgate, ma grand'mère était restée aux côtés de mon grand-père, que n'avaient abandonné ni son fils, ni son frère. La majeure partie de la famille était donc réunie dans la capitale quand les portes de celle-ci se fermaient. Le maître, que regrettait encore la Clinique de la Faculté, prenait la haute main sur l'ambulance que

la Société de Secours aux Blessés, présidée par le comte de Flavigny, venait d'installer au Palais de l'Industrie. La direction du service médical de la Société avait été livrée au docteur Chenu, qui jouissait d'un haut grade dans la médecine militaire. Ce dernier offrait à mon père les fonctions de chef de son cabinet, qu'il s'empressait d'accepter. Ce poste avait l'avantage de le maintenir en contact journalier avec son cher beau-père, que son fils ne quittait pas non plus. Le goût de la chirurgie l'ayant repris de plus belle, le jeune étudiant obtenait d'être attaché, comme assistant bénévole, aux services de l'ambulance. Il y voyait opérer Guyon, Lannelongue, Duplay, et aussi un transfuge de la chirurgie rentré occasionnellement au bercail : je veux dire un ancien élève de Velpeau, devenu agent de change, qui s'appelait Perdrigeon ; la Bourse n'avait pas fait perdre à cet habitué de son parquet les bienfaits de son stage dans les hôpitaux et, comme opérateur, il faisait merveille.

Tandis qu'un certain nombre de dames de la société parisienne se faisaient admettre comme infirmières au Palais de l'Industrie, ma mère s'employait à domicile. Plusieurs pièces de notre maison étaient disposées en ambulance, et douze malades pouvaient y trouver place. Mon grand-père y évacuait des blessés en voie de convalescence, dont l'état ne requérait plus d'opérations et à qui il ne fallait que des pansements. Ma mère s'en chargeait sous la direction paternelle. A la fin d'octobre, nos lits de la rue Saint-Georges recevaient leurs occupants du Grand-Hôtel, où les services du Palais de l'Industrie s'étaient transportés. C'est là qu'un soir, en venant chercher mon père, je me souviens d'avoir vu des voitures arrivant du champ de bataille de Buzenval déverser pêle-mêle des malheureux morts en route et des blessés hébétés sous leurs pansements sanglants, exhalant leur douleur les uns en sourdes plaintes, les autres par des cris déchirants. Les tristesses parmi

lesquelles vivaient journellement chacun des membres de notre famille s'oubliaient le soir grâce au réconfort des réunions intimes. Mes parents et mes grands-parents recevaient tour à tour; et puis, on dînait souvent aussi chez l'oncle Jules. Il arrivait qu'on eût pour convives un ou plusieurs amis, tels que Mamony, fort occupé, comme de juste, à son ministère de la guerre; que Regnault, chargé d'un poste important dans l'intendance de la garde nationale; qu'Arthur Revenaz, le frère cadet de mon oncle Gustave, seul à Paris, où son devoir de mobilisé l'avait retenu; tels encore qu'Anger, à qui l'Empereur, après Sedan, avait rendu sa liberté, et qui servait dans les ambulances volantes; ou que Feulard, cet ancien élève de Nélaton, qui, en 1848, avait porté ma mère entre ses bras à travers les barricades, et dont le hasard avait fait un collègue de mon père au cabinet du docteur Chenu. Les menus étaient d'une frugalité imposée par la pénurie des vivres. Cependant, un soir, chez l'oncle Jules, on nous servait une dinde, envoyée par un obligé de la maison qui ne s'était pas fait connaître : folie gastronomique de deux cents francs peut-être, dont on parla longtemps. Notre ordinaire, c'était le cheval. Mais il se trouvait qu'on fût gratifié de singularités culinaires sous forme de côtelettes de chien ou même d'un morceau de trompe d'éléphant. En effet, les animaux du Jardin d'Acclimatation ayant été sacrifiés, un médecin du Palais de l'Industrie, qui avait été admis au partage d'un des éléphants, en faisait bénéficier mon père à son tour.

Malgré toutes les humiliations patriotiques que la paix devait apporter avec elle, après le douloureux hiver qu'avaient enduré les Parisiens, victimes du froid en même temps que des privations, et que le bombardement jetait en outre dans de cruelles angoisses, l'armistice était généralement accueilli comme un bienfait. Le 5 février 1871, Charles Nélaton, accompagné de Théophile Anger, se rendait à cheval à Malnoue. Des

« notes de guerre » prises par l'ancien élève de mon grand-père, qui ont été récemment imprimées, contiennent un passage où cette expédition est relatée.

... Malnoue n'a pas souffert du feu; mais toutes les maisons ont été pillées. Chez M. Nélaton lui-même, les dégâts sont considérables. Ainsi, les Prussiens ont brûlé la plupart des meubles en vieux chêne sculpté qui étaient destinés à meubler le nouveau château. Dans le petit salon de la ferme, tout a été bouleversé, mais conservé. Les Prussiens n'ont guère emporté qu'une aquarelle de Pils et un portrait de Garibaldi. Dans le nouveau château, une cinquantaine de soldats sont installés dans les chambres. Le sous-sol est occupé par des chevaux. Tous ces Allemands, dont quelques-uns très jeunes, ont un air de prospérité révoltant. Du reste, ils n'ont pas trop molesté le gardien de la maison. Ils lui ont donné des vivres et, chaque fois qu'ils l'emmènent à la chasse, ils lui allouent deux ou trois francs. Somme toute, cet homme se loue beaucoup de leurs procédés, tout en reconnaissant qu'il n'exerce aucune influence sur eux. Ainsi, maintes fois, il a vu les Prussiens briser ou emporter des meubles sans pouvoir les en empêcher. Pendant près de deux mois, un médecin principal a logé chez Nélaton; mais il ne s'est pas montré plus respectueux que les autres, disant que Nélaton était riche et pouvait payer les frais de la guerre.

Le 17 février 1871, mon grand-père et ma grand'mère, qui ont obtenu des autorités allemandes le sauf-conduit nécessaire, visitent eux-mêmes leur propriété. Ils ont pris place dans un petit omnibus appartenant à la Société de Secours aux Blessés, et leur voyage s'effectue sans incident, sauf qu'au retour ils arrivent trop tard aux portes de Paris, qu'ils trouvent fermées, et sont obligés de passer la nuit à Vincennes. De son côté, Charles Nélaton est parti le 10 pour Pau, où le ménage Revenaz s'est transporté, où il a passé l'hiver et où le mari attend le prochain accouchement de sa femme. Le voyageur s'est arrêté en route à la Souterraine; car la famille Héluis, conduite par les circonstances à se réfugier dans cette bourgade de la Creuse pendant la durée du siège de Paris, s'y trouve retenue par la



Fig. 216. — Nelaton, par Mulnier



Fig. 217. — Nélaton, par Reutlinger



Fig. 218. — Nélaton, par Maunoury



Fig. 219. — Nélaton, par Thiébault

santé de la bonne tante, qui vient d'être très malade d'une fièvre typhoïde. Aussitôt arrivé auprès de sa sœur et de son beau-frère, le jeune homme prend la plume pour donner des nouvelles de son voyage à ses parents, et aussi pour demander à son père de venir assister aux couches de sa fille. Le cher papa ne se fait pas prier et, le 21, il se met en route pour Pau avec le frère de son gendre. Le 25, son fils annonce l'arrivée des deux compagnons de route par un petit mot, qui dit : « Leur voyage s'est parfaitement passé. Ils ont passé un jour à la Souterraine, où papa a trouvé ma tante tout à fait convalescente, et, après avoir passé la nuit du jeudi à Agen, ils nous sont arrivés hier frais et dispos. » Sur ces entrefaites, les préliminaires de la paix ont été signés. L'entrée des Prussiens à Paris, exigée par l'ennemi, s'effectue le mercredi 1er mars dans la soirée. Leur occupation de la ville ne dépasse pas les Champs-Elysées; mais l'avenue d'Antin est comprise dans la zone ouverte à leurs troupes. Ma grand'mère a onze soldats à loger; chacun de ses locataires à peu près autant. Dès la matinée du 2, où Paris subit, pour la journée, la présence des vainqueurs, mon père, dévoré par l'anxiété, a traversé le territoire livré à l'ennemi pour gagner la demeure de sa belle-mère; il tente d'y retourner l'après-midi avec ma mère et moi, mais la foule nous empêche d'y accéder. Par bonheur, les Parisiens se sont bien tenus pendant les heures d'épreuve qui leur ont été infligées. Après le départ de la horde, de la rue Saint-Georges et de l'avenue d'Antin partent simultanément deux lettres rassurantes à destination de Pau; et, dès leur réception, le père, à qui elles sont adressées, s'empresse d'y répondre. « Nous avons été bien heureux, écrit-il à sa femme, de recevoir ce matin, dimanche 5, vos bonnes lettres : celle d'Adolphe et la tienne. Je vois que vous avez fait tête à l'orage, et que notre cher Adolphe n'a pas craint de traverser les lignes prussiennes pour arriver jusqu'à

toi; ce qui a dû être pas mal émouvant. J'en conclus que le moral est bon... » Le soir même du jour où ces lignes étaient mises à la poste, l'enfant qu'on attendait à Pau faisait son entrée dans le monde et son grand-père annonçait à Paris sa naissance.

Pau, 6 mars 1871.

Ma chère Pauline,

Notre Juliette est accouchée très heureusement d'un beau *garçon* hier dimanche, à 7 heures du soir. Tout s'est très bien passé... Je compte, maintenant que mon séjour ici n'aurait plus d'utilité, retourner à Paris assez promptement. Charles le désire, et je le conçois. Il pense qu'en ce moment, il pourrait se rendre *utile* dans le laboratoire de M. Frémy. Ce serait donc pour lui une occasion de reconnaître ce que le maître a fait pour lui. Je pense donc partir mercredi à midi, ce qui me conduirait à Paris jeudi matin.

Adieu, chère enfant. A bientôt.

Nélaton.

Le jour où mon grand-père et son fils rentraient à Paris, mes parents et moi, nous le quittions pour nous rendre à Fère. L'expédition n'était point chose aisée. C'était le 9 mars que nous l'entreprenions. Le train qui devait nous conduire à Château-Thierry ne partait point de la gare de l'Est. Il fallait aller le chercher à Pantin. Nous dûmes prendre littéralement d'assaut notre compartiment, que nous partageâmes presque exclusivement avec des militaires allemands. Montés en wagon à 7 heures et demie du matin, nous ne nous mettions en route qu'à 10, et il ne fallait pas moins de quatre heures et demie pour parvenir à destination. De Château-Thierry, une voiture, fournie par l'hôtel de l'Eléphant, nous amenait enfin à Fère vers 5 heures du soir. Dix heures environ s'étaient écoulées depuis notre départ de chez nous. L'ennemi avait habité notre maison de campagne pendant plusieurs mois; mais le bonheur voulait qu'il ne l'occupât plus à notre arrivée. Pierre, le serviteur entre les mains duquel elle était restée pendant l'invasion, était seul à nous y recevoir.

Grâce à sa vigilance, aucune déprédation n'avait été commise, et le mobilier était sauf. A l'heure où nous reparaissions dans notre domicile d'été, les troupes allemandes se repliaient peu à peu vers la frontière. Il en arrivait bientôt quelques détachements parmi nous. C'étaient d'abord des pontonniers saxons, dont nous logions le commandant, que mon père était contraint de recevoir à sa table. Arrivés le 13, ces Saxons étaient rejoints le 14 par un bataillon du 1er régiment de landwehr de la garde prussienne. Le colonel, que nous devions recevoir sous notre toit, et à qui avait été attribuée la chambre habituelle de mes grands-parents, ne trouvait pas celle-ci de son goût, se disputait avec mon père, qui lui décochait quelques sarcasmes, et quittait notre maison pour l'hôtel du Pot d'Etain, en nous imposant, à sa place, vingt-cinq de ses soldats, en sus d'une quarantaine que nous hébergions déjà. A l'officier saxon de la veille, notre table voyait s'adjoindre, ce soir-là, un jeune lieutenant de cette troupe prussienne, qui s'efforçait d'intéresser ma mère, sa voisine, à sa femme et à ses enfants, dont il exhibait les photographies ; mais, mon père, que l'obligation de supporter de tels hôtes exaspérait, coupait court aux évocations familiales par quelques mots cinglants, propres à faire comprendre à son convive qu'il était toujours l'ennemi avec qui on n'engage pas la conversation. Le lendemain de ce dîner pénible, de nouveaux Saxons remplaçaient les Prussiens. Fère en logeait 1.600. Un général de division, appartenant au 12e corps d'armée, nous était dévolu, et il partageait notre repas avec deux de ses officiers. Nous nous préparions à quitter sans regret, le jour suivant, un foyer où de telles réceptions s'imposaient quotidiennement lorsque la neige, qui tombait en abondance depuis la veille et qui couvrait la terre d'un épais manteau, s'opposait à notre départ. Notre retour à Paris était commandé par la prochaine ouverture, à Saint-Louis-d'Antin, des exer-

cices préparatoires à la première communion. J'avais suivi tout l'hiver, à cette paroisse, qui était celle du lycée Condorcet où je devais faire mes études, les catéchismes destinés à me conduire vers cet acte solennel. Il importait que je ne fusse point inexact au rendez-vous. Mais, une force majeure primait nos résolutions, et nous ne pouvions nous mettre en route qu'une fois la tourmente de neige apaisée, le samedi 18 mars au matin.

Le voyage était encore plus malaisé qu'au départ. De Château-Thierry, les trains n'allaient plus que jusqu'à Chelles, et mon père avait dû envoyer de Fère une voiture nous attendre à cette station, pour nous conduire de là à Paris. Parvenus à Lagny, l'odyssée se compliquait encore. Notre convoi, nous disait-on, ne devait pas dépasser cette gare. Contraint de chercher une voiture pour nous mener à Chelles, mon père élude l'offre obséquieuse d'un officier allemand, prêt à nous y conduire dans son break, et découvre, non sans peine, chez un loueur, un mauvais omnibus. La guimbarde, où nous avons pris place avec la bonne Jane, la fidèle compagne de tous nos déplacements, s'engage sur une route encombrée par un convoi de fourrage réquisitionné par l'ennemi, qu'escortent plusieurs de ses cavaliers. L'un d'eux, qui a bu, s'est pris de langue avec un des charretiers. En fin de compte, il dégaine son sabre et poursuit l'infortuné paysan du tranchant de son arme. Dans sa course désordonnée, il heurte notre véhicule, dont une vitre se brise avec fracas, et nous tremblons de voir sa fureur se tourner contre nous. Ce danger évité et cette émotion passée, nous atteignons Chelles et nous rejoignons la voiture qui nous y attend. Mais, nous avons appris qu'on se bat à Paris ; chemin faisant, de nombreux fuyards, ayant quitté la capitale, nous confirment la nouvelle et nous dissuadent de poursuivre notre voyage jusqu'à son but. Malnoue n'étant pas très loin d'où nous sommes, l'idée nous vient alors d'y chercher fortune.



Fig. 220. — Groupe de famille. Fere, 1872.

De gauche à droite : 1. Marguerite Nélaton. 2. Camille Moreau. 3. Charles Nélaton. 4. Étienne. 5. A. Nélaton. 6. Mme Guillebout. 7. Mme Nélaton. 8 et 9. M. et Mme Laroche (debout). 10. Adolphe Moreau.

Notre attelage nous dépose, à la nuit close, dans une demeure où il ne reste pas un lit pour nous accueillir. L'unique matelas capable de recevoir un dormeur est entièrement teint du sang des blessés et des moribonds qu'on a déposés sur lui. On l'étend par terre, et mes parents me le donnent pour couchette, tandis qu'ils se contentent, pour reposer leurs membres, d'un siège ou du plancher. Mais, ils ont compté sans les insectes qui l'habitent. Mon sommeil est si profond qu'il ne s'en ressent guère ; mais, le lendemain, je suis couvert de piqûres et obsédé de démangeaisons. Par bonheur, mon père a pour ami le régisseur de Ferrières ; le château des Rothschild est proche de Malnoue. M. Legros-Saint-Ange, que nous allons y trouver, nous fournit, sur l'heure, des matelas sans vermine et du linge pour les garnir. Nous nous installons tant bien que mal pour un séjour, que les événements nous forcent à prolonger. Cependant, prévenu de notre arrivée à Malnoue, mon grand-père nous a fait écrire par l'oncle Jules une lettre, portée le 19 par son domestique André, pour nous conseiller de rebrousser chemin et de retourner à Fère. Quant à lui, rentré à Paris le jour même de l'émeute, après une expédition chirurgicale dans laquelle son fils l'a accompagné, il ne semble pas disposé à en bouger, malgré les « saturnales » qui s'y déroulent. Il n'a plus trouvé avenue d'Antin ma grand'mère, qui vient de s'envoler, à son tour, en compagnie de M. Amédée Revenaz, l'oncle de son gendre, pour aller tenir avec celui-ci sur les fonts baptismaux son petit-fils Alexis. C'est pourquoi il prend son porte-plume et lui adresse à Pau l'écho de ses pensées.

Chère Pauline,

Si je me laissais aller aux impressions du moment relativement aux affaires politiques, ma lettre serait bien triste. Car rien ne peut donner une idée du dévergondage d'esprit dont font preuve nos compatriotes. Mais, comme je te l'ai dit bien des fois, rien de ce qui est excessif n'est durable.

Espérons donc que toutes ces saturnales touchent à leur fin. Aujourd'hui, dans les groupes, on commence à pouvoir dire ce que l'on pense de toutes ces saletés.

Mais, voici assez de politique. J'ai très hien fait mon voyage. Je rentrais à Paris au moment où tu le quittais, et je ne doute pas que tu ne sois arrivée à bon port sous la protection de M. Revenaz. Tu auras trouvé en bon chemin notre chère fille ; car Gustave m'écrivait avant-hier que son état ne laissait rien, ou presque rien à désirer en ce moment. On me remet la lettre de M. A. Revenaz, qui me confirme le fait. Qui dit la mère dit l'enfant, comme dans les faire-part de naissance. Quant à Gustave, il me dit aussi être mieux. Je compte sur toi pour me donner les détails.

Tu sais qu'Adolphe, Camille et Etienne étaient à Malnoue hier. Adolphe était assez inquiet : je l'ai engagé à retourner à Fère, ne sachant s'il pourrait rentrer à Paris sans s'exposer à voir faire une harricade avec son omnihus.

Au moment où je te parle, Charles est auprès de moi, dans mon cahinet, poursuivant ses études anatomiques, et passant ainsi le temps sans le perdre. Il a été charmant pour moi pendant tout le voyage, plein de prévenance, d'attention et de raison. C'est, je t'assure, pour moi un grand dédommagement à opposer aux malheurs du temps. Quand je dis « malheurs du temps », ne te figure pas qu'il y ait rien de plus que ce que vous voyez dans les journaux. On pourrait même se faire illusion sur l'état de Paris dans nos quartiers. Chacun va à ses affaires, se promène. L'Institut tenait hier sa séance et s'occupait de questions de science, tout comme d'habitude. C'était à se croire en pleine paix.

Dis bien à nos chers enfants comhien je suis heureux en pensant à eux. Embrasse Gogotte et Octavie. Dis à M. Arthur toute mon amitié et remercie-le bien pour toutes les hontés qu'il a eues pour notre Charles.

Je t'embrasse hien tendrement.

NÉLATON.

Tu peux remarquer que je ne te parle pas de retour. Cela viendra plus tard.

Cette lettre est du 19 mars. Le 28, celui qui l'a écrite se sent assez sérieusement atteint par la maladie. Pris d'une phlébite à chaque jambe, il est contraint de s'aliter. Ma grand'mère, qui

rentre à Paris avec sa petite Marguerite le vendredi 1er avril, le trouve encore au lit. C'est une nouvelle phase de l'affection cardiaque dont il a déjà souffert précédemment. Il a mesuré, comme de juste, la gravité de son état, et une grande tristesse s'est emparée de lui. Son fils, qui l'entoure de sa tendresse et de ses soins, donne une partie de son temps aux ambulances où les blessés de la guerre civile sont soignés après ceux de la guerre étrangère. Mais, bientôt, on apprend que la Commune se prépare à enrôler dans ses bataillons tous les jeunes gens de son âge. La prudence veut qu'il s'éloigne. Le 15 avril, sous prétexte d'une opération à faire avec son aide en dehors des fortifications, le Dr Lannelongue le soustrait au péril qui le menace, en lui faisant franchir l'enceinte de la cité, désormais fermée à ses pareils. Une fois dehors, il s'achemine d'abord vers le Déluge; puis, après un immense détour, il gagne Malnoue, où il nous rejoint. Entre temps, l'ancienne situation de mon grand-père auprès de l'Empereur l'expose lui-même à des dangers. Les révolutionnaires arrêtent certains personnages en vue, qu'ils enferment comme otages; leurs yeux se sont portés sur lui, et on le dit menacé. Son entourage l'oblige à fuir et, le 19, sa femme, qui a déjà envoyé depuis quelques jours sa petite Marguerite auprès de nous, part avec lui dans sa calèche et déjeune au milieu de ses enfants. Le surlendemain, l'arrivée de l'oncle Jules complète la réunion de famille.

Progressivement, notre campement provisoire des premiers jours s'est transformé en une installation à peu près régulière. Toutefois, nous vivons au milieu des Allemands, qui occupent la plupart des pays environnants, et dont nous avons eu pendant quelque temps un détachement parmi nous. Leur présence, c'est triste à dire, nous sert de sauvegarde : elle prévient la contagion des désordres parisiens. Des voyages fréquents à Villiers-sur-Marne et à Joinville-le-Pont nous sont imposés

pour notre ravitaillement en vivres et en nouvelles. La curiosité nous retient, chemin faisant, sur les lieux où l'on s'est battu. Toute la campagne qui s'étend sous les villages de Villiers et de Champigny, que peuplent de sinistres monticules plantés de petites croix de bois, est encore jonchée de débris d'armes ou d'équipements ; on y ramasse à pleines mains les balles et les projectiles de toutes sortes. Pour des enfants de mon âge et de celui de ma petite compagne Gogotte, c'est un divertissement que la recherche de ces souvenirs émouvants. Nous nous y livrons avec passion. Après ces butinages, nous nous amusons à nous affubler d'un casque et d'un havre-sac, puis à attacher à notre côté quelque sabre ramassé par nos mains. Ma mère prend ses pinceaux et, pour complaire à notre fantaisie, fait notre portrait dans cet accoutrement. Le mien est une aquarelle datée du 1er mai 1871. Son auteur passe ensuite à un paysage dont le motif présente un caractère d'actualité du même ordre que les oripeaux sous lesquels j'ai été peint. C'est une allée du parc, proche du château, sur le côté de laquelle se dresse la tombe d'un officier wurtembergeois, enterré à la porte de l'ambulance où il a succombé. Le travail distrait ma chère maman des douloureuses préoccupations que la santé de mon grand-père cause à tous les siens. Son transport à la campagne n'a point amélioré son état. Il éprouve de grandes souffrances, qui nécessitent l'emploi de la morphine comme calmant. Indépendamment de ses désordres cardiaques, il se dit atteint d'une tumeur épigastrique, qu'il a fait examiner par son élève Dolbeau. C'est ce jeune chirurgien qu'il a pris pour confident de ses misères, tout en recourant aux avis médicaux de son ami Moutard-Martin. Un mot adressé à Dolbeau, pour lui rendre compte de certains phénomènes morbides, montre un malade dont l'enjouement ne masque point sa conscience du mal qui le mine. « Quant à la tumeur épigastrique, écrit-il, je n'y trouve aucun changement.



Fig. 221. — Pauline Nélaton (1872).



Fig. 222. — Marguerite Nélaton (1872).



Fig. 223. — Gustave Revenaz (1870).



Fig. 224. — Juliette Revenaz (1870).

Je ne suis pas encore assez bourgeois pour la trouver diminuée. Non, je n'ose pas le dire : vous en jugerez par vous-même à la première occasion. Comme je suis très tranquille, il en est de même de mon cœur. Vous savez que j'avais l'aspect d'un homme de 100 ans assez mal conservé ; je n'en parais maintenant que 98. *Il y a progrès.* »

Le 13 mai, mon père et ma mère repartent avec moi pour Fère, laissant mes grands-parents à Malnoue. C'est à Fère que nous apprenons le navrant épilogue de l'insurrection parisienne : la bataille dans les rues de la capitale et les incendies qui ont dévoré ses monuments. Pendant la lutte des troupes Versaillaises contre les Communards, deux des immeubles appartenant à mes grands-parents ont reçu des projectiles. Celui de l'avenue des Champs-Elysées est gravement endommagé. Quant à celui de l'avenue d'Antin, qui comprend leur domicile, il a été visité, le 23 mai, par un obus tiré de la terrasse des Tuileries, qui est entré dans leur petit salon, après avoir traversé le mur en pierres de taille entre les deux fenêtres. Le projectile a éclaté au milieu de la pièce ; mais, par bonheur, le général Daguerre, un des intimes de mon oncle Héluis, appelé la veille à prendre possession du quartier avec les troupes confiées à son commandement, s'est occupé de faire mettre à l'abri les tableaux qui garnissaient les murs ainsi que les autres objets de prix. Un commencement d'incendie s'est déclaré; mais des secours rapides l'ont promptement maîtrisé. Avant même que la nouvelle de ces fâcheux détails lui soit parvenue, ma mère se désole du lamentable état où l'insurrection vaincue a laissé Paris. « Je voyais, écrit-elle à sa mère, une fin bien triste à cette révolution ; mais j'étais loin de m'attendre à ces désastres. Je m'attendris sur notre pauvre Paris, et je sens que je l'aimais plus que je ne croyais. Il nous restera notre bonne union de famille, qu'ils ne nous enlèveront pas, et, il faut l'espérer, avec

notre cher papa et notre bon oncle, nous passerons encore de bons jours au milieu de ces pauvres ruines. » Pour l'explication de ces mots, il faut dire que la santé de l'oncle Jules paraissait aussi compromise que celle de son frère. L'un et l'autre étaient restés à Malnoue pendant la semaine tragique, d'où ils avaient entendu l'écho de la canonnade et aperçu la lueur des incendies. Loin d'en éprouver un fâcheux contre-coup, au lendemain de ces jours d'angoisse, le cher père bénéficiait d'une détente de ses souffrances, qui lui rendait l'espoir de guérir. Il s'empressait de communiquer cet heureux changement à son gendre.

[4 juin 1871].

Mon cher Adolphe,

Je ne cherche pas bien longtemps pour trouver une nouvelle qui vous intéressera, j'en suis sûr; tant je suis persuadé de votre sincère affection. Cette nouvelle se résume en ceci : je crois pouvoir vous affirmer que, contre toute probabilité, je vais décidément m'acheminer maintenant vers la guérison. Je vous donnerai plus tard les détails. Ils se résument en ce fait : les signes physiques d'une lésion du foie ou de l'estomac, signes sur lesquels se fondaient toutes mes craintes, s'effacent de jour en jour. Tout n'est pas terminé; mais la physionomie de mon mal est toute différente.

Mais je vois que je deviens un vrai malade. Je ne parle que de moi. Cependant, je pense bien à vous tous. Je m'en tiens à ces quelques mots pour aujourd'hui. A bientôt.

Votre vieux, vieux, archi-vieux père, qui vous aime bien.

NÉLATON.

L'approche de ma première communion, qui doit avoir lieu le 15 juin, nous a ramenés à Paris, en passant par Malnoue, huit jours avant la cérémonie. Le lendemain de celle-ci, on me conduit chez Pierre Petit, qui fait ma photographie *(Fig. 227)*, et, le surlendemain, nous repartons pour Fère. Ma mère se remet à la peinture et ne tarde pas à entreprendre deux toiles de longue haleine : une grande étude de figure, qu'elle peint en plein air, d'après une jeune paysanne conduisant sa

chèvre aux champs; et puis, un paysage dont le sujet a été pris à la Tournelle, auprès du jardin du garde Jobert, dont la femme faisant paître sa vache anime le motif. Mon oncle Frédéric Moreau ayant donné sa démission de conseiller général, mon père est vivement sollicité de se présenter à sa place; mais ces fonctions, qui l'avaient tenté en 1865, ne lui disent plus rien. Il reste sourd aux instances qui sont faites auprès de lui et adresse aux journaux une note par laquelle il décline toute candidature, qui décide le commandant Roques-Salvaza, propriétaire du château de Fère, à briguer le mandat vacant. Entre temps, l'état de mon grand-père s'est suffisamment consolidé pour lui permettre d'entreprendre un long voyage. Sa fille Juliette s'étant transportée avec son mari aux eaux de Luchon, il est allé la rejoindre avec ma grand'mère. Parti le 15 juillet, il écrit, le 24, à mon père une lettre empreinte de sa tendresse habituelle pour ses enfants.

24 juillet 1871.

Mon cher Adolphe,

La petite lettre de Camille, que nous avons reçue ce matin, nous a fait bien plaisir en nous confirmant ce que nous savions déjà, que vous continuez à vous porter très bien. Du reste, nous sommes tous dans nne assez bonne veine. Le bon frère Jules nous écrivait ce matin qu'il se trouve très notablement mieux depuis quelques jours. Moi-même, il me semble qu'aujourd'hui j'ai pu marcher beaucoup mieux que je ne l'avais fait depuis bien longtemps. Espérons, espérons.

J'ai vu ce matin qu'il n'y avait pas de distribution de prix dans les collèges. J'espère bien que l'on pourra, malgré cela, assigner la place qu'aurait eue, dans les compositions, notre cher petit Etienne. Dites-lui bien de ma part que, quand on commence à être parmi les premiers dans les classes, on continue bien souvent à tenir le premier rang dans la sphère d'activité que l'on occupe dans le monde...

Pauline, Juliette et Gustave vous adressent par mon entremise leurs manifestations les plus affectueuses.

Un vieux père qui vous estime autant qu'il vous aime.

NÉLATON.

J'avais travaillé pendant tout le siège sous la direction du maître auquel mes débuts dans les études classiques avaient été confiés. Cet hiver-là, la pension Laroche s'était trouvée presque vide. Emile Lafont, le fils d'un ami commun de mon père et de mon professeur, avait été mon seul camarade. Lafont approchait de dix-sept ans. Trop jeune pour qu'on fît de lui un soldat, il s'était fait incorporer dans la garde civique; il portait le même képi noir à liséré rouge que M. Laroche lui-même, et leur rôle, comme soldats de cette milice sans armes, où la vieillesse de l'un et la jeunesse de l'autre les avaient fait ranger, consistait principalement à remplacer la police auprès des boucheries, à l'heure des distributions de viande, pour faire respecter l'ordre par les ménagères. La guerre et la Commune passées, l'institution de la rue Beudant recouvrait une partie de ses élèves. Je ne suivais pas encore les cours du lycée, mais un professeur de la classe de septième me communiquait, par le canal de M. Laroche, les sujets des compositions qu'il faisait faire à ses élèves; mes devoirs pour ces concours étaient corrigés et classés d'après leur mérite. Le résultat était, en général, assez satisfaisant. C'est pourquoi l'excellent grand-père regrettait pour son petit-fils la suppression des prix, et souhaitait au moins la proclamation platonique des lauréats.

Luchon avait gardé son visiteur une dizaine de jours. Au lieu de lui causer de la fatigue, le voyage semblait lui avoir fait du bien. A son retour le 29 juillet, son beau-frère Emile, venu lui dire bonjour, le trouvait « beaucoup mieux ». Aux environs du 15 août, un client le réclamait à Sedan. Il se sentait en assez bon état pour accomplir le voyage, et ma grand'mère d'écrire avec bonheur à sa Camille : « Ton bon père va tout à fait bien. Il a été, il y a deux jours, à Sedan, sans éprouver l'ombre de fatigue ». Avant de fermer sa lettre, elle y glissait une annonce sensationnelle. « J'allais oublier, disait-elle, de t'annoncer la grande



Fig. 225. — Etienne Moreau (1870).



Fig. 226. — Etienne Moreau (1868).



Fig. 227. — Etienne Moreau (1871).



Fig. 228. — Etienne Moreau (1872).

nouvelle : nous sommes décidés à vendre Malnoue ». Cette terre avec son château inachevé et souillé par l'ennemi, qui nécessitait de grands travaux pour devenir habitable, causait du souci à son propriétaire. Il avait résolu de s'en débarrasser. Des annonces étaient insérées dans les journaux. Cependant, ma grand'mère n'avait pas adhéré sans arrière-pensée à cette décision. Des amateurs se présentaient ; mais, on ne se pressait pas de conclure, et peu à peu on oubliait qu'on avait désiré vendre. Malnoue revoyait son propriétaire dans les derniers jours d'août : il amenait avec lui le fils de Sainte-Claire Deville, son collègue de l'Institut, en convalescence d'une maladie qui avait mis ses jours en danger. A la veille de la date consacrée pour l'ouverture de la chasse, une question se posait : les Allemands permettraient-ils qu'on chassât dans les régions encore occupées par eux ? Or, ils ne le permettaient point. Désarmé sur son propre domaine, le chasseur le quittait pour répondre à une invitation de son gendre Gustave. Son Charles l'accompagnait ; mais, auparavant, le jeune Nemrod s'était offert une équipée cynégétique, dont l'originalité et la réussite l'enchantaient et qu'il s'empressait de raconter à son beau-frère Adolphe. Après quoi, il lui rendait compte des hécatombes de Beauvoir.

Mon cher Adolphe,

Je veux te dire mes exploits cynégétiques, afin que, si tu ne peux prendre toi-même le fusil, tu ne restes pas au moins complètement insensible à ce qui se passe dans les plaines de la rive gauche. Or donc, le premier jour, ne sachant où porter mes pas et ne pouvant consentir à ne pas célébrer l'ouverture, je me proposais d'aller tirer les nombreuses alouettes de la plaine de Gennevilliers, lorsque je rencontre M. Anger. Il partait le lendemain pour Conches. Il allait ouvrir la chasse chez un de ses camarades d'études. Il me propose de l'accompagner ; j'accepte, et nous nous embarquons avec deux chiens pris à la fourrière pour servir à des expé-

riences, et portant sur le dos des plaies larges comme la main, en voie de guérison. Là, nous fûmes lâchés dans une immense plaine commune et, depuis le matin 6 heures jusqu'au soir 7 heures, braconnaillant de-ci de-là sur des limites inconnues, je récoltai en deux jours quarante pièces, perdreaux et cailles. Tu vois que c'était pas mal travaillé ; surtout avec le chien de la fourrière, qui ne faisait que choupiller, et dont le soin principal était, dès qu'il voyait tomber une pièce, de se précipiter dessus pour l'avaler. C'est ainsi que j'ai vu disparaître avec horreur trois superbes cailles et quatre magnifiques perdreaux, qu'on ne put ravoir que le lendemain, et dans un état qui ne permettait plus de les ramener à la broche. En somme, nous avions fait une charmante partie et, lorsque nous revînmes, nous étions éreintés, mais très contents.

Hier, grande chasse à Beauvoir. Tu as eu de la vertu de ne pas abandonner tes hôtes pour venir à cette petite guerre. J'ai tué là 18 pièces. Papa y assistait également ; mais, il s'est fort sagement ménagé, et a trouvé moyen de tuer 6 ou 7 perdreaux en restant auprès de la cabane du garde. On a tué 150 ou 160 pièces en quatre heures. Enfin, c'était très beau. C'est bien mal à moi de te faire venir ainsi l'eau à la bouche ; mais je sais que tu aimes à être au courant de nos déplacements. C'est pourquoi je te donne ces renseignements.

Papa est toujours *très bien* et très gai. Je suis bien fâché que nous soyons retenus à Paris par l'état de papa Héluis, qui est très grave ; sans quoi, nous eussions été vous faire une visite à Fère, et tu aurais pu par toi-même constater ce franc retour à la santé.

Je vous embrasse tous. Ton frère affectionné,

Charles.

Le grand-père Héluis, dont son petit-fils annonçait l'état grave, était atteint depuis quelques jours d'une plaie à la jambe, qui présentait des caractères inquiétants. Le vieillard se plaisait dans l'isolement et ses relations avec ses enfants manquaient de cordialité ; les visites qu'ils lui faisaient et les réunions auxquelles il les conviait souffraient d'une certaine gêne provenant d'un défaut d'expansion mutuelle. Toutefois, dès l'apparition du mal qui menaçait ses jours, son fils et sa fille s'empressaient à son chevet. Le mal faisait des progrès fort

rapides. Après un mois d'alitement, le malade succombait le 23 septembre. On conduisait son corps le 25 à Notre-Dame-de-Lorette, et on l'enterrait au Père-Lachaise. Fère étant, à cette époque-là, privé du télégraphe, mes parents n'avaient pas été prévenus à temps pour assister aux obsèques; mais ils se hâtaient d'accourir, dès le lendemain, pour s'associer au deuil de la famille. Ils avaient laissé à Fère l'oncle Jules, à qui sa santé, toujours bien précaire, ne permettait guère d'apprécier les plaisirs de la campagne. A peine supportait-il quelques promenades en voiture, comme celle que comportait la visite aux peintures exécutées par lui pour l'église de Villeneuve. Je parle de douze figures d'apôtres peintes en 1867, à la demande du curé de la paroisse, et appliquées l'année suivante sur la boiserie garnissant le chœur de son église. Le bon oncle avait pour société chez nous, en 1871, les dames Guillebout et Lechevalier ainsi que le ménage Laroche. Bien que la chasse fût interdite, dans le département de l'Aisne, par l'ennemi qui l'occupait encore, mon père emmenait son ami Laroche tuer de grosses bêtes à la Tournelle. Laroche n'était rien moins qu'un adroit fusil. Cependant, il se couvrait de gloire en abattant, à deux jours de distance, un beau chevreuil et un superbe sanglier. Le maître qui m'apprenait le latin m'excitait par son exemple à m'exercer au dessin. Il parcourait la campagne un carton sous le bras, et je le suivais avec un album entre les mains. Nous nous installions un jour au moulin de Saponay; un autre, nous gagnions la ferme de Nesles ou celle de Favières. D'autres fois, nous portions nos pas du côté de Villemoyenne, où nous trouvions notre bien dans un clos garni d'arbres à fruits et doté d'un pittoresque rucher qu'entourait une nombreuse famille de citrouilles. En tous ces lieux, son crayon courait sur le papier et traçait de savoureuses ébauches, que sa fantaisie terminait ensuite à loisir en les additionnant de

ses poétiques réminiscences. La rentrée des classes rappelait, dès les premiers jours d'octobre, le dessinateur à Paris, où la correction des versions le requérait. Cette année-là, le lycée allait s'ouvrir pour moi, et nous quittions Fère nous-mêmes huit jours après son départ.

J'entrais à Condorcet dans la classe de sixième, où j'avais comme professeur un petit vieux un peu terne, mais fort consciencieux, qu'on appelait le père Evrat. M. Laroche, dont je continuais à fréquenter la pension, m'avait ménagé un camarade en la personne d'un nouvel élève de sa maison dont les parents avaient émigré d'Alsace. Raymond Kœchlin débutait avec moi dans ses classes, et ses débuts étaient plus heureux que les miens. Une place de 28e en thème latin et une de 32e en exercices grecs désolaient mon père et me valaient de vertes semonces. Heureusement, je ne tardais pas à me rattraper et à calmer l'inquiétude paternelle sur mon compte en obtenant trois fois de suite le premier rang. A l'heure où je commençais mes humanités, Charles Nélaton, mon jeune oncle, achevait le cycle de ses études universitaires en conquérant, à la session de novembre, le baccalauréat ès sciences, qui lui avait échappé à celle de juillet. Ce grade, indispensable à la poursuite de sa culture scientifique, lui ouvrait les portes de la carrière médicale, où son père, dont la résistance initiale était vaincue, ne faisait plus difficulté de le laisser s'engager. Avant la fin de ses vacances, il avait encore une fois accompagné le cher père dans un voyage professionnel à Soissons. L'état de santé de celui-ci, décidément meilleur, lui permettait encore, à l'entrée de l'hiver, de donner ses soins à Mme Constant Say, à laquelle, avec l'aide de Dolbeau, il allait faire une grave opération dans sa propriété de Saint-Michel-sur-Orge. Dans le courant de l'été, Barthez, appelé à Chiselhurst auprès des souverains déchus, leur avait porté le fidèle souvenir de leur ancien chirurgien. Il avait eu le



Fig. 229. — Camille Moreau (1870).



Fig. 230. — Camille Moreau (1870).



Fig. 231. — Camille Moreau (1872).

regret de leur apprendre que celui-ci venait de payer un rude tribut à la maladie. Le cœur des exilés souffrait de cette nouvelle, et l'Impératrice, non contente de charger son visiteur de « compliments » et de « bonnes paroles », lui confiait une lettre pleine de sollicitude, dont voici les termes :

16 août 1871.

Votre bon souvenir, mon cher docteur, nous a fait bien plaisir, à l'Empereur et à moi. Dans ces heures de malheur, quelquefois les rangs des amis s'éclaircissent; mais, ceux qui restent donnent une telle sécurité au cœur qu'on gagne plus qu'on ne perd. Nous avons appris que vous étiez souffrant; mais, j'espère qu'à présent, vous êtes mieux ou presque remis. Mon fils veut aussi que je vous dise mille choses aimables en son nom. Enfin, chacun de nous se souvient ici avec quelle sollicitude vous avez soigné ceux qui souffraient. Que ne pouvez-vous guérir aussi bien les cœurs qui souffrent?

Croyez, mon cher docteur, à tous mes seutiments affectueux.

Eugénie.

Fidèle à ses anciens amis des Tuileries et de Saint-Cloud, Nélaton ne boudait point le nouveau régime qui avait succédé à l'Empire. Le chef du gouvernement l'appelait à Versailles et le consultait pour sa famille. Après avoir donné les avis médicaux qui lui étaient demandés à Mme Thiers et à Mlle Dosne, il s'asseyait, le 30 novembre 1871, à la table de l'homme politique et participait à un déjeuner de quinze personnes environ, parmi lesquelles Beust, alors titulaire de l'ambassade de Londres, qui traversait la France en gagnant son poste, avait été invité à prendre place. Thiers, qui avait le verbe facile, prenait le dé de la conversation. Il se lançait dans des considérations sur l'influence de la France en Europe. Il vantait le crédit dont elle jouissait malgré ses désastres et, dans un beau mouvement d'enthousiasme patriotique : « Je ne changerais pas, s'écriait-il, sa situation actuelle contre celle de l'Autriche, ni même contre

celle de l'Angleterre ». L'oncle Héluis, auquel cette tirade avait été rapportée, et qui l'a consignée sur ses tablettes, ne dit pas, faute de l'avoir appris sans doute, quelle réponse était faite par Beust à son glorieux amphitryon. Après sa femme et sa belle-sœur, le chef du gouvernement lui-même avait besoin des conseils de son hôte. Il souffrait d'un œil, et aussitôt il mandait l'homme à qui il avait donné sa confiance. C'était le 12 janvier 1872; ma grand'mère avait été invitée à accompagner son mari à Versailles et à partager sans cérémonie le déjeuner familial de son client. Elle s'y rencontrait avec les intimes de la maison : Mignet, Barthélemy Saint-Hilaire et quelques autres. Mlle Jacquemart, réputée comme portraitiste des hommes politiques, était aussi parmi les convives. Cette compagnie ne plaisait que médiocrement à l'invitée, dont Thiers lui-même ne faisait point la conquête. Le président lui produisait l'effet d'un « vieux petit clerc d'huissier. » C'étaient les propres termes dans lesquels elle parlait de lui à son frère. Son mari retournait souvent déjeuner à Versailles; mais je n'ai pas ouï dire qu'elle l'ait accompagné de nouveau.

D'ailleurs, le chagrin était entré dans la maison, plongée coup sur coup, à deux reprises, dans le deuil. Le 30 janvier 1872, le bon oncle Jules succombait à la maladie qui le minait depuis plus d'une année (1). Encore sous l'étreinte récente de cette cruelle affliction, mes grands-parents voyaient leur petite-fille Octavie atteinte d'une coqueluche violente, compliquée de congestion pulmonaire. La pauvre enfant *(Fig. 235)* disparaissait le 22 février, fauchée dans sa fleur par un mal impitoyable. Son oncle Charles, qui l'avait souvent approchée pour lui porter secours, contractait à son tour la coqueluche, et une

(1) La dernière photographie du bon oncle date de 1867 *(Fig. 237)*. Une autre, un peu antérieure *(Fig. 234)*, est contemporaine, je crois, de celle de son frère Auguste, prise par Carjat en 1862.

bronchite très grave s'ensuivait. Il venait à peine de recouvrer la santé lorsque son père était appelé à Chiselhurst par le souverain déchu, qui, du fond de son exil, se tournait vers lui comme vers la Providence. Ce fils plein de prévenance avait garde de lui laisser faire tout seul l'expédition. Il s'embarquait avec lui le 23 juillet pour ce voyage, qui les tenait absents trois jours. Il y pouvait entendre la voix paternelle, plus libre désormais pour appeler par son nom le calcul dont souffrait son auguste client, s'opposer catégoriquement à une opération dont sa prudence redoutait les conséquences. A son retour d'Angleterre, le cher père se sent assez valide pour se remettre en route et se rendre tout seul à Besançon, tandis que son Charles accompagne son ami Hérelle en Belgique. Toutefois, l'heure d'ouvrir la chasse étant venue, ses forces ne lui permettent point d'y prendre une part active. Il passe quelques jours à Malnoue, qu'on s'est décidé à conserver et dont le château s'achève avec beaucoup d'activité. Mais il se borne à y suivre de loin les évolutions en plaine de son fils et de ses amis. Le samedi 7 septembre, nous le voyons arriver à Fère avec ma grand'mère, l'oncle Charles et Marguerite. Les exercices fatigants lui sont interdits et il laisse son fils partir avec Auguste Moreau et l'ami Laroche à la poursuite des perdreaux de Blanzy, pour laquelle il faut de bonnes jambes. Ma mère le mène dans sa petite voiture à l'entrée de la plaine de Saponay. Mon père m'a mis entre les mains le grand fusil à un coup avec lequel lui-même et son jeune beau-frère ont fait leurs débuts à la chasse. L'excellent aïeul prend plaisir à me regarder battre les luzernes et les betteraves, redresse d'un conseil mes maladresses et applaudit au coup dont j'abats sous ses yeux mon premier perdreau. Le lendemain, un photographe qui opère dans le pays prend un groupe de toute la maisonnée *(Fig. 220)*. Le chef de famille, en veste de velours noir et en pantalon clair, occupe le centre de la réunion. Ses yeux se sont levés

vers le ciel ; son expression est grave et douloureuse (1). C'est celle que traduisent les derniers portraits faits d'après lui à Paris par Mulnier *(Fig. 216)*, par Thiébault *(Fig. 219)* et par Maunoury *(Fig. 218)*, dont les clichés sont sinistres à contempler. L'altération qu'a subie une physionomie autrefois sereine et souriante frappe tous les yeux qui l'observent. Témoin de ce changement impressionnant, Béclard le décrira rétrospectivement dans la *notice historique* à laquelle j'ai déjà fait des emprunts. « Sa démarche, dira-t-il, était devenue plus pesante; une expression de fatigue et de tristesse avait remplacé sur son bienveillant visage le sourire qui l'éclairait naguère. » Le secrétaire perpétuel de l'Académie de Médecine ajoute : « Chaque jour l'éloignait de nous davantage. Il n'y restait attaché que par une œuvre d'assistance et de dévouement. Par un vote unanime, chaque année renouvelé, les médecins de la Seine l'avaient placé à la tête de leur association; même brisé par le mal, M. Nélaton ne cessa de donner à cette œuvre fraternelle un concours sans réservé. »

Une joie familiale atténuait quelque peu, à l'arrière-saison, la cruelle épreuve subie par mes grands-parents avec leur fille Juliette au début de l'année. Le 6 septembre, ma tante mettait au monde, à Beauvoir, un second garçon, qui recevait le nom de *François*. Ma grand'mère et son mari apprenaient sa naissance pendant leur séjour à Fère, qui se prolongeait jusqu'au 14. Le jour de leur départ amenait parmi nous un confrère de mon grand-père, lié d'amitié avec celui-ci, qui s'appelait le professeur Houël. Houël avait été le suppléant de Nélaton à la Clinique, et leurs relations affectueuses dataient de cette suppléance. Un goût commun pour la chasse les avait dès lors rapprochés. Cet intime de date récente était un des habitués de Malnoue, en même temps qu'un des commensaux de la rue

(1) En cette année 1872, ma grand'mère et sa fille Marguerite, qui figurent dans ce groupe, ont posé chacune isolément a Paris, chez Pierre Petit *(Fig. 221 et 222)*.



Fig. 232. — Camille Moreau, par Harpignies (1873).

Saint-Georges. Mon père, repris, au printemps précédent, de la maladie nerveuse dont il avait souffert avant la guerre, avait eu recours à ses conseils, et ses prescriptions médicales s'étaient ajoutées à celles que le malade recevait de son beau-père ou de Guéneau de Mussy, son médecin habituel. La crise qui avait motivé l'appel à son assistance professionnelle s'était déclarée pendant que l'ancien maître des requêtes au Conseil d'Etat, dépouillé par la révolution du 4 septembre de ses fonctions dans ce grand corps de l'Etat, profitait des loisirs prématurés provenant de cette retraite involontaire pour se consacrer à la préparation d'un livre analogue à celui qu'il avait publié en 1869 sur *Decamps et son œuvre*. En ce temps-là, en effet, il préludait à la confection d'un ouvrage du même genre sur *E. Delacroix et son œuvre* par des visites aux anciens amis du maître susceptibles de lui fournir d'utiles renseignements sur son sujet et aux collectionneurs en possession des œuvres dont il s'apprêtait à dresser le catalogue. Sa tâche était assez avancée avant son départ pour la campagne pour que les premières pages de son manuscrit fussent remises à l'imprimeur.

Pendant qu'il travaillait à ce livre, sa femme s'adonnait de plus belle à la céramique. Un heureux hasard venait de faire connaître au ménage un artiste qui, après s'être livré pendant plusieurs années avec un certain succès à la peinture, s'était épris de l'art du feu, et qui, Dauphinois de naissance, avait choisi un potier de son pays pour collaborateur et tirait les créations les plus savoureuses du four de cet humble artisan. Accueilli dans l'intimité de mes parents, Laurent Bouvier initiait ma mère à ses procédés de décoration et à l'emploi des engobes colorées sous une couverte plombifère. Il l'engageait à en faire l'expérience. Docile à cet avis, elle renonçait à la faïence un peu froide de Deck et se mettait en quête des éléments nécessaires à cette orientation nouvelle. Un certain Edièvre, fabri-

cant de poterie à Paris, rue de la Roquette, recevait ses premiers essais. Puis, pendant son séjour à Fère, elle en livrait d'autres au four d'un tuilier du voisinage, d'où elle sortait notamment un grand chien modelé par ses mains pour prendre place au chalet de la Tournelle. Mais, son travail n'acquérait une assiette durable qu'une fois rencontré le faïencier de Bourg-la-Reine Laurin, qui, associé enfin à ses recherches, les lui voyait poursuivre jusqu'à la maîtrise la plus parfaite. Dès lors, la céramique, sans supplanter tout à fait la peinture, lui faisait une telle concurrence dans les préoccupations de son adepte que, pendant plusieurs années, le nom de celle-ci ne figurait plus au livret du Salon. L'envoi qu'elle avait fait à celui de 1872 avait été accueilli avec faveur. Ses *Chiens bassets*, peints au Déluge quelques semaines avant la guerre, avaient eu l'honneur d'être reproduits par le *Monde illustré*. Malgré ce succès, ses pensées inclinaient d'un autre côté. D'ailleurs, ses séjours à la campagne, fertiles jusque-là en productions inspirées par le spectacle de la nature agreste, se trouvaient forts raccourcis par mon entrée au lycée. La sollicitude de mes parents pour moi les rendait solidaires de mes études. Ils leur sacrifiaient tout et les suivaient avec une une attention intéressée que partageait mon grand-père lui-même. Il existe un précieux témoignage de la façon dont celui-ci a bien voulu attacher son esprit à mon travail de collégien. C'est un Virgile sorti des presses de Didot, qui en avait fait hommage au cher aïeul, en reconnaissance de certains soins reçus de lui. Il m'offrait, à son tour, le petit volume à l'occasion de mon premier succès scolaire, après avoir ajouté la dédicace suivante :

A mon cher petit-fils
Étienne Moreau,
lauréat (prix de Pâques),
lycée Bonaparte,
classe de sixième, 1872.
NÉLATON.

J'ai donné moi-même ce livre à mon fils Dominique, en souvenir d'un prix d'excellence conquis par lui au même lycée, dans la même classe de sixième, en 1906.

Malgré les deuils et les préoccupations qu'elle lui a apportés, l'année 1872 n'a pas été mauvaise jusqu'à la fin de l'automne pour l'hôte que l'avenue d'Antin a recouvré après de courtes villégiatures. Mais, l'hiver amène un retour offensif de sa maladie. Mon oncle Héluis, qui revoit son beau-frère, après quelques semaines de séparation, au commencement de décembre, est frappé de la recrudescence des phénomènes inquiétants. Sous la date du 9, on lit dans son *journal*: « Auguste est moins bien depuis quelque temps. » Le 21, la note est plus alarmante encore: « Auguste, écrit-il ce jour-là, va toujours s'affaiblissant, et il voit sa position; mais il est plein de courage. » Les premiers mois de 1873 sont meilleurs. L'ancien chirurgien de Napoléon III n'a pas été insensible au triste dénouement des longues souffrances de l'Empereur, survenu le 9 janvier. Mais, l'événement n'a pas contrarié ses prévisions. Depuis longtemps, il considérait l'exploration de la vessie malade comme grosse de dangers, et l'ablation de son calcul comme une faute à éviter. Malgré l'habileté opératoire de sir Henry Thompson, le patient ne pouvait résister à cette double intervention. « Tant qu'on a laissé dormir en paix l'impériale pierre, a écrit un narrateur de la maladie historique (1), Napoléon III a vécu, en dépit de tous ses tourments moraux; le jour où on s'est avisé de la broyer, la mort ne s'est pas fait attendre ». Le docteur Cabanès, qui prononce ces mots, déclare que la « marche de la maladie » avait « donné raison » à la temporisation de Nélaton. J'ai déjà dit que cette temporisation avait été amèrement reprochée au sage praticien. Le jour même où mourait l'Empereur, l'*Union médi-*

(1) Docteur Cabanès. *Les indiscrétions de l'Histoire*, 2e série, p. 206. (*La maladie de Napoléon III.*)

cale publiait, comme une justification du corps médical français accusé d'avoir méconnu la maladie du souverain déchu, le mémoire remis au docteur Conneau par le professeur Sée le 3 juillet 1870, dont la conclusion était que le malade, atteint de pyélocystite calculeuse, devait être soumis, à titre d'exploration de sa vessie, à un cathétérisme immédiat. Ces lignes étaient données comme le procès-verbal de la consultation du 1er juillet, à laquelle Nélaton avait pris part avec Ricord, Corvisart, Fauvel et Germain Sée lui-même. Germain Sée avait sollicité la veille, pour la forme, l'agrément de l'ancien chirurgien impérial à cette publication. J'ignore quelle réponse avait été faite, et si même il avait été répondu. Mais Fauvel, intéressé au même titre que Nélaton à la présentation de ce document comme le résultat de la fameuse consultation, opposait aux ouvertures qui lui avaient été faites par Sée à cet égard des objections que l'avis contraire de Nélaton était seul capable, à ses yeux, de faire tomber. Il s'en expliquait, d'ailleurs, en confiant ses scrupules au maître dans la lettre que voici.

Mardi soir, 7 janvier 1873.

Mon cher Nélaton,

Aujourd'hui, à l'Académie, Sée et Ricord sont venus me demander d'approuver la publication d'un document rédigé par Sée à la suite de la consultation que nous avons eue ensemble au sujet de l'Empereur en juillet 1870, et qui a été imprimé après le 4 septembre, je ne sais à quel titre. Je ne connaissais pas ce document. Ces Messieurs veulent, disent-ils, répondre au reproche d'ignorance adressé aux médecins français de l'Empereur : je n'en vois pas la nécessité.

J'ai répondu à ces Messieurs qu'à mon sens, avant de rien publier, il convenait d'avoir votre avis sur la convenance de cette publication.

J'ai d'autant plus insisté que le document en question ne me paraît pas être le compte-rendu exact de ce qui a été dit dans la consultation.

J'ai tenu à vous informer de cet incident et à vous dire que ma conduite, dans cette affaire, sera la vôtre.

A vous bien affectueusement. FAUVEL.



Fig. 233. — Camille Moreau, par Harpignies (1873).

Cette lettre est édifiante. Il en ressort que du document donné comme émanant de l'entente des consultants, Fauvel n'avait jamais eu connaissance, et qu'en outre, cette pièce ne contient point « le compte-rendu exact de ce qui a été dit dans la consultation. » Emile Ollivier a donc raison lorsque, considérant le mémoire de Sée comme l'expression d'une simple « opinion individuelle », il l'accuse, de plus, d'être en « contradiction complète avec les conclusions adoptées par la majorité le 1er juillet » [1]. Mais, j'ai déjà dit que Nélaton était au-dessus des insinuations mensongères à l'aide desquelles on a pu tenter de porter atteinte à son prestige.

Les heureuses dispositions de son Charles pour la carrière chirurgicale que celui-ci a décidément adoptée, et à laquelle il s'initie avec passion sous la direction de l'excellent maître qu'est Dolbeau, comblent de joie le père à qui sa prudence a longtemps fait combattre cette vocation. Héritier aussi, on le sait, de ses goûts cynégétiques, le jeune homme trouve à les satisfaire, après le labeur des semaines passées à l'hôpital ou sur les livres, dans les parties qu'il s'offre le dimanche à Malnoue, en compagnie de bons amis, passionnés comme lui pour la chasse. C'est Charles Vergé; c'est Paul Hérelle; ce sont Maurice Cumenge, Maurice Hachette et Gratien Foacier, auxquels une nouvelle recrue vient de s'ajouter en la personne de Joseph Jamain. Fils de l'ancien confrère et ami de mon grand-père, ce dernier est attaché au cabinet du directeur des Beaux-Arts, où une parfaite urbanité et une intelligente compréhension des fonctions qui lui sont dévolues le feront apprécier successivement de plusieurs chefs, sous chacun desquels il servira sans que les vicissitudes de la politique atteignent sa situation. Malnoue inspire toujours à mon grand-père une

(1) Emile Ollivier. *L'Empire libéral*, t. XIII, p. 617.

aversion motivée par la lourdeur de cette propriété, dont il voudrait débarrasser ses héritiers; mais il oublie ce sentiment, inspiré surtout par une demeure trop vaste et trop somptueuse, en voyant sa femme se complaire dans son ameublement. La bonne mère a contracté dans le commerce de son gendre le goût du bibelot; elle fréquente les brocanteurs et l'hôtel Drouot. Son château s'est garni de meubles anciens et de superbes tapisseries. On y a accroché aussi quelques œuvres de la famille. A défaut de l'oncle Jules, auquel sa belle-sœur avait parlé naguère de décorer quelques-uns des murs du nouveau logis, on compte sur sa nièce Camille pour accomplir cette besogne. En attendant, celle-ci s'y exerce en travaillant pour son cousin Joseph Delaville. Il faut à ce dernier trois tableaux pour orner sa salle à manger de Touraine. Ma mère commence par une nature morte, dans laquelle, autour d'un buste de marbre emprunté aux collections de la rue Saint-Georges, elle a groupé un vase de même provenance, garni de chrysanthèmes, des fruits supportés par un plat de Rouen et, enfin, une mandoline. Une meute de chiens de chasse et un troupeau de dindons seront, par la suite, jetés par la même main sur deux grandes toiles destinées à se faire pendant et à accompagner la première. L'artiste a présenté au Salon de 1873 un paysage esquissé d'après nature, l'été précédent, aux environs de Fère et terminé ensuite à l'atelier. C'est une *vue de l'église de Loupeigne*, avec un troupeau de moutons dans un chemin montant. Le jury ne l'a pas acceptée. Cet échec est fort sensible à celle qui le subit. Aussi s'abstiendra-t-elle pendant assez longtemps de solliciter une nouvelle admission à l'exposition du Palais de l'Industrie et se dédommagera-t-elle en participant aux expositions de province, où ses œuvres, appréciées suivant leurs mérites, rencontreront plus d'une fois des acheteurs. Par contre, mon père qui n'a pas exposé au Salon depuis 1869, y rentre en 1873 avec une aquarelle

représentant des pensées dans un pot de grès. Entré dans l'intimité d'Harpignies, il profite avec assiduité des leçons que le maître consent à lui donner. L'été venu, il l'emmène avec lui aux portes de Paris, dans une propriété qu'il a louée à Issy, pour y passer avec moi les jours de chaleur en attendant le départ pour la vraie campagne, différé, depuis mon entrée au lycée, jusqu'à la clôture de mes exercices scolaires. Ma mère y plante de son côté son chevalet. La tache blanche ou bleue de son costume d'été, chantant dans la verdure, séduit son compagnon et deux des aquarelles qu'exécute le paysagiste sous les yeux de son élève pour l'initier à ses principes artistiques sont des portraits de son émule occupée à esquisser sur la toile un motif qui a inspiré ses pinceaux *(Fig. 232 et 233)*.

Nous n'avons pas encore quitté Paris pour tout de bon lorsque, le dimanche 6 juillet 1873, le shah de Perse Nasser-ed-Din fait son entrée dans la capitale par le bois de Boulogne et les Champs-Elysées, où la foule s'est massée pour contempler ce visiteur et lui faire fête. Mes grands-parents nous ont conviés à profiter des fenêtres d'un appartement vacant dans leur maison de l'avenue des Champs-Elysées. Mon camarade Kœchlin est venu partager le spectacle avec nous. Le coup d'œil est superbe et tout le monde est ravi quand, tout d'un coup, nous apprenons que mon grand-père, qui vient de nous quitter, est victime d'un accident de voiture. La victoria, dans laquelle il rentrait chez lui avec ma grand'mère, a versé aux environs du rond-point et il a été projeté sur le sol. Heureusement, aucune blessure, aucun choc grave n'en est résulté. Mes parents, qui se sont précipités avenue d'Antin, trouvent leur père debout, ne se ressentant point de sa chute et se préparant à dîner de son appétit ordinaire. L'alarme, Dieu merci, était sans fondement. Les appréhensions avaient été d'autant plus vives que, depuis quelques semaines, nous étions encore une fois en présence

d'un malade. Il avait passé quelques jours en juin au Déluge; il éprouvait de nouveau le besoin de changer d'air. Sa fille Juliette étant avec son mari et ses enfants à Villers-sur-Mer, il partait les rejoindre le 10 juillet. De son côté, mon père, qui avait souffert de la gorge pendant l'hiver et auquel on avait prescrit une saison aux Eaux-Bonnes, nous y emmenait, ma mère et moi, sans attendre la distribution des prix dont, en ma qualité de lauréat, je m'étais fait une fête. Nous nous mettions en route le 23 avec Jane, et aussi avec notre vieille amie Mme Guillebout, qui partageait notre logis à la maison Pommé. Le traitement devait durer les vingt et un jours traditionnels. Mais, au bout d'une quinzaine, une dépêche nous rappelait. Dès son arrivée à Villers, mon grand-père s'était senti plus souffrant; il y avait langui deux semaines; puis, avait regagné son domicile parisien, en proie à une grande faiblesse, qui, dès son retour, le 26 juillet, l'avait contraint à s'aliter. Ses jambes enflaient dès lors d'une façon inquiétante ; l'enflure gagnait peu à peu jusqu'à l'abdomen. Les médecins, ses amis, appelés à lui donner leurs soins, envisageaient la situation comme fort grave. C'est pourquoi, le 7 août, le télégraphe nous avait conseillé de rentrer. Nous étions accueillis par une figure souriante, en dépit des souffrances qu'elle trahissait. Le cher grand-père s'intéressait à mes succès de collège et m'interrogait sur mes prix. Mais la fatigue ne tardait pas à l'accabler. S'étant adressé, ce jour-là même, à Anger, installé au chevet de son maître, pour connaître exactement la nature de son mal, mon oncle Héluis entendait prononcer le mot de « maladie de Bright ». C'était une affection cardiaque compliquée de désordres dans le fonctionnement des reins, déterminant une formation d'albumine néfaste au sujet qui en était atteint. Le cas était sans remède. Les docteurs Moutard-Martin, Guéneau de Mussy et Barth, réunis en consultation le mardi 12, tombaient d'accord sur



Fig. 234. — Jules Nélatou (vers 1863).



Fig. 235. — Octavie Joly de Bammeville.



Fig. 236. — Octave Joly de Bammeville.



Fig. 237. — Jules Nélaton (1867).

l'inanité de toute médication. La gravité de la situation s'étant ébruitée, le 15, un journal se hâtait de faire mourir le moribond, et des articles nécrologiques paraissaient dans vingt autres feuilles, qui avaient accueilli la fausse nouvelle. Cependant, un mois s'écoulait encore avant que la nature fût vaincue et que la mort achevât son œuvre. Mes parents avaient eu le temps d'aller passer, à deux reprises, deux ou trois jours à Fère. Le 21 septembre au matin, après une nuit de souffrances, un étouffement plus prolongé que les autres provoquait la syncope finale. Pendant ces douloureuses semaines, Charles Nélaton n'avait pas quitté le lit de son père, auprès duquel il avait été secondé par le dévouement fidèle de Théophile Anger. Une autre sollicitude s'était associée à la leur. C'était celle du jeune médecin appelé à jouer auprès du maître, depuis la mort de Saurel, le rôle autrefois dévolu à ce dernier. Cet assistant des dernières années, qui s'appelait le Dr Ramond, était un cœur d'élite qui, en ces tristes heures, montrait l'attachement dont il était capable.

Dès la soirée du 7 août 1873, l'abbé Leclère, vicaire de Saint-Pierre-de-Chaillot, qui avait préparé Marguerite Nélaton à sa première communion, avait été appelé avenue d'Antin, auprès du malade, sur sa demande. Il lui avait administré les derniers sacrements, qui avaient été reçus par un esprit en pleine possession de lui-même. Un prêtre s'était encore approché de lui la veille de sa mort: il avait accueilli avec aménité ce jour-là l'abbé Le Rebours. Mon grand-père s'était tenu volontairement éloigné, pendant sa vie, des pratiques de la religion; mais ce n'était point un de ses ennemis. Il en appréciait, au contraire, les douces consolations. Une éducation chrétienne avait jeté dans son cœur des semences que la science n'avait point étouffées. Sa mémoire gardait fidèlement les paroles de certains psaumes que chante l'Eglise. A l'approche de sa dernière heure, il y pui-

sait un réconfort. Un soir qu'elle le veillait, ma mère lui entendait prononcer avec ferveur : « *Cantabo in æternum laudes Domini* ». Il traduisait pour sa fille les termes de ce latin, en appuyant sur le mot « *éternité* », qui paraissait l'enchanter. Après quoi, il se faisait réciter par elle le *Pater* et l'*Ave Maria* et lui demandait de « prier pour lui ». Il n'avait pas attendu la dernière phase de sa maladie pour faire son testament. Il avait pris ce soin à l'époque de la crise qu'il avait subie à Malnoue au mois de mai de l'année 1871. Il y avait recommandé à sa chère épouse « d'élever son fils dans des idées de religion, d'honneur et de travail, sans lesquelles il n'y a pas de bonheur en ce monde ». Pensant déjà à ses funérailles, il avait émis le vœu qu'elles fussent célébrées avec une grande simplicité et qu'aucun discours ne fût prononcé sur sa tombe. « Je désire également, ajoutait-il, qu'aucun éloge, aucune notice biographique, etc., ne soient prononcés dans les divers corps scientifiques auxquels j'ai appartenu ». Un service réunissait les amis du défunt, le 23 septembre à midi, à Saint-Pierre-de-Chaillot, d'où le cortège funéraire se dirigeait vers le cimetière du Père-Lachaise. Autour du char, tenant les cordons du poêle, marchaient le Dr Bouillaud délégué par l'Institut, le Dr Depaul, par l'Académie de Médecine, le Dr Bouchardat par la Faculté, et le Dr Béclard par l'Association des Médecins de la Seine. Avant de connaître les dernières volontés du défunt bannissant les discours de ses funérailles, la Faculté avait chargé son ami le professeur Sappey de parler sur sa tombe. Il n'ouvrit pas la bouche, et garda dans sa poche les lignes écrites pour être lues. Mais la *Gazette hebdomadaire de médecine et de chirurgie* du 26 septembre publia son discours, que différentes autres feuilles médicales reproduisirent partiellement. Toute la presse consacra des articles à la grande figure prématurément disparue de la scène où elle tenait une si importante place. L'un des mieux

sentis, paru dans la *Revue scientifique* du 27 septembre 1873, porte la signature d'un praticien qui fut son élève. Voici les principaux traits du portrait professionnel tracé par A. Desprès.

... De l'avis unanime des chirurgiens de tous les pays, Nélaton a été le modèle des cliniciens, et l'enseignement officiel de la Faculté a rarement possédé un professeur plus clair et plus apte à faire de bons élèves.

... En dehors du premier volume du *Traité de Pathologie externe*, Nélaton a peu écrit ; il laisse donc fort peu de travaux, mais ce qu'il a fait lui-même porte un cachet de précision et de bon sens qu'on ne retrouve guère que dans le *Traité de Chirurgie* de Boyer, dont Nélaton lui-même disait que c'était un monument impérissable. Les chapitres sur les phlegmons, les amputations, les fractures de l'avant-bras, la gangrène des vieillards, avec les généralités sur les luxations, de la main de Nélaton, placées dans le deuxième volume, sont des pages qui n'ont pas encore été remplacées...

Après avoir énuméré les principales trouvailles chirurgicales du maître, cette plume autorisée ajoute :

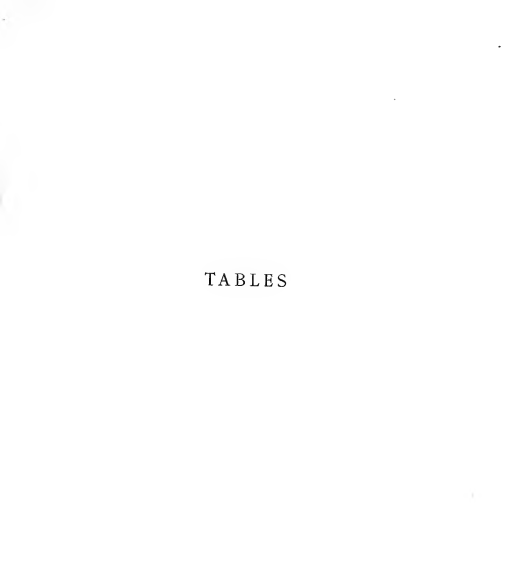
Tout cela ne constitue pas de grandes découvertes. C'est, si l'on peut dire, de la chirurgie perfectionnée. Nélaton a eu, en effet, le grand mérite que, jouissant d'un grand bon sens et d'un esprit réfléchi, il a pu amender, corriger, compléter des conceptions chirurgicales antérieures. Il savait dégager de précautions et de formalités parasites les bons procédés mal présentés, et les rendait pratiques. Peu soucieux des théories, dont il analysait cependant l'esprit avec une merveilleuse clarté, il ne se laissait guère séduire que par l'essai et, lorsqu'il avait essayé, il saisissait vite le point défectueux d'une opération et la rendait tout de suite applicable par une modification dont tout le monde disait que cela était bien facile, et cependant on était forcé de convenir qu'il avait encore fallu la trouver.

Ce genre de conceptions chirurgicales explique le succès énorme de Nélaton dans la pratique, succès qui, comme toutes les vogues durables dans notre pays, a toujours été légitimé par un talent réel. Ceux qui ont été les élèves de Nélaton ont appris de lui deux choses : l'art précieux du diagnostic, Nélaton y excellait ; et l'indication thérapeutique. Ici, les qualités chirurgicales de Nélaton étaient tout à fait remarquables. Jamais il n'opérait les malades à ses heures ; il laissait toujours le temps de la

reflexion à son esprit. S'il avait quelques doutes, il répétait sur le cadavre les opérations qu'il devait pratiquer et, souvent, il apportait alors une modification à son plan primitif, modification toujours heureuse. On peut dire de Nélaton qu'il opérait à l'heure convenable, juste comme il fallait opérer, et qu'il ne dépassait jamais le but qu'il s'était proposé. Aussi est-il remarquable qu'il passait souvent pour être heureux dans ses opérations aux yeux de ses aides. Mais, lorsque ses élèves sont devenus des praticiens, ils ont facilement reconnu que le bonheur en chirurgie était bien plus commun pour ceux qui ne négligeaient aucun soin et n'abandonnaient rien au hasard. Avec de telles facultés, Nélaton devait captiver la clientèle chirurgicale européenne. Il s'y est usé ; mais il en a recueilli la gloire...

Un autre article qui mérite d'être cité est dû au docteur Péan. Péan, qui s'était formé à l'école de Nélaton et dont les succès chirurgicaux étaient pour le maître un juste sujet d'orgueil, avait été appelé, après la mort de Jamain, à remplacer ce collaborateur des *Eléments de pathologie chirurgicale*. Il était donc particulièrement qualifié pour donner un aperçu de l'*œuvre* laissé derrière lui par Nélaton. C'était le sujet des lignes qu'il insérait les 13 et 20 novembre 1873 dans la *Gazette des hôpitaux*. Malgré les dispositions testamentaires que j'ai rapportées, dans lesquelles celui qui les avait écrites émettait le vœu de voir les corps savants auxquels il avait appartenu s'abstenir d'éloges et de notices biographiques, deux ans et demi après la mort de son ancien président, la Société de Chirurgie, pour se conformer à ses traditions, chargeait son secrétaire général de l'entretenir de sa personne, de sa vie et de ses travaux. Charles Nélaton croyait alors servir pieusement la mémoire de son père en oubliant ses instructions posthumes, et en fournissant au docteur Guyon les documents à l'aide desquels ce distingué élève de Nélaton édifiait un digne monument à sa mémoire. J'ai fait, on le sait, plus d'un emprunt au mémoire lu par lui, au sein de la Société, le 19 janvier 1876. Je dois aussi quelques renseignements utiles à la notice

historique composée par le docteur J. Béclard en qualité de secrétaire perpétuel de l'Académie de Médecine, dont celui-ci donnait lecture à ses confrères à la séance publique du 4 juin 1878. Mais la figure du cher aïeul se peint surtout dans la correspondance qu'avec un soin pieux sa femme et ses enfants avaient précieusement gardée, où sa belle âme, aux accents si tendres, éclate sous chaque phrase et presque sous chaque mot sorti de sa plume. Transcrire ses paroles et leur faire raconter son histoire fut pour son petit-fils une tâche aussi douce qu'émouvante.



TABLES

TABLE DES GRAVURES

TABLE DES MATIÈRES

TYPOGRAPHIE DE FRAZIER-SOYE
(ÉMILE LECLERC, PROTE).
ILLUSTRATIONS HELIOTYPIQUES
DE LEON MAROTTE
(LÉON LECLER, PROTE)
D'APRES
CLICHÉS PHOTOGRAPHIQUES
D'ALBERT YVON
ET DE L'AUTEUR.